

Crayonne

**Le chant
de la mer**

Chapitre 1

Le vent, ce vieux rôdeur infatigable, venait de l'ouest, chargé d'iode, de sel, et de ce murmure que seules les falaises de Same semblent comprendre. Il s'engouffrait dans les plis des rochers noirs, jouait avec les touffes d'herbe rase, puis venait mourir contre le visage d'une enfant. Inge ne broncha pas. À douze ans, elle avait déjà la patience des pierres, cette immobilité farouche que l'on confond parfois avec la rêverie, mais qui n'est que l'écoute absolue.

Ses cheveux, d'un roux profond comme les algues brûlées par le soleil d'automne, dansaient autour de ses tempes en mèches folles. Mais ses yeux, deux puits noirs sans fond, restaient fixés sur l'horizon. Là-bas, le ciel couleur d'ardoise fondait avec la mer dans un baiser si long, si intime, que l'on ne savait plus où finissait l'un et où commençait l'autre. C'était la ligne que rien ne franchit, que nul bateau ne traverse sans un frisson, et que les mortels appellent la fin du monde.

Inge savait, au creux de ses os, que ce n'était pas une fin. C'était une porte.

Elle était venue seule, comme souvent. Son père pêchait au large, sa mère cousait des voiles dans la petite maison aux volets bleus. On la croyait sage, cette fille aux longs silences. On la disait « un peu dans la lune ». Mais la lune, justement, n'était pas encore levée. La marée, elle, descendait. Et dans le creux d'un rocher plat, à deux pas du précipice, une flaque était née. Un petit miroir d'eau prisonnière, oublié par l'océan dans sa retraite.

Inge s'approcha à quatre pattes, avec la grâce lente d'une chatte sauvage. Elle contempla cette eau captive : elle était plus sombre que la mer, plus calme, presque huileuse. Des petits crabes aveugles s'y cachaient sous des lamineuses, des berniques ourlaient ses bords. L'enfant plongea sa main droite dans la flaque. Ses doigts effleurèrent le sable froid, une coquille brisée, une sensation familière.

Puis l'eau vibra.

Non pas comme le vent ride une surface, non. Elle *tressaillit*. Une pulsation, lente, profonde, monta du fond de la flaque, traversa les doigts d'Inge, remonta le long de son poignet, de son

bras, jusqu'à son épaule, et vint frapper contre son cœur comme un second poulx. La fillette retint son souffle. Ses yeux noirs s'élargirent. L'eau était froide, oui, mais cette vibration était chaude, vivante, presque *humaine*. Elle lui parlait dans une langue sans mots, une langue de pression et de temps, une langue qui sentait l'abysse et le vertige.

Elle retira sa main brusquement, comme si la flaque l'avait mordue. L'eau redevint lisse, morte, muette. Seuls quelques remous minuscules trahirent le passage de sa chair. Inge regarda sa paume : aucune marque, aucune rougeur. Pourtant, elle sentait encore cette résonance au fond de ses os, une note grave qui ne voulait pas s'éteindre.

Elle essuya sa main sur sa jupe de toile grossière. Un secret venait de naître entre la mer et elle. Et elle savait, avec la certitude glacée des enfants qui ont vu trop tôt ce qu'ils n'auraient pas dû voir, qu'elle ne le dirait à personne. Pas à sa mère, qui aurait souri avec douceur en lui frictionnant les mains. Pas à son père, qui aurait haussé les épaules en parlant des « caprices du courant ». Non. Ceci

était à elle. Une offrande obscure, peut-être dangereuse, mais sienne.

Elle resta immobile, les doigts écartés, à écouter le vide. Les goélands pleuraient au loin comme des âmes perdues. La mer respirait.

Ce fut dans ce silence fragile que la voix de Storm éclata.

— Inge ! Inge, regarde ! J'ai trouvé une étoile de mer à neuf branches ! Elle est morte, mais elle est belle, non ?

Il déboula derrière le rocher en forme de dos de baleine, les joues rouges d'avoir couru, les cheveux noirs collés par le sel. Storm. Son petit frère. Dix ans, des yeux aussi noirs que les siens, mais où brillait une lumière différente. Là où les pupilles d'Inge étaient des abysses, celles de Storm étaient des nuits d'été, pleines d'étoiles et d'insouciance. Il tenait dans ses mains sales l'astre mort, ses bras encore fragiles tremblant d'excitation.

— Neuf branches, répéta-t-il, essoufflé. C'est un signe, tu ne crois pas ? Mishra'la aime les nombres impairs. Les pêcheurs le disent.

Inge détourna le visage. Elle regarda à nouveau l'horizon, cette ligne qui l'appelait et que son frère ne verrait jamais. La flaque, à ses pieds, était redevenue une simple flaque. Elle ne vibrait plus.

— Tu as entendu, Inge ? insista Storm, déçu par son silence. Je pourrai servir Mishra'la quand je serai grand. Père dit qu'il faut être fort et pur. Je serai fort. Je le serai.

Il planta ses pieds nus sur la roche, gonfla son torse maigre, et leva son étoile vers le ciel comme une offrande. Dans la lumière grise de l'après-midi, il ressemblait à ces petits moines des légendes, ceux qui se jetaient à la mer pour apaiser les tempêtes. Il y avait dans sa posture une ferveur presque drôle, touchante, et pourtant glaçante. Car Inge savait ce que signifiait servir Mishra'la. Elle avait vu, un hiver, les hommes ramener le corps d'un noyé sur la plage. On avait dit qu'il avait « trop aimé le dieu ». On avait dit cela, et les femmes avaient pleuré en silence.

— Pourquoi tu veux servir un dieu qui prend tout ? demanda-t-elle d’une voix sourde, sans le regarder.

Storm baissa les bras, confondu.

— Il ne prend pas tout. Il donne. Il donne le poisson, le vent bon, les marées. Et si on le sert, on devient comme lui. On devient la mer.

— On devient la mort, dit Inge.

Le vent sembla faiblir une seconde, comme s’il écoutait. Storm secoua la tête, ses mèches noires fouettant ses joues.

— Tu es triste toujours, toi. Mère dit que tu as trop de pensées. Mishra’la n’aime pas les tristes. Il aime ceux qui dansent sur les jetées et qui crient son nom quand la tempête vient.

— Alors crie, Storm. Crie. Moi, je reste ici.

Il la dévisagea, incrédule. Comment pouvait-on refuser la gloire d’être le doigt de Mishra’la, le bras qui calme les vagues, l’œil qui veille sur les bateaux ? Dans son univers de garçon, tout était simple : la mer était un

père, un maître bon, un géant que l'on pouvait apprivoiser avec assez de prières et de sacrifices. Il ne savait pas, le petit, que la mer ne s'apprivoise pas. Elle vous laisse venir, elle vous caresse, puis elle vous avale sans un bruit.

— Tu es bizarre, finit-il par dire, moins méchant que peiné.

Il tourna les talons, l'étoile toujours serrée contre son cœur, et courut vers les pentes herbeuses qui descendaient vers le village. Sa voix claire fendit l'air une dernière fois :

— Je serai prêtre de Mishra'la ! Tu verras ! Et je ferai flotter des bateaux avec mes mains !

Inge ne le rappela pas. Elle resta seule sur la falaise, les genoux remontés contre sa poitrine, les yeux fixés sur l'endroit précis où le ciel et la mer s'embrassaient. La flaque, à côté d'elle, s'évaporait peu à peu, laissant sur le rocher une fine pellicule de sel et de mystère.

Elle pensa à la vibration. À cette voix sans bouche qui avait monté le long de son bras. Était-ce Mishra'la ? Était-ce autre chose ? Un

dieu ne caresse pas les doigts d'une enfant.
Un dieu tonne, il exige, il terrasse. Ce qu'elle
avait senti était plus doux, plus ancien, plus
patient. Comme si la mer elle-même, la vraie,
celle d'avant les prières et les temples, avait
posé sa main sur la sienne pour lui dire : « Je
suis là. Je t'ai vue. »

Les premières étoiles s'allumèrent, timides,
au-dessus des falaises. La lune, enfin, souleva
son visage pâle derrière les nuages. Et Inge, la
rousse aux yeux noirs, resta assise là,
immobile, à écouter la marée montante qui,
bientôt, viendrait recouvrir la flaque,
emportant avec elle le dernier témoin de ce
qui s'était passé.

Elle ne savait pas encore que ce secret, enfoui
si profond, la suivrait toute sa vie. Qu'il
grandirait en elle comme une marée noire,
silencieuse et inexorable. Elle ne savait pas
que son frère, un jour, paierait pour sa foi. Ni
que l'eau, cette eau qui avait vibré sous ses
doigts, la réclamerait, elle aussi, d'une
manière qu'elle n'avait pas prévue.

Mais en cet instant, dans la douceur
trompeuse du crépuscule, elle était

simplement une fille assise au bord du monde, une main encore chaude de l'étreinte d'une flaque, et l'autre déjà ouverte vers l'horizon.

Là-bas, très loin, un bateau alluma sa lanterne. Un point jaune et fragile dans l'immensité noire. Et Inge sut, avec une certitude qui n'avait pas besoin de mots, que ce bateau ne reverrait jamais le port de Same.

Elle ne pleura pas. Elle ferma les yeux. Et elle attendit que la nuit l'enveloppe tout entière, comme une seconde eau, plus douce, plus menteuse.

Chapitre 2

Le village de Same s'éveillait non pas au chant du coq, mais au fracas des rames contre les coques et aux cris des goélands se disputant les restes des filets. Les maisons de pierre grise, aux toits d'ardoise, se serraient les unes contre les autres comme des moutons fuyant l'orage, blotties dans l'anse que la mer avait creusée depuis des siècles. Les ruelles sentaient le goudron, le poisson séché, et cette odeur âcre de varech que l'on ne quitte jamais vraiment, même en rêve.

Inge marchait derrière sa mère, les pieds nus sur les pavés usés par des générations de pêcheurs. Autour d'elles, le village s'activait. Des hommes chargeaient des paniers de maquereaux argentés dont les yeux vitreux semblaient encore regarder le ciel. Des femmes tressaient des cordages avec des gestes si anciens qu'on les aurait crus hérités des algues elles-mêmes. Partout, des enfants couraient, riaient, imitaient les adultes avec cette gravité comique que seuls les très jeunes possèdent.

Storm avait filé en avant, comme à son habitude. Il sautait de flaque en flaque, les bras ouverts, hurlant des prières inventées au dieu de la mer. Sa voix claire résonnait entre les façades :

— Mishra'la, donne-nous du poisson !
Mishra'la, calme les vagues ! Mishra'la, je t'offre mon étoile à neuf branches, la plus belle, la plus impaire !

Il avait déposé l'astre mort sur le petit autel de pierre érigé au centre du village, entre le puits et l'ancien mât de drakkar dont on ne savait plus quel naufrage il commémorait. L'autel était couvert d'offrandes : des coquilles, des os de seiche, des morceaux d'ambre, et parfois, plus inquiétant, un petit bateau de paille brûlé dont la fumée montait vers le ciel comme une prière.

Inge passa devant l'autel sans un regard. La vibration de la veille lui était restée dans les doigts, comme une fièvre lente. Elle avait mal dormi, rêvant d'eau noire et de profondeurs sans fond. À son réveil, elle avait trempé sa main dans le seau à boire, espérant retrouver

cette pulsation. Rien. L'eau était morte. Simple eau.

— Inge, ma perle, viens ici.

La voix de sa mère l'arrêta net. Elara — car elle s'appelait ainsi, Elara aux longs cheveux noirs soyeux, Elara aux yeux bleus comme la mer par beau temps — s'était arrêtée devant la porte de la petite maison aux volets bleus. Elle portait une tunique de lin gris, usée aux coudes, et ses mains, bien que fatiguées par des années de filets et d'écailles, gardaient cette élégance des femmes qui ont connu la beauté avant le travail.

Inge obéit. Elle vint se planter devant sa mère, le menton levé, les yeux noirs défiant le monde. À douze ans, elle était déjà presque aussi grande qu'Elara, mais plus mince, plus anguleuse, comme si la vie l'avait taillée dans un bois plus dur.

— Tu n'as pas touché à ton bol de soupe ce matin, dit Elara en lui prenant le menton entre le pouce et l'index. Tu es malade ?

— Non.

— Tu es triste ?

— Non.

Elara soupira. Elle connaissait ces monosyllabes. Ils étaient les remparts derrière lesquels sa fille se retranchait depuis toujours, depuis cet âge si tendre où elle avait cessé de pleurer pour ne plus que regarder. La mère caressa la joue de l'enfant, y sentit la fraîcheur du large.

— Viens. La bénédiction va commencer. Tu te tiendras à côté de moi, et tu ne feras pas cette tête que tu fais.

— Quelle tête ?

— Celle qui dit que tu n'es pas d'accord avec le vent.

Inge ne répondit pas. Elle prit la main de sa mère — cette main calleuse, chaude, qui sentait le sel et le savon noir — et la suivit vers la place du village.

La place était bondée. Tous les habitants de Same s'y pressaient, des nourrissons dans les

bras aux vieillards courbés qui n'allaient plus à la mer mais qui la regardaient mourir chaque soir du haut de leurs seuils. Au centre, sur une estrade de planches mal rabotées, se tenaient les prêtres de Mishra'la. Ils étaient trois, vêtus de robes bleu nuit constellées de coquillages cousus. Leurs visages étaient cachés par des masques de bois peint représentant des créatures marines : l'un avait une tête de poisson aux yeux exorbités, l'autre une gueule de requin béante, le troisième, le plus âgé, portait le masque du poulpe, ses tentacules sculptés tombant sur les épaules comme des serpents figés.

Derrière eux, un jeune acolyte balançait un encensoir d'où s'échappait une fumée épaisse, odorante, faite d'algues séchées et d'ambre gris. L'odeur était entêtante, presque écœurante. Elle collait à la peau.

Le grand prêtre — celui au masque de poulpe — leva les bras. Le silence tomba sur la foule, lourd et respectueux. Seul le ressac lointain continuait son travail éternel, rongant les falaises grain après grain.

— Mishra'la, seigneur des abysses, maître des marées, toi qui tiens dans tes poings les tempêtes et dans tes veines les courants, écoute tes enfants !

Sa voix était rauque, usée par les prières et l'eau de mer avalée lors des rites. Il parlait une langue ancienne, mêlée de vieux norrois et de mots venus d'on ne sait où, mais tous comprenaient. Tous, sauf Inge peut-être, qui n'entendait que le vent.

Les prêtres se mirent à chanter. C'était un chant grave, lent, qui montait et descendait comme la marée. Les paroles parlaient de la naissance du monde, quand Mishra'la avait séparé l'eau douce de l'eau salée, quand il avait posé les falaises pour que les hommes aient un endroit où poser leurs pieds. Il y avait des vers sur les noyés, promis à une vie nouvelle dans les palais de corail, et des vers sur les pêcheurs, bénis entre tous car ils risquaient leur peau pour offrir au dieu ce qu'il aimait par-dessus tout : le sang des poissons et la sueur des vivants.

Inge écoutait, mais ses oreilles captaient autre chose. Un bruit sous le chant, une vibration

plus profonde que les voix, plus ancienne que les prières. C'était l'eau. L'eau du puits, l'eau des seaux, l'eau des bassines où l'on lavait le poisson. Toute l'eau du village tremblait, à peine, à peine, comme si elle retenait un rire ou un sanglot.

La jeune fille ferma les yeux. Elle se concentra. Et là, dans le noir de ses paupières, elle sentit la mer entière. Non pas la mer docile des pêcheurs, celle qui donne et reprend selon son caprice. Une autre mer. Une mer qui n'écoutait pas. Une mer qui se moquait éperdument des chants et des encens, des masques et des offrandes. Une mer sourde.

Quand elle rouvrit les yeux, les prêtres chantaient toujours, mais leurs voix lui parurent soudain dérisoires. Comme des mouches bourdonnant contre une vitre. La foule, elle, était en extase. Des femmes pleuraient doucement. Des hommes hochaient la tête en rythme. Un petit garçon — ce n'était pas Storm — imitait les gestes du grand prêtre, levant ses bras potelés vers le ciel gris.

— Mishra'la ! Mishra'la ! criait la foule.

Inge sentit une main se poser sur son épaule. Sa mère. Elara avait les yeux brillants, non de larmes, mais de cette lumière particulière que donne la foi lorsqu'elle est sincère.

— Tu ne chantes pas, ma perle ? murmura Elara à son oreille.

— Je n'ai pas envie.

— Ce n'est pas une question d'envie. C'est une question de survie. Mishra'la nous protège. Il nous donne le poisson. Il apaise les tempêtes. Il faut le remercier.

— Est-ce qu'il apaise les tempêtes, vraiment ? demanda Inge d'une voix si basse que seule sa mère put l'entendre. Ou est-ce qu'il les envoie, et puis les apaise pour qu'on le remercie ?

Elara retint son souffle. Elle regarda sa fille, vraiment regardée, comme on regarde quelque chose que l'on croyait connaître et qui soudain se révèle étranger.

— Ne dis pas cela, souffla-t-elle. Pas ici. Pas devant eux.

— Pourquoi ? Parce que c'est vrai ?

— Parce que c'est dangereux. La mer entend tout, Inge. Même ce qu'on ne dit pas tout haut.

La fillette haussa les épaules. Ce geste, si petit, si insignifiant en apparence, pesa soudain dans l'air comme une pierre jetée dans une eau calme. Elara sentit son cœur se serrer. Elle repensa à ce que sa propre mère lui avait dit, des années plus tôt, alors qu'elle-même était une enfant aux yeux trop grands : « Les gens comme nous, Elara, les gens qui regardent trop, ils ne finissent jamais bien. La mer les réclame. »

— Viens, dit-elle en prenant la main d'Inge. La bénédiction est presque finie. Ensuite, on rentre. Je te ferai du tisane de fenouil, et on parlera.

— De quoi ?

— De la foi, ma perle. De ce qu'elle est. De ce qu'elle n'est pas.

Inge la suivit sans résistance, mais ses yeux, ses yeux noirs comme l'abîme, restèrent fixés

sur l'océan. Là-bas, tout là-bas, au-delà des
brisants, au-delà des bateaux qui tanguaient
doucement sur leurs ancres, elle voyait
quelque chose. Ou plutôt, elle ne voyait rien.
Un vide. Un silence. Un endroit où les prières
des hommes s'effondraient avant même
d'avoir touché l'eau.

Le grand prêtre leva les bras pour la dernière
bénédiction. La foule se prosterna. Même
Storm, essoufflé par ses cabrioles, s'agenouilla
docilement, ses mains sales jointes sous son
menton.

— Que Mishra'la vous garde, vous et les
vôtres, tonna le prêtre. Que ses vagues vous
portent, que ses profondeurs vous protègent.
Allez en paix, et n'oubliez jamais : la mer
donne, la mer reprend. Béni soit son nom.

— Béni soit son nom ! répondit la foule en
chœur.

Inge ne répondit pas. Elle resta debout au
milieu des prosternés, seule comme un mât
après le naufrage. Et dans ses doigts, très loin,
très bas, elle sentit à nouveau cette vibration.

Non plus chaude, cette fois. Froide.
Avertissante.

Comme si l'eau, cette eau qui n'écoutait pas,
venait de lui dire : « Toi, au moins, tu sais. »

Elara se releva, essuya ses genoux pleins de
sable, et prit sa fille par la taille. Ensemble,
elles remontèrent la rue principale, passant
devant l'autel aux offrandes où l'étoile à neuf
branches de Storm commençait déjà à pourrir
au soleil. La mère marchait droite, fatiguée
mais digne, ses longs cheveux noirs flottant
dans le vent. La fille marchait à son côté, le
regard perdu sur cette ligne d'horizon qu'elle
était la seule à voir trembler.

— Tu sais, Inge, dit Elara sans la regarder, ma
mère croyait que la mer était un miroir.

— Un miroir de quoi ?

— De nous. De nos peurs. De nos espoirs. On
ne prie jamais l'eau. On prie notre reflet dans
l'eau.

Inge réfléchit un instant. Les pavés défilaient sous ses pieds nus. Une petite flaque, oubliée par la dernière pluie, reflétait le ciel.

— Alors, dit-elle enfin, si la mer est un miroir, pourquoi est-ce qu'elle ment ?

Elara s'arrêta. Elle se tourna vers sa fille, ses yeux bleus plantés dans les yeux noirs. Et pendant une longue seconde, la mère et l'enfant se regardèrent comme deux étrangères qui partagent un secret qu'aucune n'ose nommer.

— Elle ne ment pas, Inge. Elle se tait. C'est différent. Le silence n'est pas un mensonge. C'est juste... la mer.

La fillette secoua la tête. Non, ce n'était pas cela. Elle avait senti l'eau vibrer. Elle avait senti l'eau ne pas écouter. Ce n'était pas du silence. C'était un refus. Un immense, un terrible refus. Mishra'la n'était pas sourd. Il était absent. Ou pire. Il était là, mais il ne voulait pas entendre.

Elle n'osa pas le dire. Elle prit la main de sa mère, cette main calleuse et chaude, et la serra très fort.

— Je veux bien la tisane, dit-elle.

Elara sourit, un sourire fatigué qui ne touchait pas ses yeux.

— Viens, alors.

Elles rentrèrent dans la petite maison aux volets bleus. Derrière elles, la mer montait lentement, recouvrant les rochers, les flaques, les secrets. Et le chant des prêtres, porté par le vent, mourut contre les falaises de Same, comme un oiseau qui se brise les ailes contre une vitre.

Inge ne se retourna pas. Mais elle savait. Elle savait que quelque chose, dans les profondeurs, l'avait regardée. Et que cette chose, quel qu'en soit le nom, n'aimait pas les chants. N'aimait pas les prières. N'aimait rien, peut-être, que l'attente.

L'attente, et les enfants qui n'ont pas peur du noir.

Chapitre 3

Le ciel se couvrit comme un visage qui se ferme. Non pas progressivement, avec cette douceur des crépuscules d'été où les nuages s'étirent comme des chats paresseux. Non. Il noircit par le haut, d'abord, comme si une main géante versait de l'encre dans l'azur. Puis la nuit tomba en plein après-midi, une nuit sale, verdâtre, qui collait à la peau et faisait tourner les têtes.

Inge était au puits, ses cheveux roux défaits sur les épaules. Elle venait de remonter un seau d'eau claire quand le vent s'arrêta. Brutalement. Comme un souffle coupé. Les feuilles des rares arbres tordus du village cessèrent de frémir. Les cordages des bateaux cessèrent de grincer. Les mouettes, ces folles éternelles, se turent d'un seul bloc. Un silence de tombe écrasa Same.

La fillette leva les yeux. Ce qu'elle vit lui serra l'estomac.

Au-dessus des falaises, les nuages tournaient. Lentement, d'abord, comme une meule endormie. Puis plus vite. Ils se tordaient sur

eux-mêmes, s'enroulaient autour d'un centre invisible, prenaient cette couleur livide des ecchymoses anciennes. L'air devint lourd, chargé d'électricité. Les cheveux d'Inge se dressèrent sur ses bras.

— Inge ! Rentre ! cria une voix derrière elle.

C'était la vieille Gudrun, qui boitait bas en poussant sa charrette à coquilles. Ses yeux blancs de cataracte semblaient pourtant voir ce que les autres ne voyaient pas : l'horreur qui montait.

— La tempête vient, petite ! Une sale ! Une de celles qui ne pardonnent pas !

Inge ne bougea pas. Elle regardait l'horizon. La ligne où le ciel et la mer s'embrassaient avait disparu. Il n'y avait plus qu'une seule chose, une masse mouvante, gris-noir, qui avançait. Et dans cette masse, elle le sentait, elle le savait, il y avait une colère. Pas la colère aveugle des éléments. Quelque chose de plus dirigé. De plus intime.

Sur la place, les prêtres étaient sortis de leur petite maison de pierre attenante au temple.

Ils avaient revêtu leurs robes de cérémonie, les plus belles, celles constellées de nacre et d'ambre gris. Le grand prêtre — celui au masque de poulpe qu'il ne portait pas, en cet instant, dévoilant un visage creux, ridé, aux yeux jaunes de vieux chat — leva les mains vers le ciel.

— N'ayez pas peur, enfants de Same ! clama-t-il. Mishra'la nous éprouve, mais il ne nous détruit pas. Il veut voir notre foi ! Il veut entendre nos prières ! Chantez ! Chantez plus fort que le vent !

Les villageois, rassemblés en une foule tremblante, obéirent. Leurs voix s'élevèrent, hésitantes d'abord, puis plus assurées, couvrant le grondement lointain. Ils chantaient l'hymne des marins, celui qui conjure les orages, celui qui promet des cargaisons de poissons et des retours au port. Ils chantaient la mer clément, la mer maternelle, la mer qui écoute ses enfants.

Inge écouta ce chant. Et dans ses oreilles, il sonna faux. Pas parce que les voix étaient mauvaises — elles étaient belles, au contraire, ces voix rauques de pêcheurs et de femmes de

pêcheurs, usées par le sel et les nuits blanches.
Mais parce que l'eau ne répondait pas.

Elle posa sa main sur le bord du puits. L'eau,
tout en bas, dans l'obscurité de la roche, ne
vibrant pas. Elle était calme. Trop calme.
Comme un animal qui retient son souffle
avant de mordre.

— Inge ! Inge, par tous les dieux, qu'est-ce que
tu fais dehors ?

Sa mère. Elara sortait de la maison aux volets
bleus, ses longs cheveux noirs relevés à la
hâte, une cape de laine grossière sur les
épaules. Dans ses mains, un paquet de
cordages et un petit sac de cuir contenant ses
amulettes — une dent de requin, un morceau
d'ambre, une petite fiole d'eau bénite par les
prêtres.

— Maman, ne sors pas, dit Inge d'une voix
qu'elle ne reconnut pas elle-même. La mer
n'écoute pas. Les prières ne servent à rien.

Elara s'approcha, posa une main sur le front
de sa fille.

— Tu as de la fièvre, dit-elle, inquiète. Tu délires.

— Je ne délire pas. Je sens. L'eau est froide, maman. Pas froide comme l'hiver. Froide comme la mort.

— Tais-toi, Inge. Ne dis pas ces mots. Ils portent malheur.

— C'est toi qui pars en mer ? demanda soudain la fillette, ses yeux noirs s'agrandissant d'horreur.

Elara détourna le regard. C'en fut assez. Inge comprit. Le bateau de son père était au large depuis l'aube. Quelqu'un devait aller le chercher, l'avertir, l'aider à rentrer avant que la tempête ne frappe. Et ce quelqu'un, c'était Elara. La meilleure pêcheuse du village, celle qui lisait les courants comme d'autres lisent dans les livres, celle qui avait ramené plus d'hommes que le prêtre n'avait chanté de messes.

— Non, dit Inge. Non, maman. Je t'en supplie.

— Ton père est seul, ma perle. Le vent va tourner au nord-ouest, les brisants vont devenir dangereux. Il faut le prévenir.

— Laisse-le. Il connaît la mer. Il reviendra.

— Et s'il ne revient pas ? demanda Elara doucement. Est-ce que tu pourras vivre avec ça, toi qui sens tout, toi qui sais tout ?

Inge n'eut pas de réponse. Elle savait, au fond d'elle, que sa mère avait raison. Mais elle savait aussi, avec une certitude plus ancienne, plus profonde, que cette tempête n'était pas une tempête ordinaire. Que cette mer n'était pas la mer qu'Elara connaissait. Que quelque chose, là-dessous, les attendait.

— Je viens avec toi, dit-elle.

— Non. Tu restes avec Storm. Tu le protégeras.

— Storm peut se protéger tout seul. Il a sa foi, lui. Il a ses prières.

Elara la regarda longuement. Dans ses yeux bleus comme la mer par beau temps, il y avait

une tristesse infinie, celle des mères qui savent qu'elles vont peut-être ne pas revenir.

— Embrasse-moi, dit-elle.

Inge se jeta dans ses bras. Elle sentit l'odeur de sa mère — le sel, le savon noir, un peu de fenouil séché dans les poches. Elle serra très fort, comme si ses bras de douze ans pouvaient retenir une femme contre le destin.

— Reviens, murmura-t-elle.

— Je reviendrai, dit Elara. Mishra'la veille sur les siens.

— Mishra'la ne veille sur rien.

Elara ne répondit pas. Elle déposa un baiser sur les cheveux roux de sa fille, puis s'éloigna d'un pas rapide vers la jetée. Ses pieds nus sur les pavés mouillés. Sa cape grise qui claquait dans le vent revenu, soudain, en rafales sifflantes.

Inge la regarda partir. Derrière elle, les prêtres chantaient toujours. Devant elle, la mer montait, noire, écumante, déjà mauvaise.

La tempête éclata sans prévenir. Comme un fauve qui cesse de ramper pour bondir.

Le vent passa de zéro à cent en l'espace d'un souffle. Les toits d'ardoise s'envolèrent, tournoyant dans l'air comme des cartes à jouer. Les cordages claquèrent avec des bruits de fouet. Une charrette bascula, ses coquillages se répandant sur les pavés dans un crissement sinistre. La pluie arriva, non pas en gouttes, mais en lames, en murs, en masses d'eau horizontales qui cinglaient les visages et arrachaient les vêtements.

Les villageoises se réfugièrent dans les maisons, emportant les petits et les vieux. Les hommes coururent vers la jetée pour amarrer solidement les bateaux restants. Mais la mer, déjà, dévorait le rivage. Chaque vague était plus haute que la précédente. Chaque vague venait plus vite. Chaque vague semblait frapper exactement là où il ne fallait pas.

Inge courut vers la falaise.

Ses pieds glissaient sur les rochers trempés. La pluie lui fouettait les yeux, lui entraînait dans la bouche, goût de sel et de fer. Le vent la

poussait, la tordait, tentait de la jeter à terre.
Mais elle avançait, mètre après mètre,
grimpant vers le promontoire d'où l'on voyait
toute la baie.

Là-haut, le spectacle était apocalyptique.

Les vagues se brisaient contre les récifs avec
des bruits de canon. L'écume montait à dix
mètres dans les airs, retombant en pluie mêlée
à la pluie. Les bateaux de pêche, ceux qui
n'avaient pas été tirés à terre, dansaient une
danse de mort, tirant sur leurs amarres
comme des chevaux sauvages. Et au loin, très
loin, un point noir sur l'écume blanche : la
barque de son père, ou celle de sa mère, ou les
deux — Inge ne pouvait pas distinguer.

— Maman ! hurla-t-elle.

Le vent avala son cri.

Elle posa les mains à plat sur le rocher. Sous
ses paumes, l'eau — l'eau de pluie, l'eau des
embruns, l'eau des flaques qui se formaient
partout — ne vibrait pas. Elle fuyait. Elle
glissait. Elle se dérobaît comme une anguille
entre les doigts.

— S'il te plaît, murmura Inge. S'il te plaît, entends-moi.

Elle ferma les yeux. Elle chercha cette vibration, cette pulsation qu'elle avait sentie deux jours plus tôt, cette présence chaude sous l'eau froide. Rien. Un vide. Un silence plus terrible que la tempête.

Elle concentra toute sa volonté. Toute sa peur. Tout son amour pour sa mère. Elle les transforma en prière — une prière sans mots, sans chants, sans prêtres. Une prière brute, primitive, jetée dans l'abîme comme une bouteille à la mer.

L'eau, sous ses doigts, frémit.

Juste un instant. Un battement de cil. Une promesse peut-être.

Puis la vague vint.

Elle n'était pas plus haute que les autres. Elle n'était pas plus forte. Mais elle était différente. Elle ne se brisa pas contre les récifs comme ses sœurs. Elle les traversa. Elle les franchit comme si les rochers n'étaient que du papier.

Elle avança, calme, imperturbable, droite vers la barque d'Elara.

Inge vit la barque se soulever, tourner sur elle-même, puis basculer.

— NON !

Son cri traversa la tempête. Un cri d'enfant, un cri de fille, un cri qui venait de plus loin que sa gorge, de plus profond que ses poumons. Il sortit de ses os, de son sang, de cette chose sombre qui dormait en elle depuis sa naissance.

L'eau, autour d'elle, se cabra.

Pas toute l'eau. Juste celle qui touchait ses mains, ses genoux, ses pieds nus sur le rocher. Elle se souleva, non pas en vague, mais en voile, en membrane, en quelque chose de vivant et de terrifiant. Elle monta autour d'Inge comme un mur liquide, puis retomba sans éclabousser, sans bruit, sans rien.

Le calme, soudain.

Un cercle de cent mètres autour de la falaise devint lisse comme un miroir. La pluie cessa d'y tomber. Le vent cessa d'y souffler. Au centre de ce cercle, Inge était debout, ses cheveux roux collés sur son visage, ses yeux noirs ouverts sur l'horreur.

Elle vit la barque de sa mère chavirer. Elle vit la silhouette d'Elara — cette cape grise, ces longs cheveux noirs — disparaître sous l'écume. Elle vit les mains de sa femme battre l'eau une seconde, deux secondes, puis plus rien.

— MAMAN !

Le calme se brisa. La tempête revint, plus furieuse qu'avant, comme si elle était furieuse qu'on ait osé l'arrêter. Le mur d'eau autour d'Inge s'effondra, la renversant sur le rocher, meurtrissant ses genoux, lui emplissant la bouche de sel et de sang.

Elle se releva. Elle regarda l'endroit où sa mère avait sombré.

Il n'y avait rien. Que des vagues. Que de l'écume. Que cette mer immense, indifférente,

qui n'avait même pas eu la décence de laisser un corps.

Inge comprit.

Ce ne fut pas une illumination. Ce ne fut pas une révélation soudaine. Ce fut un effondrement. Une lente, une terrible chute à l'intérieur d'elle-même, dans un puits sans fond où les parois étaient faites de cette vérité qu'elle avait toujours sue mais refusé d'admettre.

La mer ne répond pas aux prières.

Les prêtres peuvent chanter. Les mères peuvent croire. Les enfants peuvent supplier. L'eau n'écoute pas. Elle n'écoute jamais. Elle prend ce qu'elle veut, quand elle veut, et elle ne rend rien. Pas même un souvenir. Pas même un adieu.

Inge tomba à genoux sur le rocher. La pluie se mit à pleuvoir sur elle comme des larmes géantes. Le vent hurlait. La mer dévorait.

Et dans ses mains, dans ses pauvres petites mains tremblantes d'enfant, il n'y avait plus

rien. Plus de vibration. Plus de chaleur. Plus de vie. Juste de l'eau froide, morte, qui coulait entre ses doigts comme le temps qui fuit.

— Maman, murmura-t-elle une dernière fois.

La tempête, enfin, sembla l'entendre. Elle redoubla d'intensité, comme pour l'écraser, pour la faire taire. Les arbres du village craquèrent. Les toits s'envolèrent en tourbillons d'ardoises. Et la mer monta, monta, léchant les premières maisons, comme si elle voulait tout emporter.

Inge resta là, sur la falaise, à regarder l'horizon qui n'existait plus.

Quelque chose venait de mourir en elle. Quelque chose qui s'appelait l'enfance, peut-être. Ou la foi. Ou l'innocence.

Elle ne savait pas encore qu'elle venait de naître à autre chose. À une vérité plus sombre. À un pouvoir plus ancien. À une solitude absolue.

Les heures passèrent. La tempête s'apaisa lentement, comme un monstre repu. Quand

les premières lueurs de l'aube éclairèrent le désastre, Inge était toujours là, immobile, les yeux fixés sur la mer qui avait pris sa mère.

Derrière elle, le village pleurait ses morts.
Devant elle, l'eau lisse, calme, menteuse, lui souriait comme un miroir.

Elle n'avait plus de larmes. Plus de prières.
Plus rien.

Juste cette certitude glacée, plantée dans son cœur comme une épingle : la mer ne répond pas.

Et quiconque prétend le contraire vend un mensonge plus dangereux que la tempête.

Chapitre 4

Le bateau ne revint pas.

Ils attendirent trois jours. Trois jours à scruter l'horizon, les yeux brûlés par le soleil et les larmes retenues. Trois jours à guetter la moindre voile, le moindre point sombre qui aurait pu être une coque, un mât, une main tendue. Trois jours à espérer contre toute raison, contre toute évidence, contre ce silence épais qui s'était installé sur Same comme une seconde peau, collante, moite, impossible à arracher.

Le troisième soir, le grand prêtre déclara qu'il n'y avait plus d'espoir.

— La mer a pris Elara, dit-il devant la foule assemblée sur la place. Elle l'a prise comme elle prend tous les siens, à l'heure choisie par Mishra'la. Ne pleurez pas sur elle. Réjouissez-vous. Elle est maintenant dans les palais de corail, parmi les noyés bénis, à jamais protégée des tempêtes et des faims.

Inge entendit ces mots depuis le seuil de la maison aux volets bleus. Elle les entendit

comme on entend des cailloux contre une vitre — des bruits sans sens, des impacts sans blessure apparente. Storm était blotti contre elle, ses cheveux noirs en bataille, ses yeux rouges d'avoir trop pleuré. Il tenait encore l'étoile de mer à neuf branches, devenue toute noire et puante, mais qu'il refusait de lâcher.

— Inge, demanda-t-il d'une toute petite voix, est-ce que maman est vraiment dans les palais de corail ?

Inge ne répondit pas. Elle regardait la place. Elle regardait les visages des villageois, ces visages qu'elle connaissait depuis toujours — Gudrun la vieille, Torben le forgeron, les jumelles Solveig et Sigrid qui tressaient leurs nattes de la même main — et elle y lisait quelque chose qu'elle n'avait jamais vu chez eux auparavant. Pas de la tristesse, pas de la compassion. Une autre chose. Une chose qui attendait.

Ils avaient besoin de croire, comprit-elle soudain. Ils avaient besoin de croire qu'Elara n'était pas simplement morte, noyée, dévorée par les crabes et les poissons. Ils avaient besoin de croire qu'il y avait un sens, un

ordre, une justice quelque part. Que Mishra'la n'était pas un monstre aveugle, mais un dieu juste qui récompensait ses fidèles.

— Inge ? insista Storm. Les palais de corail, ils existent, hein ?

Elle posa une main sur la tête de son frère.
Elle sentit ses cheveux sales, son cuir chaud.

— Je ne sais pas, Storm. Je ne sais plus rien.

Le lendemain, on célébra la cérémonie des Absents.

C'était un rite ancien, plus ancien que la mémoire du village, plus ancien que les prêtres eux-mêmes. On le réservait à ceux qui étaient morts en mer sans qu'on ait pu ramener leur corps. On n'y pleurait pas. On y chantait. On y dansait. On y remerciait Mishra'la d'avoir accepté l'offrande de la vie, comme on remercie un seigneur d'avoir daigné prendre ce qu'il désirait.

Tout le village était rassemblé sur la place. Les femmes portaient leurs plus belles tuniques — des bleus profonds, des verts marins, des gris

perle — et les hommes avaient noué des rubans de lin blanc autour de leurs bras. Les trois prêtres, en grand costume, leurs masques de bois peint sur le visage, entouraient l'autel central. Sur l'autel, on avait disposé des offrandes : un filet tout neuf, une jarre d'huile d'olive, une amphore de vin rouge, et un petit bateau de paille dans lequel brûlait de l'encens.

Le grand prêtre — masque de poulpe, tentacules de bois dansant sur ses épaules — leva les bras.

— Enfants de Same, nous sommes réunis pour dire adieu à Elara, fille de cette terre, épouse de Bjorn, mère d'Inge et de Storm. Elara qui a tant pêché, tant donné, tant aimé la mer. Elara que Mishra'la a choisi d'appeler à lui.

La foule murmura des « Amen » et des « Béni soit son nom ». Inge les entendit comme un bourdonnement d'abeilles, lointain, irréel. Elle était au premier rang, Storm collé à sa hanche. Autour d'elle, les regards étaient tournés vers l'autel, vers les prêtres, vers ce spectacle de deuil officiel qui ressemblait tant à une fête.

— Elara ne nous a pas quittés, continua le prêtre. Elle est là, tout près, dans chaque vague qui caresse le rivage, dans chaque poisson qui frétille dans nos filets, dans chaque goutte de pluie qui tombe du ciel. Car Mishra'la est généreux. Il ne détruit pas. Il transforme.

Inge sentit quelque chose monter en elle. Un goût. Un goût de sel et de fer, comme celui du sang quand on se mord la langue. Ses mains se mirent à trembler.

— Transforme, répéta le prêtre. Oui, c'est le mot juste. Il transforme la chair en écume, les os en corail, le sang en marée. Rien ne se perd. Rien ne meurt vraiment. Tout vit éternellement dans le sein du dieu.

— C'est un mensonge.

La voix était faible, d'abord. Presque un souffle. Mais dans le silence recueilli de la place, elle résonna comme un coup de tonnerre.

Toutes les têtes se tournèrent vers Inge.

La fillette avait les poings serrés, les mâchoires crispées, les yeux noirs brillants d'une lueur que personne ne lui avait jamais vue. Ses cheveux roux, défaits, tombaient sur ses épaules comme des algues mortes. Elle tremblait de tout son corps, non pas de peur, mais de cette rage froide qui précède les catastrophes.

— Inge, souffla Storm en tirant sur sa jupe. Tais-toi. S'il te plaît.

Elle ne l'entendit pas.

— J'ai dit, reprit-elle plus fort, que c'est un mensonge. Toute cette histoire. Ces palais de corail. Ces noyés bénis. Ces transformations. Ce n'est pas vrai. Rien de tout cela n'est vrai.

Un frisson parcourut la foule. Les prêtres se figèrent. Derrière leurs masques, on devinait des regards outragés, des bouches pincées. Le grand prêtre baissa lentement les bras.

— Inge, dit-il d'une voix qu'il voulait calme mais qui tremblait de colère retenue. Ta douleur te fait dire des choses que tu regretteras. Nous comprenons. Nous savons

que tu souffres. Mais ne blasphème pas devant la communauté rassemblée.

— Blasphème ? fit Inge, et sa voix monta d'un ton. Blasphème, d'appeler les choses par leur nom ? Ma mère est morte, monsieur le prêtre. Elle est morte noyée, seule, dans l'eau glacée, pendant que vous, pendant que VOUS chantiez vos cantiques et brûliez votre encens. Où était Mishra'la quand la vague l'a frappée ? Où était-il quand elle a crié ? Où était-il quand elle a coulé ?

— Inge !

Cette fois, c'était la voix de Torben le forgeron, un colosse au visage couturé de cicatrices, qui s'avança d'un pas. Son ombre immense tomba sur la fillette.

— Tu vas te taire, petite. Tu vas te taire tout de suite, et tu vas t'excuser auprès des prêtres. Nous avons tous perdu quelqu'un. Nous avons tous pleuré. Mais nous n'avons jamais insulté Mishra'la.

— Jamais ? demanda Inge en relevant la tête pour le défier. Jamais, Torben ? Et la femme

de ton frère, celle qui s'est jetée du haut des falaises quand son bébé est mort-né ? Tu crois qu'elle insultait Mishra'la, à ce moment-là ? Ou ton père, qui est resté un an sans parler après le naufrage de son bateau ? Tu crois qu'il bénissait le dieu dans son silence ?

Le forgeron recula comme si on l'avait frappé. Autour d'eux, les visages se fermaient, les un après les autres, comme des volets qu'on claque avant la tempête. Ce n'était plus de la compassion qu'ils affichaient. C'était de la peur. Et la peur, Inge le savait maintenant, se transforme vite en colère.

— La gamine est ensorcelée, murmura une voix dans la foule.

— Elle a toujours été bizarre, renchérit une autre.

— Ses yeux, regardez ses yeux. Ce ne sont pas des yeux normaux.

— Le roux est une couleur de malheur, tout le monde le sait.

Les chuchotements enflèrent, se répondirent, s'amplifièrent, devinrent un bourdonnement menaçant. Les regards se firent plus durs, plus aiguisés, plus tranchants. Des couteaux, pensa Inge. Ils me regardent comme s'ils voulaient me couper en morceaux.

Storm se mit à pleurer. Pas bruyamment. Silencieusement, comme il avait appris à le faire depuis la disparition de sa mère. Ses larmes coulaient sur ses joues sales, et il serrait l'étoile de mer contre sa poitrine en se balançant d'avant en arrière.

— Inge, supplia-t-il. Arrête. Tu vas nous faire du mal.

Le grand prêtre leva une main. La foule se tut, mais ce n'était plus le silence respectueux du début. C'était un silence chargé d'électricité, un silence qui attendait la sentence.

— Inge, fille d'Elara, dit le prêtre d'une voix grave. Tu es jeune. Tu es en deuil. La communauté te pardonne ces paroles, si tu les retires. Agenouille-toi devant l'autel. Baise la pierre. Demande pardon à Mishra'la. Et tout sera oublié.

Inge regarda l'autel. Les offrandes. Le petit bateau de paille qui brûlait encore. La fumée qui montait vers le ciel gris. Elle regarda les pierres usées par des siècles de prières, les coquilles incrustées, les traces de sang séché de sacrifices anciens.

Et elle eut un rire. Un petit rire sec, amer, qui n'avait rien d'humain.

— Demander pardon, dit-elle. Demander pardon à celui qui a tué ma mère. Demander pardon à l'assassin.

Le prêtre recula d'un pas. Derrière lui, ses deux acolytes échangèrent des regards inquiets.

— Tu ne sais pas ce que tu dis, articula-t-il lentement.

— Je sais très bien ce que je dis. Mishra'la n'est pas un dieu. C'est une chose. Une chose aveugle, sourde, muette. Il ne nous aime pas. Il ne nous entend pas. Il nous mange, voilà tout. Il nous mange comme on mange du poisson, et il n'en a rien à faire de nos prières, de nos chants, de nos sacrifices. Il n'est pas

bon. Il n'est pas mauvais. Il EST, et c'est tout.
Et nous, nous sommes ses proies.

La place entière retint son souffle.

Puis Gudrun, la vieille Gudrun aux yeux
blancs, cracha par terre.

— Possédée, dit-elle d'une voix cassée. Cette
enfant est possédée par un mauvais esprit. Il
faut l'exorciser. Il faut la laver dans l'eau
bénite. Il faut...

— Il faut la faire taire ! hurla une femme en
larmes, la mère d'un pêcheur disparu l'hiver
dernier. Elle va attirer la colère du dieu sur
nous tous ! Vous l'avez entendue ? Elle
blasphème ! Elle blasphème en pleine
cérémonie !

— Il faut la jeter à la mer ! cria quelqu'un
d'autre.

— Non ! Non, pas ça ! implora une troisième
voix.

— Et pourquoi pas ? demanda Torben. Si elle
a raison, si Mishra'la n'entend pas, alors

autant lui offrir ce qu'elle veut. Une proie, elle a dit. Qu'elle le soit.

Inge sentit le sol se dérober sous ses pieds. Non pas physiquement — elle était fermement plantée sur les pavés — mais moralement. Le monde basculait autour d'elle. Ces visages qu'elle avait connus toute sa vie, ces gens qui lui avaient souri, qui lui avaient donné des bonbons, qui lui avaient caressé les cheveux en disant « quelle belle enfant », ces gens étaient en train de se transformer en meute.

Storm hurla. Il se jeta devant sa sœur, les bras en croix, l'étoile de mer toujours serrée dans son poing.

— Laissez-la tranquille ! Laissez ma sœur tranquille ! C'est moi qui servirai Mishra'la ! Je serai prêtre ! Je serai le meilleur prêtre ! Je chanterai si fort que le dieu nous entendra, et il rendra tout, il rendra maman, il rendra tout !

Il sanglotait en criant, son petit corps maigre tremblant de rage et de peur. La foule s'arrêta, un instant déconcertée. Un enfant. C'était un

enfant qui criait. Et derrière lui, une autre enfant. Deux orphelins. Deux petits.

Le grand prêtre s'approcha. Il écarta Storm d'une main douce mais ferme, et se planta devant Inge. Ses yeux jaunes, par-dessus le masque de poulpe, la dévisageaient.

— Tu as du venin dans le cœur, petite, dit-il doucement. C'est triste. C'est très triste. Mais le venin, ça se soigne. Pas par la colère. Par l'eau. Par l'eau bénite, par les prières, par l'obéissance.

— Je n'obéirai plus jamais, dit Inge.

— Alors tu mourras. Pas tout de suite. Pas demain. Mais un jour. Parce que la mer, elle, n'oublie pas ceux qui l'insultent.

Inge le regarda droit dans les yeux. Dans ses pupilles noires, il n'y avait plus de peur. Plus de doute. Plus rien que cette vérité qu'elle avait achetée au prix de la vie de sa mère.

— La mer n'oublie rien, c'est vrai, dit-elle. Mais elle n'entend rien non plus. Alors tes

menaces, monsieur le prêtre, elles valent autant que tes prières. Rien.

Elle pivota sur ses talons, attrapa la main de Storm, et traversa la foule. Les villageois s'écartèrent sur son passage, non par respect, mais par peur. Par cette peur superstitieuse qu'inspirent ceux qui ont vu trop loin, trop profond, trop clair.

Derrière elle, le grand prêtre resta immobile, ses tentacules de bois immobiles sur ses épaules. Quand la porte de la maison aux volets bleus se fut refermée sur les deux enfants, il se tourna vers la foule.

— Priez, dit-il. Priez pour que l'eau lave l'âme de cette enfant. Priez pour que Mishra'la nous pardonne d'avoir abrité une blasphématrice. Et surtout, priez pour qu'elle ne fasse pas de mal à son frère.

Les villageois baissèrent la tête. Certains pleuraient. D'autres serraient les poings. Tous, au fond d'eux-mêmes, savaient qu'une ligne venait d'être franchie. Quelque chose s'était brisé à Same, ce jour-là. Quelque chose qui ne se réparerait jamais.

Dans la petite maison aux volets bleus, Inge avait poussé Storm sur une chaise. Elle lui essuyait les joues avec un linge humide, les gestes brusques mais pas durs.

— Pourquoi t'as fait ça ? demanda-t-il la voix étranglée. Pourquoi t'as crié contre le prêtre ? Maintenant ils nous détestent.

— Ils nous ont toujours détestés, Storm. On ne déteste que ce qu'on ne comprend pas.

— Moi, je te comprends. T'es ma sœur.

Inge s'arrêta. Elle regarda son petit frère, ses yeux noirs dans ses yeux noirs, cette lueur d'amour pur qui brillait encore malgré tout.

— Oui, dit-elle doucement. Je suis ta sœur. Et je te promets une chose.

— Quoi ?

Elle s'accroupit devant lui, prit ses mains dans les siennes. Les mains sales, couvertes de sel et de sable, qui tenaient toujours cette étoile pourrissante.

— Je te promets que je ne prierai plus jamais. Mais je te promets aussi que je te protégerai. Contre la mer. Contre les prêtres. Contre tout le village s'il le faut.

— Et contre Mishra'la ? demanda Storm en reniflant.

Inge eut un sourire triste, un sourire qui n'appartenait qu'à elle, fait de nuit et de silence.

— Mishra'la n'a pas besoin qu'on le craigne, Storm. Il a besoin qu'on le comprenne. Et moi, je commence à comprendre.

Dehors, la mer montait, lente, inexorable. Et dans chaque vague, Inge croyait entendre le rire du dieu — un rire sourd, ancien, qui se moquait des prières des hommes et des colères des enfants.

Elle se leva, ferma les volets bleus, et plongea la maison dans la pénombre.

Demain, elle irait à la falaise. Demain, elle écouterait à nouveau l'eau. Mais pas pour

prier. Pour autre chose. Pour quelque chose
que personne à Same n'avait encore osé faire.

Pour apprendre à parler la langue des
profondeurs.

Chapitre 5

Le père revint le sixième jour.

Bjorn avait été repêché par des pêcheurs d'un village plus au sud, ceux de Hvitting, à trois journées de voile. Sa barque avait été brisée, réduite en pièces si petites que les goélands eux-mêmes n'auraient pu les reconnaître. Lui, on l'avait trouvé accroché à un morceau de mât, les doigts gelés, les lèvres bleues, le regard vide comme une coquille vide. Il avait dérivé deux jours sans eau, sans nourriture, sans presque d'espoir. Il avait survécu parce que, disaient les pêcheurs de Hvitting, « la mer n'en voulait pas encore ».

Quand il posa le pied sur la jetée de Same, boitant bas, sa barbe noire emmêlée de sel et de sang séché, personne ne l'accueillit. Les femmes détournèrent les yeux. Les hommes hochèrent la tête avec cette gravité muette que l'on réserve aux catastrophes. Personne n'osa lui dire. Personne n'eut le courage.

Ce fut Storm qui courut vers lui, ses petites jambes le portant plus vite que la peur, ses bras se jetant autour de la taille de son père.

— Papa ! Papa, tu es revenu ! Maman, elle... elle...

Il n'arriva pas à finir. Les sanglots l'étranglèrent. Bjorn posa une main sur la tête de son fils, une main qui tremblait, une main qui avait failli ne plus jamais toucher rien de vivant. Il leva les yeux vers la foule, vers les visages fermés, vers les volets bleus de sa maison entrouverts comme des paupières fatiguées.

— Où est Elara ? demanda-t-il d'une voix qui n'était plus qu'un souffle.

Personne ne répondit.

— Où est ma femme ?

Le grand prêtre s'avança, ses robes flottant dans le vent, son masque de poulpe suspendu à sa ceinture comme un trophée macabre. Il posa une main sur l'épaule de Bjorn.

— Viens, mon fils. Nous avons beaucoup à te dire. Et toi, beaucoup à pardonner.

Bjorn le regarda sans comprendre. Pardonner ? Pardonner quoi ? À qui ? Il venait de perdre sa barque, ses filets, tout son outillage de pêcheur. Il venait de passer six jours entre la vie et la mort. De quoi fallait-il pardonner ?

Le prêtre l'entraîna vers la place. Derrière eux, le village suivit, silencieux, comme un cortège funèbre sans cercueil. Storm trottinait à côté de son père, ses doigts minuscules accrochés à la ceinture de cuir, l'étoile de mer toujours serrée dans son autre main.

Sur la place, devant l'autel, on fit asseoir Bjorn sur un banc de pierre. On lui donna de l'eau, du pain, un peu de poisson séché. Il mangea comme un automate, les gestes mécaniques, les yeux fixés sur quelque chose que lui seul voyait.

— Bjorn, commença le prêtre d'une voix solennelle. Ta femme, Elara, est morte en mer. La tempête l'a prise. Son corps n'a pas été retrouvé.

Le pêcheur cessa de mâcher. Le pain resta dans sa bouche, une pâte insipide qu'il n'arriva plus à avaler.

— Comment ? murmura-t-il.

— Elle est partie te chercher. Pour te prévenir. Pour te ramener. La vague était trop forte. La barque a chaviré. Inge a tout vu, depuis la falaise.

Le nom de sa fille fit tressaillir Bjorn. Il releva la tête, ses yeux noirs — les mêmes que ceux d'Inge, les mêmes que ceux de Storm — parcourant la foule.

— Où est Inge ? demanda-t-il. Où est ma fille ?

Les regards se détournèrent. Les bouches se pincèrent. Le prêtre baissa la voix, comme s'il confiait un secret honteux.

— Inge a blasphémé, Bjorn. Devant toute la communauté. Pendant la cérémonie des Absents. Elle a insulté Mishra'la. Elle a dit que le dieu était un assassin, un menteur, un monstre aveugle. Elle a refusé de se repentir. Elle a refusé de s'agenouiller.

Bjorn ferma les yeux. Il sentit le monde basculer autour de lui — ou peut-être était-ce

lui qui basculait, lui qui n'avait plus rien, plus de barque, plus de femme, et maintenant plus de fille.

— Où est Inge ? répéta-t-il, la voix brisée.

— Dans la maison aux volets bleus, répondit une femme dans la foule. Elle ne sort plus. Elle garde son frère.

— Storm est là, dit une autre. Il vient à la place, parfois. Il prie. Il prie pour nous tous. Mais Inge, Inge ne prie pas. Inge ne parle à personne.

Bjorn se leva. Ses jambes tremblaient. Ses mains tremblaient. Il tremblait tout entier, non pas de peur, mais de cette fatigue abyssale des hommes qui ont trop lutté contre la mer et qui comprennent soudain qu'ils ont perdu.

Il traversa la place. Les villageois s'écartèrent sur son passage, comme ils s'étaient écartés devant Inge quelques jours plus tôt. Leurs regards le suivaient, pleins de cette pitié cruelle que l'on réserve aux vaincus.

Il poussa la porte de la maison aux volets bleus.

Inge était assise près de la cheminée éteinte. Ses cheveux roux, qu'elle n'avait pas démêlés depuis des jours, tombaient en mèches emmêlées sur ses épaules. Elle portait encore la tunique grise du jour de la tempête, celle qui avait trempé dans l'eau de mer, celle qui sentait encore le sel et la peur. Ses yeux noirs se levèrent vers son père, et dans ces yeux, il n'y avait rien. Ni joie de le revoir. Ni tristesse. Ni colère. Rien qu'un vide immense, profond, comme une flaque qui a perdu son eau.

— Papa, dit-elle simplement.

Bjorn s'approcha. Il s'agenouilla devant elle, posa ses mains sur ses genoux. Il voulut parler, mais les mots ne vinrent pas. Comment dire à sa fille qu'il était revenu, alors qu'elle avait vu sa mère partir pour toujours ? Comment dire qu'il l'aimait, alors qu'elle était devenue, en quelques jours, une étrangère aux yeux trop profonds ?

— Inge, dit-il enfin. J'ai appris ce que tu as fait. Ce que tu as dit.

— Alors tu sais tout, répondit-elle.

— Je sais que tu as insulté Mishra'la. Que tu as refusé de te repentir. Que tout le village te craint et te hait.

— Ils ne me haïssent pas. Ils ont peur. C'est différent.

— C'est pareil, Inge. À la fin, c'est toujours pareil.

Il prit une profonde inspiration. Ses doigts, ces doigts de pêcheur, calleux et coupés par les filets, serrèrent les genoux de sa fille.

— Tu vas demander pardon, dit-il. Tu vas venir sur la place, tu vas t'agenouiller devant l'autel, tu vas baiser la pierre, et tu vas demander pardon à Mishra'la. Tu vas dire que tu étais folle de chagrin, que tu ne pensais pas ce que tu disais, que tu regrettes. Et tout rentrera dans l'ordre.

Inge le regarda. Longuement. Avec une intensité qui fit vaciller le pêcheur sur ses genoux.

— Tu crois ce que tu dis, papa ? demanda-t-elle doucement.

— Je crois que la survie du village dépend des prières. Je crois que sans la bienveillance de Mishra'la, nous mourrons tous de faim. Je crois que tu es une enfant, que tu as douze ans, et que tu ne sais pas de quoi tu parles.

— Je sais que maman est morte. Je sais que la mer l'a prise. Je sais que ni toi ni moi ni aucun prêtre ne la ramènera jamais. C'est ça, la vérité. Tout le reste, c'est des histoires pour ne pas avoir peur la nuit.

Bjorn se leva brusquement. Il marcha vers la fenêtre, regarda le ciel gris, les toits d'ardoise, la mer au loin qui scintillait comme une menace.

— Tu es trop jeune pour être si amère, dit-il.

— Je suis juste vieille, papa. Vieille comme la mer.

— Inge, je te l'ordonne. Tu vas demander pardon.

— Non.

— Inge...

— J'ai dit non. Je ne prierai plus jamais. Je ne m'agenouillerai plus jamais. Je ne baiserais plus jamais aucune pierre. Mishra'la peut me frapper ici, maintenant, s'il existe. Il ne le fera pas. Parce qu'il n'existe pas. Parce qu'il n'a jamais existé. Parce que nous avons tous prié un fantôme, et que ce fantôme nous a pris nos vies sans jamais rien donner en retour.

Bjorn leva la main. Il voulut la frapper. Il voulut lui faire mal, lui faire peur, lui faire entendre raison par la douleur. Mais sa main resta en l'air, suspendue, impuissante. Il ne pouvait pas frapper sa fille. Il ne pouvait pas frapper ces yeux qui étaient les siens, ce regard qui était le sien, cette obstination qui était la sienne.

Il baissa la main.

— Alors pars, dit-il d'une voix brisée, si bas qu'elle était presque inaudible.

— Quoi ? fit Inge.

— Pars. Quitte ce village. Va-t'en. Si tu ne peux pas vivre avec nous, si tu ne peux pas prier avec nous, si tu ne peux pas respecter nos croyances, alors va-t'en. Je ne veux plus te voir. Je ne veux plus voir ton visage. Tu me rappelles trop ta mère, et en même temps, tu n'es pas elle. Tu es quelque chose que je ne comprends pas. Quelque chose qui me fait peur.

Inge se leva. Lentement. Ses jambes étaient engourdis d'être restées si longtemps assises. Elle regarda son père, cet homme grand et fort qu'elle avait tant aimé, tant admiré, et qui n'était plus maintenant qu'une épave, comme sa barque, comme sa vie.

— Papa, dit-elle.

— Ne m'appelle pas papa. Pas si tu pars.

— Papa, répéta-t-elle. Je t'aime. Je t'aimerai toujours. Même si tu ne veux plus me voir. Même si tu me chasses.

— Je ne te chasse pas. Je te laisse choisir.

— C'est pareil.

Elle traversa la pièce. Elle prit sur la table un morceau de pain, un petit couteau, une gourde d'eau. Elle enroula dans un morceau de toile quelques affaires — une autre tunique, un peigne, la petite poupée de chiffon que sa mère lui avait faite quand elle avait cinq ans. Ses gestes étaient précis, économes, comme ceux de quelqu'un qui a déjà préparé ce départ dans sa tête, cent fois, mille fois.

Storm apparut dans l'encadrement de la porte. Il avait tout entendu, caché derrière le mur, ses petits doigts sales griffant le bois. Ses yeux étaient rouges, mais il ne pleurait plus. Il avait fini de pleurer, peut-être pour toujours.

— Inge, dit-il. Tu ne peux pas partir. C'est moi qui dois partir. Je serai prêtre, je te l'ai dit. Je serai prêtre et je prierai pour toi tous les jours.

Inge s'agenouilla devant lui. Elle prit son visage entre ses mains, ces mains qui avaient senti vibrer l'eau, ces mains qui ne serviraient plus jamais à prier.

— Storm, écoute-moi. Tu vas rester ici. Tu vas être fort. Tu vas apprendre tout ce que les

prêtres peuvent t'apprendre. Et un jour, quand tu seras grand, tu comprendras peut-être pourquoi je suis partie.

— Je ne veux pas comprendre, je veux que tu restes.

— Je sais, mon petit. Je sais.

Elle l'embrassa sur le front. Elle sentit son odeur — l'enfant, le sel, l'étoile de mer pourrissante qu'il ne lâchait jamais. Puis elle se releva, jeta son baluchon sur son épaule, et se dirigea vers la porte.

Bjorn ne bougea pas. Il restait figé devant la fenêtre, le dos tourné, les épaules secouées de tremblements qu'il n'arrivait pas à contrôler.

— Au revoir, papa, dit Inge.

Il ne répondit pas.

Elle sortit.

Le village défilait autour d'elle, silencieux, hostile. Les volets se fermaient sur son passage. Les femmes rentraient leurs enfants.

Les hommes crachaient par terre en la voyant passer. Elle croisa Gudrun, qui fit un signe de protection avec sa main tremblante. Elle croisa Torben, qui détourna la tête. Elle croisa les prêtres, qui récitaient des prières à voix basse, des prières pour la chasser, des prières pour la purifier.

Elle ne les regarda pas.

Elle marcha vers la falaise. Vers ce promontoire d'où l'on voyait l'horizon, cette ligne qu'elle seule savait voir trembler. Le vent se leva, doux, presque tendre, comme s'il voulait l'accompagner. Il jouait dans ses cheveux roux, soulevait sa tunique grise, caressait ses joues pâles.

Arrivée au bord du précipice, elle s'arrêta. Elle se retourna.

Le village de Same était là, en contrebas, ses maisons serrées comme des moutons, son autel de pierre, sa jetée, sa mer. Des fumées montaient des cheminées. Des enfants jouaient dans les ruelles — d'autres enfants, pas Storm, pas elle. La vie continuait,

indifférente, comme si son départ n'était qu'un détail, un caillou dans la chaussure du monde.

Inge regarda longtemps. Elle mémorisa chaque toit, chaque fenêtre, chaque visage invisible mais présent. Elle savait qu'elle ne reviendrait pas. Elle savait que ce village, ce foyer, cette vie — tout cela était derrière elle désormais, un rêve amer dont elle venait de se réveiller.

— Adieu, murmura-t-elle.

Le vent emporta le mot.

Elle pivota sur ses talons et se mit en marche. La falaise s'étendait devant elle, longue, sauvage, bordée d'herbes folles et de rochers noirs. Plus loin, la forêt. Plus loin encore, la montagne. Et au-delà, l'inconnu.

Elle n'avait pas peur.

Elle avait douze ans, des cheveux roux comme les algues brûlées, des yeux noirs comme les abysses. Elle avait perdu sa mère, sa maison, son père, son dieu. Elle n'avait plus rien, si ce n'est cette chose étrange qui dormait au fond

d'elle, cette vibration, cette pulsation, cette voix sans bouche qui lui avait parlé un jour dans une flaque laissée par la marée.

Elle marcha longtemps. Le soleil descendit vers l'horizon, peignant le ciel de pourpre et d'or. La nuit tomba, douce, étoilée, immense. Et Inge continua d'avancer, seule, silencieuse, les pieds nus sur les pierres, le baluchon sur l'épaule.

Derrière elle, le village de Same disparut peu à peu, avalé par la brume et par l'oubli. Bientôt, il n'y eut plus que la mer, le ciel, et cette enfant qui s'en allait vers on ne savait quoi, portée par un destin qu'elle ne comprenait pas encore.

Elle ne pleura pas. Elle avait fini de pleurer, elle aussi.

Elle se contenta de marcher, et d'écouter, dans le silence de la nuit, le chant lointain des vagues contre les falaises. Un chant qui n'était pas une prière. Un chant qui n'était pas une menace. Un chant qui disait simplement : « Je suis là. Je t'attends. Viens. »

Et Inge, sans se retourner, répondit en elle-même :

— Je viens.

Chapitre 6

Les premiers jours furent les plus durs.

Inge longea la côte pendant trois journées entières, marchant quand le soleil était haut, s'abritant sous les surplombs rocheux quand la pluie fouettait la terre. Elle n'avait pas de carte, pas de boussole, rien que ce vieux pressentiment qui lui disait d'aller vers le nord, toujours vers le nord, là où les falaises s'abaissaient et où la forêt descendait jusqu'à la mer.

Elle mangea le pain en deux jours, en grignotant des miettes matin et soir, les serrant entre ses dents comme on serre un trésor. Quand il n'y eut plus rien, elle chercha des baies dans les buissons tordus par le vent — des mûres sauvages, petites et acides, qui tachaient ses doigts de pourpre. Elle but l'eau de sa gourde, puis l'eau des ruisseaux qui dévalaient des hauteurs, une eau glacée qui lui glaçait la poitrine mais l'empêchait de mourir.

Ses pieds nus s'étaient couverts de coupures, de bleus, de cette corne épaisse qui pousse

quand la douleur devient trop familière pour qu'on y prête encore attention. Ses cheveux roux, jamais démêlés, s'étaient transformés en un tapis emmêlé où le sel et la poussière avaient tissé leur toile. Sa tunique grise était en lambeaux sur les bords, et la nuit, quand le froid descendait des montagnes, elle grelottait si fort que ses dents claquaient comme des castagnettes de mort.

Mais elle survivait.

Le quatrième jour, elle arriva dans une petite crique que la mer avait creusée entre deux promontoires de granit. L'eau y était calme, presque douce, protégée des courants par un récif de galets noirs. Des goélands se dandinaient sur la plage, insolents et gras, la regardant avec leurs yeux jaunes de propriétaires offusqués.

Inge s'assit sur un rocher et contempla l'eau.

Elle avait faim. Une faim profonde, viscérale, qui lui tordait l'estomac comme une main géante. Les mûres sauvages ne suffisaient plus. Elle avait besoin de poisson. De vrai

poisson, gras et nourrissant, celui qui fait tenir au ventre et qui réchauffe le sang.

— Je vais pêcher, dit-elle à voix haute, juste pour entendre un son humain.

Elle n'avait pas de ligne, pas d'hameçon, pas de filet. Mais elle avait ses mains. Et elle avait vu des centaines de fois, dans son village, comment les femmes attrapaient les petits poissons dans les flaques à marée basse. Il suffisait d'être patiente, silencieuse, et de plonger la main au bon moment.

Elle ôta ses chaussures — enfin, ce qu'il en restait — et entra dans l'eau. La fraîcheur lui mordit les chevilles, puis les mollets, puis les genoux. Elle avança jusqu'à ce que l'eau lui arrive à la taille. Devant elle, entre deux rochers, elle vit une flaque plus profonde, habitée par des ombres mouvantes.

Des petits poissons argentés. Des mulets, peut-être, ou des jeunes bars. Ils nageaient paresseusement, sans se douter du danger.

Inge retint son souffle. Elle leva la main très haut, la tint immobile une seconde, deux

secondes, trois secondes, puis la plongea d'un mouvement sec dans l'eau, les doigts écartés, prêts à saisir.

Sa main traversa l'eau. Traversa les poissons. Traversa tout, sans rien attraper.

Elle recommença. Une fois. Deux fois. Dix fois.

Chaque fois, les poissons s'écartaient au dernier moment, glissant entre ses doigts comme des gouttes de mercure. Ils étaient plus rapides qu'elle, plus vifs, plus malins. Ils se moquaient d'elle, elle le sentait, ils la narguaient avec leurs queues frétilantes et leurs yeux ronds.

La frustration monta en elle, chaude et amère. Elle frappa l'eau du poing, une fois, deux fois, faisant voler des éclaboussures qui retombèrent sur son visage en larmes salées.

— Je n'y arriverai jamais, murmura-t-elle. Je vais mourir ici. Seule. Idiote. Morte de faim parce que je n'arrive même pas à attraper un poisson.

Elle resta là, immobile, l'eau lui clapotant contre les hanches, les bras ballants. Les poissons, rassurés par son immobilité, revinrent nager autour d'elle, frôlant ses jambes de leurs nageoires soyeuses.

C'est alors qu'elle sentit la vibration.

Ce n'était pas comme la première fois, dans la flaque des falaises de Same. Cette vibration était plus douce, plus lente, plus... intentionnelle. Elle montait du fond de l'eau, non pas de la flaque, mais de la mer entière, de l'océan tout entier qui semblait s'éveiller autour d'elle.

Inge baissa les yeux. L'eau, sous la surface, avait changé de couleur. Elle n'était plus cette transparence verte des criques paisibles. Elle était devenue plus sombre, plus dense, comme si quelqu'un, quelque part, avait versé de l'encre dans le ciel liquide.

Les poissons s'arrêtèrent de nager.

Ils flottèrent, suspendus dans l'eau, immobiles comme des pierres. Leurs yeux ronds regardaient Inge, mais sans peur, sans

méfiance. Avec une autre chose. Une chose qui ressemblait à l'attente.

La fillette sentit ses mains se mettre à chauffer. Pas comme une fièvre, pas comme une brûlure. Comme si une énergie ancienne, venue des profondeurs, remontait le long de ses bras et venait se loger au creux de ses paumes.

Elle leva la main droite. Lentement. Sans réfléchir. Comme si son corps savait quelque chose que sa tête ignorait encore.

L'eau suivit son mouvement.

Pas toute l'eau, non. Juste un filet, un petit ruban liquide qui se souleva de la surface et vint s'enrouler autour de son poignet comme un serpent d'argent. Inge retint son souffle. Le filet d'eau était tiède, presque chaud, et il palpitait au rythme de son cœur.

Sous la surface, les poissons se rapprochèrent. Ils vinrent lécher ses doigts, ses paumes, l'intérieur de ses poignets. Ils ouvraient et fermaient la bouche comme pour parler, mais

aucun son ne sortait, seulement des petites bulles qui montaient vers la lumière.

Inge ferma les yeux.

Elle sentit tout. Les courants sous-marins, les algues qui dansaient au fond, les crabes cachés sous les rochers, les coquillages enfouis dans le sable. Elle sentit la respiration lente de la mer, ce va-et-vient éternel qui faisait monter et descendre la vie elle-même. Et elle sentit, au plus profond, une présence.

Pas Mishra'la. Pas un dieu. Pas un monstre. Autre chose. Une conscience diffuse, immense, qui n'était ni bonne ni mauvaise, mais qui était. Qui avait toujours été. Qui serait toujours.

— Que veux-tu de moi ? murmura Inge.

L'eau ne répondit pas avec des mots. Elle répondit avec des sensations. Une main dans son dos. Un souffle dans ses cheveux. Un baiser sur son front. Et soudain, elle sut.

L'eau voulait l'aider.

Quand elle rouvrit les yeux, les poissons étaient toujours là, immobiles, offerts. Le filet d'eau tiède s'était dissous autour de son poignet, mais une chaleur persistait dans ses paumes, une chaleur qui n'était pas naturelle.

Elle plongea la main dans l'eau. Sans effort, sans précipitation, sans même regarder. Ses doigts se refermèrent sur quelque chose de lourd, de vivant, qui battait comme un cœur.

Elle remonta un poisson.

Un beau bar argenté, les écailles scintillant au soleil, la bouche ouverte sur le vide. Il ne gigotait pas, ne se débattait pas. Il restait immobile dans sa main, comme s'il acceptait son sort, comme s'il avait choisi de venir.

Inge le regarda. Elle vit ses yeux ronds, vit la petite larme de sang qui perlait à sa gorge, vit ses branchies qui s'ouvraient et se fermaient lentement, lentement, comme une porte qu'on pousse une dernière fois avant de s'endormir.

— Merci, dit-elle à voix haute.

Elle ne savait pas si elle remerciait le poisson, la mer, ou cette chose étrange qui habitait l'eau. Peut-être les trois. Peut-être aucun. Peut-être remerciait-elle simplement la vie, cette obstination à exister malgré tout.

Elle sortit de l'eau, le poisson serré contre sa poitrine. Ses jambes tremblaient, mais ce n'était plus de fatigue. C'était de cette peur particulière qui vient quand on touche quelque chose de plus grand que soi.

Sur la plage, elle s'agenouilla dans le sable et posa le poisson devant elle. Il était mort, maintenant. Ses yeux étaient devenus vitreux, ses branchies immobiles. La vie l'avait quitté comme on quitte une maison, sans bruit, sans drame.

Inge sortit son petit couteau. Elle avait vidé du poisson des centaines de fois, avec sa mère, près du feu, en écoutant les histoires du jour. Elle connaissait les gestes. L'incision sous les branchies. La fente le long du ventre. Les doigts qui plongent pour arracher les entrailles, chaudes et gluantes.

Elle les fit.

Ses mains ne tremblaient pas. Elles étaient calmes, précises, comme si elles avaient fait cela toute leur vie. Mais dans sa tête, quelque chose tournait en rond, une pensée qui refusait de s'arrêter.

L'eau l'avait aidée.

L'eau avait envoyé le poisson.

L'eau l'avait regardée, reconnue, choisie.

C'était trop facile.

Elle leva les yeux vers la mer. La crique était redevenue normale, verte et calme, avec ses vagues qui venaient mourir sur les galets en chuchotant. Les goélands s'étaient rapprochés, attirés par l'odeur du sang, mais ils restaient à distance, méfiants, comme s'ils sentaient quelque chose d'anormal chez cette enfant rousse aux yeux noirs.

Inge regarda ses mains. Elles étaient couvertes de sang et d'écailles. Mais sous le sang, sous les écailles, il y avait cette chaleur. Cette présence. Cette chose qu'elle n'avait pas demandée, qu'elle n'avait pas voulue, mais

qui était là, qui avait toujours été là, dormant en elle comme une bête dans sa tanière.

Elle recula.

Ses talons creusèrent le sable. Elle recula d'un pas, puis deux, puis trois, éloignant son corps de l'eau comme on s'éloigne d'un serpent qu'on a surpris dans l'herbe. Son cœur battait trop vite. Sa respiration était courte, saccadée, presque un sanglot.

— Non, murmura-t-elle. Non, pas ça. Je ne veux pas ça.

L'eau ne répondit pas. Mais elle la regardait. Inge le sentait. Chaque vague, chaque écume, chaque goutte de sel suspendue dans l'air était un œil posé sur elle. L'océan tout entier la regardait avec cette patience infinie des choses qui ont attendu des siècles et peuvent attendre encore.

Elle recula encore.

Ses pieds heurtèrent un rocher. Elle s'y laissa tomber, le poisson oublié dans le sable, ses mains tremblantes posées sur ses genoux. Elle

fixait la mer avec des yeux écarquillés, des yeux de bête acculée, des yeux qui venaient de comprendre quelque chose de terrible.

Ce n'était pas Mishra'la qui parlait dans l'eau.

C'était elle.

La vibration, la pulsation, la voix sans bouche – tout cela venait d'elle. D'Inge. De ses doigts. De son sang. De cette chose cachée au plus profond de ses os, qu'elle avait héritée de qui ? De sa mère ? D'une ancêtre ? De la mer elle-même ?

Elle pensa à sa mère. Elara aux yeux bleus, Elara aux longs cheveux noirs, Elara qui était partie en mer et n'était jamais revenue. Avait-elle senti, elle aussi, cette vibration ? Avait-elle touché, elle aussi, cette présence ? Ou était-elle une femme ordinaire, une simple pêcheuse, qui avait donné naissance à une fille extraordinaire sans le savoir ?

– Pourquoi moi ? souffla Inge dans le vent.

Le vent ne répondit pas. La mer non plus.

Seulement ce vide, ce silence, cette immensité qui la regardait avec les yeux de l'abîme.

Elle resta là, recroquevillée sur son rocher, jusqu'à ce que le soleil descende et que les premières étoiles apparaissent. Le poisson gisait dans le sable, recouvert de fourmis et de sable. Elle le ramassa, le nettoya du mieux qu'elle put, et le fit cuire sur un petit feu de bois mort.

Elle le mangea en pleurant.

Pas de tristesse. Pas de joie. Des larmes de confusion, de peur, de cette angoisse particulière qui vient quand on découvre que le monde n'est pas ce qu'on croyait. Que la mer n'est pas ce qu'on croyait. Que soi-même, on n'est pas ce qu'on croyait.

Cette nuit-là, allongée sur le sable, la tête sur son baluchon, elle écouta longtemps le ressac. Chaque vague disait quelque chose. Pas des mots, pas des phrases, mais des sensations. Des souvenirs. Des promesses.

« Tu es des nôtres », disait la mer.

« Tu es de l'eau », disait la mer.

« Tu n'auras plus jamais faim », disait la mer.

« Mais tu ne seras plus jamais comme les autres. »

Inge ferma les yeux. Elle pensa à Storm, à son père, à la maison aux volets bleus. Elle pensa aux prêtres, à leurs chants, à leurs masques de bois. Elle pensa à cette petite fille qu'elle avait été, qui priait Mishra'la le soir avant de dormir, qui croyait aux palais de corail et aux noyés bénis.

Cette petite fille était morte.

À sa place, il y avait quelqu'un d'autre.
Quelqu'un qui pouvait parler à l'eau.
Quelqu'un que l'eau écoutait. Quelqu'un que
l'eau aimait, peut-être, d'un amour dangereux,
d'un amour qui dévore.

— Je n'ai pas choisi ça, murmura-t-elle à la nuit.

Les étoiles brillèrent, indifférentes. La mer
chanta, impassible.

Et Inge, seule sur une plage inconnue, comprit que le choix n'avait jamais été le sien. Que depuis sa naissance, depuis avant sa naissance, peut-être depuis des générations, quelque chose l'attendait. Quelque chose qui avait pris son temps. Quelque chose qui était patient.

Elle s'endormit en serrant la petite poupée de chiffon que sa mère lui avait faite. Dans son sommeil, elle rêva d'eau. D'eau chaude, d'eau tiède, d'eau qui la portait, la berçait, la protégeait. Et dans ce rêve, une voix douce, une voix de femme, une voix qui ressemblait à celle d'Elara, lui chuchota :

— Ne crains pas, ma perle. L'eau ne te fera pas de mal. L'eau t'aime. L'eau t'attend.

Inge sourit dans son sommeil. Ses doigts s'ouvrirent, se relâchèrent, laissèrent tomber la poupée dans le sable.

Au matin, la poupée avait disparu. La mer l'avait prise, comme elle prenait tout, comme elle prenait Elara, comme elle prendrait peut-être Inge un jour. Mais la fillette ne pleura pas.

Elle se leva, jeta son baluchon sur son épaule,
et se remit en marche vers le nord.

Ses pieds saignaient encore. Sa faim était
revenue. Mais dans ses mains, cette chaleur
persistait, douce et terrible, comme un secret
trop lourd à porter.

Elle n'était plus seule.

L'eau était avec elle.

Et cette pensée était à la fois la plus
réconfortante et la plus effrayante du monde.

Chapitre 7

La côte devint plus sauvage à mesure qu'Inge avançait vers le nord. Les falaises s'abaissèrent, puis disparurent complètement, laissant place à une lande rocailleuse où seuls quelques pins tordus par le vent réussissaient à pousser. Le ciel était bas, gris, chargé d'une pluie fine qui collait aux vêtements et pénétrait les os. La mer, à sa droite, clapotait contre des galets noirs avec un bruit de verre brisé.

Cela faisait maintenant huit jours qu'elle avait quitté Same. Huit jours qu'elle marchait, dormait, pêchait, survivait. Huit jours que la chose en elle — cette vibration, cette chaleur, cette présence — grandissait et s'affirmait. Les poissons venaient à elle sans qu'elle ait à les chercher. L'eau douce des ruisseaux était plus fraîche sous ses doigts. Et la nuit, quand elle rêvait, c'était toujours de profondeurs sombres et de courants lents.

Elle n'avait croisé personne. Pas un village, pas une ferme, pas un pêcheur solitaire dans sa barque. Rien que la lande, la mer, et ce

silence pesant des régions que les hommes ont désertées.

Le neuvième jour, elle trouva une cabane abandonnée.

C'était une pauvre construction de pierres sèches, à moitié écroulée, dont le toit de chaume avait été emporté par les vents. Mais il restait trois murs debout, formant un angle où l'on pouvait s'abriter de la pluie et dormir à l'abri des regards. Inge s'y installa. Elle passa deux nuits dans cette cabane, à réparer sa tunique avec des fibres d'ortie, à faire sécher du poisson sur des pierres plates, à écouter le vent qui sifflait dans les fissures comme une vieille femme qui fredonne.

C'est le matin du troisième jour qu'elle entendit les cris.

Elle était sortie pour se laver le visage dans une flaque d'eau de pluie quand le bruit lui parvint, porté par le vent d'ouest. Des hurlements. Des cliquetis de métal. Et quelque chose qui ressemblait à un rire, mais un rire mauvais, un rire qui sentait la destruction.

Inge se figea.

Elle connaissait ces bruits. Son père en parlait, parfois, le soir autour du feu, à voix basse pour ne pas réveiller Storm. Les pillards. Des hommes qui remontaient la côte sur de longues barques étroites, frappant les villages isolés, emportant tout ce qui avait de la valeur, brûlant le reste. On les appelait les Enfants du Kraken, à cause du monstre peint sur leurs voiles, une bête aux tentacules immenses qui avalait les bateaux.

Ils n'étaient jamais venus à Same. Same était trop pauvre, trop petit, trop éloigné des routes maritimes. Mais ici, sur cette côte dénudée, ils pouvaient frapper n'importe quand, n'importe où.

Inge rampa vers le sommet d'une petite colline qui surplombait la mer. Elle se coucha dans les herbes hautes, retint son souffle, et regarda.

En contrebas, à quelques centaines de mètres, un village brûlait.

Ce n'était pas un grand village — une dizaine de maisons, peut-être, regroupées autour d'une jetée de fortune. Mais les flammes étaient hautes, dévorant les toits de chaume avec une avidité vorace. Des ombres couraient entre les bâtiments, des ombres armées de haches et de torches. Et au milieu de ce chaos, des cris, toujours des cris, des appels à l'aide que personne ne viendrait entendre.

Inge sentit son cœur se serrer. Elle voulut courir, aider, faire quelque chose. Mais ses jambes ne répondaient pas. La peur les avait transformées en pierre, en ce bois mort que la mer rejette sur les plages après la tempête.

C'est alors qu'elle vit la silhouette.

Une femme. Non, pas une femme — une guerrière. Elle avançait au milieu du chaos avec une lenteur délibérée, comme si le feu et les cris n'étaient qu'un décor, un spectacle qu'elle avait déjà vu mille fois. Ses longs cheveux blonds étaient tirés en arrière dans une queue de cheval sévère, si serrée qu'elle tirait sur ses tempes. Un bandeau de cuir noir lui cachait l'œil gauche. L'autre œil, le droit, était d'un vert intense, presque surnaturel, un

vert d'herbe après la pluie, un vert qui semblait voir à travers les murs, les flammes, les mensonges.

Elle portait une veste de cuir usée, parsemée de plaques de métal rivetées, et des braies sombres serrées dans des bottes montant jusqu'aux genoux. À sa ceinture pendaient deux coutelas, leurs manches ouvragés de motifs marins — des vagues, des dauphins, des tridents. Une grande cicatrice lui barrait le nez et la joue droite, un coup de lame mal paré qui avait mal guéri, laissant une chair tordue et blanche comme une racine.

Inge la regarda, fascinée, tandis que la femme traversait le village en flammes sans se presser. Un pillard passa près d'elle, courant, les bras chargés d'un coffret. Elle ne lui prêta même pas attention. Un autre, plus jeune, tenta de lui barrer la route. Elle l'écarta d'une chiquenaude, comme on écarte un insecte gênant, sans même ralentir son pas.

Cette femme n'avait pas l'air d'une pillarde. Elle n'avait pas l'air d'une victime non plus. Elle avait l'air de quelqu'un qui cherchait

quelque chose. Quelqu'un qui savait exactement quoi, et où, et comment.

Ses yeux — cet œil unique, ce vert terrible — balayèrent la colline.

Et s'arrêtèrent sur Inge.

La fillette eut l'impression que le sol se dérobait sous elle. Pas physiquement — la colline était solide, les herbes hautes la cachaient encore — mais intérieurement. Comme si ce regard vert avait traversé l'espace, traversé les herbes, traversé sa peau, et était venu se planter directement dans son âme.

Elle ne put pas bouger. Ne put pas crier. Ne put pas fuir.

La femme se mit à marcher vers elle.

Les pillards continuaient leur œuvre de destruction derrière elle, mais elle ne se retourna pas. Elle monta la colline d'un pas tranquille, posant ses bottes dans l'herbe avec une précision étrange, comme si elle comptait

les pas, comme si elle mesurait la distance exacte entre elle et cette enfant cachée.

Quand elle arriva à quelques mètres, elle s'arrêta.

Inge put voir les détails qu'elle n'avait pas vus de loin. Les rides au coin de l'œil vert, fines comme des toiles d'araignée. Les petites cicatrices sur ses mains, croisées et recroisées comme un grimoire de batailles anciennes. Un collier de dents — de requin, de loup, d'homme peut-être — qui pendait sur sa poitrine.

La femme la regarda. Longuement. Sans rien dire.

Inge soutint son regard. Elle avait affronté les prêtres, affronté son père, affronté la foule haineuse de Same. Elle n'avait plus peur des regards. Plus peur de rien, peut-être, sauf de l'eau qui dormait en elle.

— Tu es seule, dit enfin la femme. Ce n'était pas une question.

Inge ne répondit pas.

— Tu es seule, et tu as faim, et tu as peur.
Mais ce n'est pas de moi que tu as peur. C'est
de toi.

La fillette sentit ses doigts se crispier sur
l'herbe. Comment pouvait-elle savoir ?
Comment pouvait-elle lire en elle comme
dans un livre ouvert, comme dans l'eau claire
d'une source ?

— Je ne te ferai pas de mal, dit la femme. Je
n'ai jamais fait de mal aux enfants. Aux
adultes, oui. Beaucoup. Trop, peut-être. Mais
jamais aux enfants.

Elle s'accroupit, mettant son visage au niveau
de celui d'Inge. L'œil vert brillait, non pas de
méchanceté, mais de cette lueur particulière
qu'ont les gens qui ont vu l'horreur et qui ont
choisi d'en rire plutôt que d'en pleurer.

— Je m'appelle Lynn, dit-elle. Capitaine Lynn,
si tu veux être polie. Mais tu n'as pas l'air très
polie, toi. Tu as l'air têtue. Obstinée. Le genre
qui ne lâche pas quand elle a mordu.

Inge déglutit. Sa bouche était sèche, ses lèvres
gercées par le vent et le sel.

— Pourquoi tu m'aiderais ? demanda-t-elle d'une voix qu'elle ne reconnut pas.

— Je n'ai pas dit que je t'aiderais. J'ai dit que je ne te ferais pas de mal. C'est différent.

— Alors pourquoi tu es là ?

Lynn sourit. Un sourire étrange, qui tirait sur sa cicatrice et rendait son visage à moitié beau, à moitié monstrueux.

— Parce que je te cherche, Inge de Same. Parce que je te cherche depuis longtemps.

La fillette sentit le sang se retirer de son visage. Son nom. Cette femme connaissait son nom. Cette femme savait d'où elle venait. Cette femme, que les flammes et le chaos semblaient indifférentes, était venue pour elle.

— Comment tu sais qui je suis ? souffla-t-elle.

— La mer me l'a dit.

Inge eut un mouvement de recul. La mer. Encore la mer. Toujours la mer. Cette présence

qui la suivait, qui la regardait, qui la réclamait.

— La mer ne parle pas, dit-elle d'une voix qu'elle voulait ferme mais qui tremblait malgré elle.

— La mer ne parle pas avec des mots, c'est vrai. Mais elle parle. Elle parle à ceux qui savent écouter. Et toi, tu sais écouter, n'est-ce pas ? Tu as toujours su.

Inge ne répondit pas. Ses mains tremblaient. Dans ses paumes, la chaleur était revenue, cette chaleur étrange qui n'était ni de la fièvre ni de l'émotion. Quelque chose d'autre. Quelque chose de plus ancien.

Lynn tendit la main.

Ce n'était pas une main de femme délicate. C'était une main de guerrière, large, calleuse, couverte de cicatrices et de taches de rousseur. Les doigts étaient épais, les ongles courts et noirs de crasse. Mais dans ce geste, il y avait quelque chose de doux, presque de maternel.

— Viens, dit Lynn. Je ne te demande pas de me faire confiance. Je ne te demande pas de m'aimer. Je te demande juste de venir. Le reste viendra après. Ou pas.

Inge regarda cette main. Cette main tendue. Cette main qui pouvait tenir un coutelas ou caresser un enfant, peut-être les deux à la fois.

Derrière la femme, le village continuait de brûler. Les cris s'étaient espacés, remplacés par un silence lourd, celui des catastrophes achevées. Les pillards, leur besogne finie, regagnaient leurs barques, leurs voix rauques chantant des chansons paillardes sur le vin et les femmes.

— Pourquoi tu les laisses faire ? demanda Inge soudain. Ces pillards. Tu n'es pas avec eux, je le vois. Mais tu ne les arrêtes pas non plus.

Lynn haussa les épaules, un haussement d'épaules lourd de résignation.

— Je ne peux pas sauver tout le monde, petite. Personne ne le peut. J'ai choisi mes batailles.

Et toi, tu es ma bataille. Celle d'aujourd'hui, en tout cas.

— Je ne veux pas être la bataille de quelqu'un.

— Je sais. C'est pour ça que tu m'intéresses.

Le silence s'étira entre elles, chargé de cette tension particulière qui précède les grands choix. Inge pensa à Storm. À son père. À la maison aux volets bleus. Elle pensa à l'eau qui vibrait sous ses doigts, aux poissons qui venaient à elle sans résistance, à cette chose en elle qui grandissait et qui lui faisait peur.

Elle pensa qu'elle était seule, perdue, affamée, et que cette main tendue était peut-être la seule chose qui la séparait de la mort.

Elle prit la main.

La poigne de Lynn était ferme, chaude, rassurante. Pas de vibration, pas de magie, pas de présence surnaturelle. Juste une femme, une main, une promesse silencieuse.

— Bien, dit Lynn en se relevant. Viens. Mon bateau est à l'anse, derrière la pointe. Tu vas manger, te laver, dormir. Demain, on parlera.

— De quoi ?

— De toi. De la mer. De ce que tu es.

Inge se leva à son tour. Ses jambes tremblaient encore, mais elle se tint droite, le menton levé, les yeux noirs plantés dans l'œil vert.

— Et si je ne veux pas en parler ?

Lynn eut un rire bref, un rire qui sentait le rhum et l'aventure.

— Alors on n'en parlera pas. Mais ça ne changera rien à ce que tu es. On n'efface pas la mer avec des mots, Inge. On apprend à naviguer.

Elle tourna les talons et descendit la colline sans se retourner, comme si elle était certaine qu'Inge la suivrait. Et Inge, malgré elle, malgré sa peur, malgré tout ce qu'elle avait perdu et tout ce qu'elle craignait de perdre encore, se mit en marche derrière elle.

Derrière la femme à l'œil vert. Derrière la capitaine au visage balafré. Derrière celle qui était venue la chercher au milieu des flammes, sans poser de questions, sans demander d'explications.

Juste une main tendue.

Et Inge, qui n'avait plus rien, qui n'était plus personne, qui ne savait même plus qui elle était, prit cette main comme on s'accroche à une épave au milieu de l'océan.

La mer, au loin, brillait d'un éclat sourd. Les pillards étaient partis, emportant leurs butins et leurs chants. Le village brûlait encore, mais les flammes faiblissaient, n'ayant plus rien à dévorer.

Inge suivit Lynn vers l'anse. Vers l'inconnu. Vers cette nouvelle vie qui commençait, sans qu'elle l'ait choisie, sans qu'elle l'ait voulue, mais qui était là, devant elle, comme une vague qui se lève et qu'on ne peut plus arrêter.

Elle ne savait pas encore que cette femme au bandeau noir deviendrait plus qu'une

protectrice. Qu'elle deviendrait un maître, une alliée, peut-être même une amie. Elle ne savait pas que les jours à venir seraient plus durs que tout ce qu'elle avait vécu, mais aussi plus riches, plus grands, plus proches de cette vérité qu'elle cherchait sans le savoir.

Elle ne savait rien.

Mais pour la première fois depuis la mort de sa mère, elle n'avait pas peur.

Et cela, pensa-t-elle en posant le pied sur le sable de l'anse, cela valait peut-être tous les dieux de la mer.

Chapitre 8

Le bateau de Lynn ne ressemblait à rien de ce qu'Inge avait connu.

À Same, les barques de pêche étaient trapues, lourdes, faites pour résister aux assauts des vagues plus que pour les défier. Elles sentaient le goudron et le poisson, et leurs voiles grises pendaient comme des ailes fatiguées. Le navire de la capitaine, lui, était long et fin, taillé dans un bois sombre qui luisait comme de l'obsidienne sous la lumière grise. Ses voiles étaient d'un blanc éclatant, tendues comme des arcs prêts à décocher une flèche. À sa proue, une figure sculptée représentait une femme aux bras ouverts, les cheveux mêlés à des algues, les yeux levés vers le ciel — une sirène, peut-être, ou une déesse, ou quelque créature que les marins avaient rencontrée dans leurs voyages et n'avaient jamais oubliée.

Inge s'arrêta sur la passerelle, ses pieds nus hésitant à toucher le pont. Autour d'elle, l'équipage vaquait à ses occupations avec une efficacité silencieuse. Des hommes et des femmes, jeunes et vieux, la peau tannée par le

vent et le sel, les yeux plissés par l'habitude de scruter l'horizon. Ils ne la regardaient pas, ou faisaient semblant de ne pas la regarder, mais elle sentait leur curiosité peser sur elle comme une main invisible.

— Alors, c'est elle ? demanda une voix derrière elle.

Inge se retourna.

L'homme qui venait de parler était grand et mince, avec des membres longs qui semblaient articulés comme ceux d'une araignée de mer. Il avait la vingtaine, vingt-cinq ans peut-être, et ses cheveux noirs brillaient d'un reflet bleuté au soleil, comme les ailes d'un corbeau. Ses yeux étaient noirs, d'un noir si profond qu'ils semblaient absorber la lumière, et ils regardaient Inge avec une expression que la fillette ne put immédiatement déchiffrer — de l'ironie, peut-être, ou de l'amusement, ou cette forme particulière de mépris que les adultes affichent parfois envers les enfants qu'ils jugent trop sérieux.

— Wilhelm, dit Lynn en posant une main sur l'épaule d'Inge. Je te présente notre nouvelle passagère. Elle s'appelle Inge. Elle vient de Same. Elle restera avec nous jusqu'à ce qu'on trouve un endroit où la déposer.

— Same, répéta Wilhelm en roulant le nom sur sa langue comme s'il goûtait un vin douteux. Same. Jamais entendu parler. Un trou perdu, j' imagine. Comme tous les trous d'où l'on sort les enfants perdus.

— Tu n'es pas obligé d'être désagréable, dit Lynn d'une voix calme mais ferme.

— Je ne suis pas désagréable. Je suis réaliste. C'est différent. La petite a l'air d'avoir traversé une tempête, une famine, et probablement une crucifixion. Je me demande juste ce qu'elle a de si spécial pour que toi, la grande Lynn, tu prennes le risque de l'embarquer.

Inge soutint son regard. Elle n'aimait pas cet homme, pas encore, mais elle refusait de baisser les yeux. Son père lui avait appris que les prédateurs sentent la peur. Et Wilhelm, malgré son sourire moqueur et ses yeux trop noirs, avait quelque chose d'un prédateur.

— Je ne suis pas spéciale, dit-elle. Je suis juste une fille dont la mère est morte et dont le père l'a chassée. Ça n'a rien d'extraordinaire.

Wilheim haussa un sourcil. Son expression changea, imperceptiblement. La moquerie s'estompa, remplacée par quelque chose qui ressemblait presque à du respect.

— Au moins, elle a du répondant, dit-il à Lynn. C'est déjà ça.

— Wilheim est notre cartographe, expliqua Lynn. Il dessine les cartes, tient le journal de bord, et généralement empoisonne l'atmosphère avec son sarcasme. On l'a gardé parce qu'il est le seul à savoir lire les étoiles et à ne pas nous faire couler.

— Flatteuse, murmura Wilheim en s'éloignant déjà, ses longues jambes le portant vers l'arrière du bateau.

Inge le regarda partir. Il y avait dans sa démarche quelque chose de félin, une grâce dangereuse qui contrastait avec sa minceur presque maladive. Il disparut dans une cabine sans se retourner.

— Ne fais pas attention à lui, dit Lynn. Il est comme ça avec tout le monde. Même avec moi. Surtout avec moi, en fait. C'est sa façon de dire qu'il tient à toi.

— Il tient à vous en étant désagréable ?

— Les gens compliqués aiment les relations compliquées, Inge. Tu devrais comprendre ça, toi qui as quitté ton village parce que tu ne pouvais pas faire semblant d'aimer un dieu que tu n'aimais pas.

Inge baissa les yeux. Lynn savait déjà beaucoup de choses. Trop, peut-être. Mais elle ne demanda pas comment. Elle avait appris, sur la colline en flammes, que certaines questions n'avaient pas de réponses, ou que les réponses étaient trop lourdes à porter.

— Viens, dit Lynn. Je vais te montrer ta cabine. Et tu vas rencontrer le reste de l'équipage.

La cabine était petite, située sous le gaillard d'avant, mais elle avait une couchette avec un vrai matelas, une couverture de laine épaisse, et un petit hublot rond qui donnait sur la mer.

Inge posa son baluchon sur la couchette et regarda autour d'elle, incrédule.

Pas d'autel.

Pas de statuette de Mishra'la dans un coin, pas de symboles sacrés gravés dans le bois, pas d'encensoir, pas d'offrandes. Rien. Juste la mer. La mer brute, nue, présente à chaque instant par ce hublot, par le bruit des vagues contre la coque, par cette odeur de sel et d'aventure qui imprégnait chaque fibre du bateau.

Elle comprit soudain pourquoi Lynn lui inspirait confiance. Cette femme ne prétendait pas que la mer écoutait. Elle savait que la mer prenait, et qu'il fallait apprendre à prendre en retour.

— Tu t'installes, dit une voix derrière elle. Je reviens dans cinq minutes pour te montrer le reste du bateau.

Inge se retourna. Une jeune femme se tenait dans l'encadrement de la porte, les bras croisés sur la poitrine. Elle avait peut-être dix-huit ans, avec de longs cheveux aubrun qui

tombaient en vagues épaisses sur ses épaules. Ses yeux étaient étranges — bruns, mais traversés de reflets rouges, comme si une braise brûlait au fond de ses pupilles. Elle portait une tunique courte, des braies serrées, et un grand couteau à sa ceinture.

— Je m'appelle Erika, dit-elle. Je suis la vigie. Je monte dans le nid de corbeau tous les matins, tous les midis, tous les soirs, et je regarde l'horizon. Si tu veux quelque chose, tu me demandes. Si tu as peur, tu me demandes. Si tu as mal, tu te tais et tu viens me voir en cachette, parce que Wilhelm dit que les plaintes attirent les requins.

Inge ne put s'empêcher de sourire. Erika avait une façon de parler qui rappelait le ressac — directe, sans fioritures, mais étrangement apaisante.

— Pourquoi tu fais ça ? demanda Inge. Pourquoi tu m'aides, toi aussi ?

Erika haussa les épaules.

— Parce que la capitaine l'a dit. Et parce que tu as l'air d'avoir besoin d'aide. Et parce que,

franchement, tu es la première fille de ton âge qu'on embarque depuis des mois, et que j'en ai marre de parler à Wilhelm. Il est intelligent, mais il est pompeux. Tu verras.

— Je l'ai déjà vu.

— Alors tu sais de quoi je parle.

Erika s'écarta pour laisser passer Inge, et ensemble, elles firent le tour du bateau. La fillette découvrit le gaillard d'arrière, où se trouvait la cabine de Lynn, et la dunette, où Wilhelm travaillait sur ses cartes, étalées sur une grande table de bois. Elle découvrit l'écoutille qui menait à la cale, remplie de barils d'eau douce, de sacs de farine et de poisson séché. Elle découvrit le mât, lisse et haut comme un arbre centenaire, et le nid de corbeau, ce petit panier perché dans les hauteurs d'où Erika surveillait l'océan.

Elle découvrit l'équipage.

Ils étaient une douzaine, peut-être quinze, venus de tous les horizons. Il y avait le vieux Sigmund, le maître d'équipage, un colosse au crâne chauve et à la barbe grise, qui ne parlait

jamais mais dont le regard pesait sur les hommes comme une ancre. Il y avait les sœurs jumelles, Mira et Myra, deux jeunes femmes rousses aux yeux verts, qui réparaient les voiles avec une dextérité fascinante. Il y avait Finn, un garçon d'une quinzaine d'années, le mousse, qui courait partout avec un seau et une éponge, nettoyant le pont avec une énergie qui frisait la maniaque. Et il y avait d'autres encore, dont Inge n'apprit les noms que plus tard — des visages qui s'ouvraient et se fermaient comme des coquillages, des bouches qui chantaient le soir autour du feu de cuisson, des mains qui tiraient sur les cordages et hissaient les voiles avec une chorégraphie silencieuse.

Lynn les présenta tous, rapidement, sans cérémonie. Personne ne posa de questions. Personne ne demanda à Inge pourquoi elle était là, d'où elle venait, ce qu'elle avait fait. Ils la regardaient, certains avec curiosité, d'autres avec indifférence, mais aucun avec hostilité. C'était étrange. Après les regards en couteaux de Same, cette absence de jugement était presque plus déroutante que la haine.

Ce soir-là, alors que le bateau avait levé l'ancre et que la côte s'éloignait lentement, Lynn convoqua Inge dans sa cabine.

La pièce était sobre. Une couchette, une table, une carte épinglée au mur, et une fenêtre qui donnait sur l'arrière du bateau, laissant voir le sillage écumeux. Lynn était assise sur une caisse, un verre de rhum à la main, son bandeau noir toujours en place. Elle désigna une autre caisse à Inge.

— Assieds-toi, dit-elle. Raconte-moi. Tout.

Inge s'assit. Ses mains tremblaient légèrement, mais elle les cacha dans les plis de sa tunique. Elle ne voulait pas que Lynn voie. Pas encore.

— Je te l'ai déjà dit, commença-t-elle. Mon village s'appelle Same. Ma mère est morte en mer. Mon père m'a chassée parce que j'avais blasphémé contre Mishra'la.

— C'est la version officielle, dit Lynn. Je veux l'autre. Celle que tu ne dis à personne.

Inge la regarda. L'œil vert brillait dans la pénombre, non pas avec méchanceté, mais

avec cette intensité particulière des gens qui ont appris à détecter les mensonges.

— Pourquoi tu veux savoir ?

— Parce que je t'ai cherchée. Parce que j'ai entendu parler de toi. Parce que les rumeurs courent plus vite que les bateaux, surtout quand elles parlent d'une enfant qui peut parler à l'eau.

Inge sentit son cœur s'arrêter. Puis repartir, plus vite, plus fort, cognant contre ses côtes comme un oiseau pris au piège.

— Je ne peux pas parler à l'eau, dit-elle.

— Je n'ai pas dit ça. J'ai dit que les rumeurs le disaient. Ce que tu peux faire ou pas, c'est toi qui le sais. Mais ne me mens pas, Inge. Je déteste les menteurs. Et je les reconnais tout de suite.

La fillette baissa la tête. Elle regarda ses mains posées sur ses genoux. Ces mains qui avaient senti vibrer l'eau. Ces mains qui avaient attrapé des poissons venus d'eux-mêmes. Ces

mains qui n'étaient plus tout à fait des mains d'enfant.

— Je ne sais pas ce que je suis, dit-elle enfin, la voix à peine plus qu'un souffle. Parfois, l'eau m'obéit. Pas tout le temps. Pas quand je veux. Mais parfois. Et ça me fait peur.

— La peur, c'est normal, dit Lynn. Ce qui ne l'est pas, c'est de continuer malgré la peur. Toi, tu continues.

— Parce que je n'ai pas le choix.

— On a toujours le choix, Inge. On choisit de se noyer ou de nager. On choisit de croire ou de douter. On choisit de se taire ou de parler. Toi, tu as choisi de parler. Sur la place de Same, devant tout ton village. C'est un acte de courage. Ou de folie. Mais dans les deux cas, c'est rare.

Inge releva la tête. Ses yeux noirs rencontrèrent l'œil vert.

— Je n'ai pas dit tout ça pour que tu me fasses des compliments.

— Je ne te fais pas de compliments. Je constate. Et je te préviens : sur ce bateau, tu es en sécurité. Personne ne te forcera à prier, à t'agenouiller, à baiser aucune pierre. Mais personne ne te forcera non plus à parler de ce que tu es. Ça, c'est ton choix. Garde ton secret si tu veux. Mais sache que les secrets, ça pèse. Et que tôt ou tard, ils remontent à la surface.

Inge hocha la tête. Elle savait. Elle savait que ce qu'elle cachait — cette vibration, cette chaleur, cette présence — ne resterait pas enfoui éternellement. Mais pas maintenant. Pas encore. Elle avait besoin de temps. De reprendre son souffle. D'apprendre à connaître ces gens avant de leur confier ce qu'elle était.

— Merci, dit-elle simplement.

Lynn leva son verre dans sa direction.

— Bienvenue à bord, Inge de Same. Que la mer te soit clément. Mais ne compte pas trop dessus.

Dehors, la nuit était tombée. Les étoiles s'allumaient une à une dans le ciel, reflétées

par les eaux calmes. Inge retourna dans sa cabine, se glissa sous la couverture de laine, et écouta le bruit du bateau qui fendait les vagues. Le bois qui craquait. Les cordages qui grinçaient. Les voix des marins qui chantaient quelque part, une chanson lente et mélancolique, qui parlait d'amours perdus et de ports lointains.

Elle pensa à Storm. À son père. À la maison aux volets bleus. Elle pensa à l'eau qui dormait en elle, patiente, immobile, comme un serpent au fond d'un puits.

Elle ne pria pas. Elle n'avait plus de dieu à prier.

Mais pour la première fois depuis longtemps, elle sentit quelque chose qui ressemblait presque à l'espoir.

Et dans le noir, cachée sous sa couverture, elle sourit.

Demain, le voyage continuerait. Demain, elle apprendrait à connaître Wilhelm le sarcastique, Erika la vigie, et tous les autres. Demain, elle découvrirait ce que la capitaine

Lynn attendait d'elle. Demain, peut-être, elle comprendrait un peu mieux ce qu'elle était.

Mais ce soir, elle se contentait d'être.

D'être là. D'être vivante. D'être sur ce bateau qui filait vers l'inconnu, emportant avec lui une petite fille aux cheveux roux et aux yeux noirs, qui portait en elle un secret plus grand que la mer.

Les vagues chantaient. Le vent soufflait. Et Inge s'endormit, bercée par cette musique ancienne, celle qui n'a besoin ni de mots ni de prières pour être entendue.

Chapitre 9

Les premiers jours à bord furent une leçon d'humilité.

Inge avait cru connaître la mer. Elle avait passé son enfance sur les falaises de Same, à regarder les bateaux rentrer au port, à respirer l'odeur du sel et du goudron. Elle savait nommer les vents, reconnaître les nuages annonciateurs de tempête, lire dans le ressac l'humeur changeante de l'océan. Mais savoir et faire sont deux mondes séparés par un abîme, et cet abîme, elle dut l'appriivoiser mètre après mètre, corde après corde, chute après chute.

Le premier matin, Lynn l'avait réveillée avant l'aube. La capitaine se tenait dans l'encadrement de la porte de sa cabine, son unique œil vert brillant dans la pénombre, ses cheveux blonds déjà tirés en arrière.

— Lève-toi, avait-elle dit. L'équipage ne nourrit pas les paresseux. Et toi, tu as besoin de gagner ta place.

Inge avait obéi, comme on obéit à la mer — sans discuter, sans réfléchir, simplement parce que la voix qui commandait avait cette autorité des choses naturelles, des marées qui montent et descendent.

Sur le pont, l'équipage s'activait déjà. Mira et Myra, les jumelles rousses, pliaient une voile avec des gestes si précis qu'ils semblaient danser. Finn le mousse courait d'un bout à l'autre du bateau, ses pieds nus claquant sur le bois. Erika était perchée dans le nid de corbeau, ses longs cheveux aubrun flottant dans le vent, ses yeux aux reflets rouges scrutant l'horizon. Et Wilhelm, adossé au mât, un parchemin à la main, les observait tous avec ce sourire ironique qui ne le quittait jamais.

— Voilà notre petite miraculée, dit-il sans lever les yeux de sa carte. Elle va apprendre à tirer sur les cordages, j'imagine. Ça promet d'être divertissant.

— Toi, tu vas la divertir en lui montrant le nœud de chaise, répliqua Lynn. Et si elle se blesse, c'est toi qui payes le rhum de l'équipage.

Wilheim leva les yeux au ciel, mais il obéit. Il s'approcha d'Inge, ses longues jambes couvrant la distance en trois enjambées, et s'accroupit devant elle avec une grâce de félin.

— Alors, petite, tu sais faire un nœud ?

— Je sais lacer mes chaussures, dit Inge.

— Ça ne suffira pas. Ici, les nœuds sont une question de vie ou de mort. Un mauvais nœud, et la voile se déchire. Un mauvais nœud, et le vent t'emporte par-dessus bord. Un mauvais nœud, et c'est tout l'équipage qui paie. Tu comprends ?

— Je comprends.

— Bien. Alors regarde.

Il prit un bout de cordage — du chanvre épais, rêche sous les doigts, qui sentait la mer et la sueur — et commença à tresser ses boucles avec une rapidité hypnotique. Ses doigts longs et fins, aux ongles noircis d'encre, dansaient sur la corde comme des musiciens sur leur instrument. En quelques secondes, un nœud parfait apparut, solide et symétrique.

— Nœud de chaise, dit Wilhelm. Ça sert à attacher une corde à un anneau, ou à une autre corde. Ça ne glisse pas, ça ne se défait pas tout seul, mais ça se dénoue facilement si tu sais t'y prendre. À toi.

Il lui tendit la corde.

Inge la prit. Le chanvre était plus rugueux que ce qu'elle avait imaginé. Il laissait une sensation de brûlure sur ses paumes, une friction qui rappelait le sel et le travail. Elle tenta d'imiter les gestes de Wilhelm. La boucle. Le passage. Le serrage.

Ce fut un désastre.

La corde glissa, se tordit, s'emmêla dans ses doigts comme une anguille récalcitrante. Le nœud qu'elle obtint ressemblait à une pelote de laine griffée par un chat — informe, lâche, inutile.

— C'est raté, dit Wilhelm sans cruauté mais sans pitié non plus. Recommence.

Elle recommença. Et échoua à nouveau. Et recommença. Et échoua encore.

Les doigts lui brûlaient. Les paumes lui picotaient. Des ampoules commençaient à se former, petites bulles d'eau sous la peau, douloureuses et tentantes. Mais elle ne s'arrêta pas. Elle ne pouvait pas s'arrêter. Chaque échec était une humiliation, et chaque humiliation était une leçon.

C'est Lynn qui vint à son secours, au bout d'une heure de tentatives infructueuses.

— Tu forces trop, dit la capitaine en s'asseyant à côté d'elle. La corde, il faut la comprendre, pas la combattre. Elle a son sens, son grain, son humeur. Tu ne la plies pas à ta volonté. Tu l'écoutes, et tu l'accompagnes.

Elle prit les mains d'Inge dans les siennes — ces mains calleuses, couturées de cicatrices, mais si douces dans leur force — et guida ses doigts.

— La boucle, d'abord. Pas trop serrée. Laisse l'air passer. Ensuite, tu passes le bout par derrière, comme si tu enlaçais un ami. Et tu tires. Doucement. Pas d'un coup sec. Laisse la corde se mettre en place.

Inge sentit le chanvre glisser entre ses doigts, non plus comme un ennemi, mais comme un partenaire. Il y avait une danse dans ce geste, un rythme ancien, presque oublié. Ses mains cessèrent de trembler. Ses doigts trouvèrent leur place.

Le nœud se forma. Parfait. Solide. Beau.

— Voilà, dit Lynn en relâchant ses mains. Tu vois ? Tu peux.

Inge regarda le nœud. Ses doigts étaient rouges, douloureux, couverts d'ampoules naissantes. Mais dans sa poitrine, quelque chose s'était ouvert — une petite lumière, une petite chaleur, une petite fierté. Pour la première fois depuis la mort de sa mère, elle avait réussi quelque chose. Vraiment réussi. Pas par magie, pas par l'aide de l'eau, mais par ses propres mains, ses propres efforts, sa propre obstination.

Elle se sentit vivante.

Les jours suivants furent une litanie d'apprentissages. Les nœuds d'abord — le nœud de chaise, le nœud de cabestan, le nœud

en huit, le nœud de sangle, le nœud d'écoute. Chaque matin, Wilhelm lui en enseignait un nouveau, avec son sarcasme habituel, mais aussi avec une patience qu'elle n'aurait pas cru trouver sous ses airs désinvoltes.

— Tu as des mains de terrienne, disait-il en défaisant son énième tentative ratée. Des mains molles, des mains de fille qui n'a jamais travaillé.

— J'ai douze ans, répondait Inge. Et j'ai pêché toute ma vie.

— Pêché, ce n'est pas travailler. Pêcher, c'est attendre. Ici, on ne t'attend pas. Ici, on agit.

Elle serrait les dents et recommençait. Et petit à petit, ses mains se durcirent. Les ampoules crevèrent, laissèrent place à des callosités, puis à une corne épaisse qui protégeait la chair fragile. Ses doigts devinrent plus agiles, plus précis, plus sûrs. Elle apprit à sentir la corde avant même de la toucher, à deviner son grain, sa tension, son humeur.

Erika, elle, lui enseigna les vents.

— Regarde l'eau, disait la vigie, perchée dans son nid de corbeau avec Inge serrée contre elle. Les rides, les vaguelettes, les crêtes blanches. Chaque vent a sa signature. Le noroît arrive en vagues longues, régulières, espacées. Le suroît, lui, est plus saccadé, plus nerveux. Et le levant — ah, le levant — il est traître. Il platine la mer, la rend lisse comme un miroir, mais en dessous, ça bouge. Ça travaille. Il faut toujours se méfier de l'eau trop calme.

Inge écoutait, avide. Chaque parole était une graine plantée dans sa mémoire, qui germerait plus tard, quand elle en aurait besoin. Elle apprit à lire le ciel, les nuages, la couleur de l'horizon. Elle apprit à sentir le vent tourner avant même que les voiles ne claquent. Elle apprit à connaître ce bateau, ses humeurs, ses craquements, ses secrets.

Les gestes vinrent ensuite.

Lynn l'avait confiée à Sigmund, le vieux maître d'équipage au crâne chauve et à la barbe grise. L'homme ne parlait jamais, ou presque. Mais ses mains — ces énormes mains couvertes de tatouages délavés — parlaient

pour lui. Elles montraient, désignaient, corrigeaient. Inge apprit à hisser les voiles, à les affaler, à les plier. Elle apprit à border l'écoute, à choquer la drisse, à régler la toile selon la force du vent. Elle apprit à grimper dans le gréement, les pieds nus sur les haubans, les mains agrippées aux cordages, le vide vertigineux en dessous d'elle.

Le premier jour, elle était tombée. Pas de haut – juste des derniers barreaux, glissant sur le bois mouillé, atterrissant sur le pont avec un bruit sourd qui avait fait rire Wilhelm. Mais elle s'était relevée, avait essuyé le sang de son genou écorché, et était remontée.

Le deuxième jour, elle n'était pas tombée.

Le troisième, elle avait grimpé jusqu'au nid de corbeau sans aide, sous les yeux étonnés de l'équipage.

— Elle a du cran, avait murmuré Mira à sa sœur.

— Elle a surtout quelque chose d'autre, avait répondu Myra. Regarde ses yeux. On dirait qu'elle voit à travers les choses.

Inge faisait semblant de ne pas entendre. Mais elle savait. Elle savait que ce qu'elle avait — cette vibration, cette chaleur, cette présence — ne demandait qu'à sortir. Qu'à l'aider. Qu'à la rendre plus forte, plus rapide, plus habile. Mais elle la retenait. Farouchement. Obstinément. Elle voulait apprendre avec ses seules mains, son seul corps, sa seule volonté.

Pas de triche. Pas de magie. Juste du travail.

Un soir, alors qu'elle s'acharnait sur un nœud de cabestan particulièrement récalcitrant, Wilhelm vint s'asseoir à côté d'elle. Le soleil se couchait, peignant le ciel de pourpre et d'or, et la mer était calme, presque plate.

— Tu sais, dit-il sans la regarder, j'ai cru que tu ne tiendrais pas trois jours.

— Merci pour ta confiance, répondit Inge sans lever les yeux.

— Ce n'était pas un manque de confiance. C'était une observation. La plupart des gosses qui débarquent ici, ils pleurent, ils se plaignent, ils veulent rentrer chez eux. Toi, tu n'as pas pleuré une seule fois.

— J'ai pleuré. La nuit. Dans ma cabine. Quand personne ne voyait.

Wilheim tourna la tête vers elle. Ses yeux noirs, dans la lumière du couchant, brillaient d'une lueur étrange — presque douce, presque humaine.

— Tu es honnête, dit-il. C'est rare. Et précieux. Ne perds jamais ça.

Il se leva, lissa sa tunique, et s'éloigna. Inge le regarda partir, surprise par cette brève apparition de tendresse sous la carapace d'ironie.

Ce soir-là, elle réussit son nœud de cabestan du premier coup.

Les jours passèrent. Une semaine, peut-être deux. Inge perdit la notion du temps, bercée par le rythme du bateau, la routine des tâches, la fatigue salutaire des muscles sollicités. Chaque soir, elle s'effondrait sur sa couchette, les membres douloureux, les mains en feu, et chaque matin, elle se relevait, un peu plus forte, un peu plus sûre d'elle.

Elle avait cessé d'avoir peur.

Non pas de la mer — cette peur-là, ancestrale, viscérale, ne la quitterait jamais — mais de l'échec. De la maladresse. Du regard des autres. Elle avait compris, au fond d'elle, que l'on n'apprend qu'en tombant, qu'en recommençant, qu'en échouant mille fois pour réussir une fois.

Elle se sentait vivante. Vraiment vivante. Pas cette survie misérable des premiers jours, cette lutte contre la faim et le froid. Une vie pleine, dense, chargée de sens. Chaque cordage qu'elle apprivoisait, chaque vent qu'elle apprenait à lire, chaque geste qui devenait plus fluide, tout cela tissait autour d'elle une toile solide, un filet de compétences qui la retenaient au monde.

Un après-midi, alors qu'elle aidait Finn à nettoyer le pont, Lynn l'appela.

— Viens, dit la capitaine. Je veux te montrer quelque chose.

Elle l'emmena à la proue, là où la sirène de bois ouvrait ses bras vers l'horizon. La mer

s'étendait devant elles, immense, infinie, d'un bleu si profond qu'il semblait contenir toutes les couleurs du monde.

— Regarde, dit Lynn. Qu'est-ce que tu vois ?

Inge regarda. Elle vit les vagues, les mouettes, le ciel sans nuages. Mais elle vit aussi autre chose. Une vibration. Légère, à peine perceptible, mais bien réelle. L'eau, sous la surface, frémissait. Pas de colère, pas d'inquiétude. Une joie tranquille. Comme si la mer était heureuse de les porter.

— Je vois... commença Inge, puis elle s'arrêta.

Elle ne pouvait pas dire. Pas encore. Pas à Lynn. Le secret était trop fragile, trop neuf, trop dangereux.

— Je vois la mer, dit-elle enfin. Juste la mer.

Lynn la regarda longuement. L'œil vert, cet œil qui voyait tout, qui savait tout, s'attarda sur son visage. Puis la capitaine haussa les épaules.

— La mer suffit, dit-elle. La mer a toujours suffi.

Elle retourna à sa cabine, laissant Inge seule à la proue.

La fillette resta là, les mains posées sur le bois tiède, les yeux fixés sur l'horizon. Elle pensa à tout ce qu'elle avait appris. À tout ce qu'elle devait encore apprendre. À cette chose en elle qui grandissait, qui s'impatiait, qui voulait sortir.

— Pas encore, murmura-t-elle. Attends encore un peu.

L'eau, sous la coque, vibra doucement. Une caresse. Une promesse. Une patience infinie.

Le vent se leva, gonfla les voiles, et le bateau accéléra, filant vers cet ailleurs qu'Inge ne connaissait pas encore mais qu'elle avait hâte de découvrir.

Elle n'était plus une enfant perdue.

Elle était une matelote.

Et pour la première fois, elle sentit que sa place n'était pas dans un village, ni dans une maison, ni même dans les bras de ceux qu'elle aimait. Sa place était là. Sur ce bateau. Sur cette mer. Entre le ciel et l'eau, là où tout était possible, là où rien n'était certain, là où la vie se gagnait chaque jour, chaque heure, chaque instant.

Elle sourit.

Et la mer, en réponse, lui rendit son sourire.

Chapitre 10

Les journées à bord s'écoulaient avec la lenteur précise des marées, rythmées par les quarts, les repas, les travaux. Inge avait cessé de compter les jours. Le temps n'avait plus la même saveur qu'à terre — il était une substance fluide, élastique, qui s'étirait ou se contractait selon l'humeur du vent et la fatigue des corps. Parfois, une semaine lui semblait une éternité. Parfois, une journée filait comme une mouette effleurant l'écume.

Erika, la vigie aux yeux de braise, avait commencé à lui parler autrement.

Ce n'était pas soudain. Rien n'était jamais soudain sur ce bateau, sauf les tempêtes. C'était une lente inflexion, un changement de ton imperceptible, comme la mer qui, insensiblement, passe du vert au bleu profond. Les premiers jours, Erika se contentait de donner des ordres brefs, des conseils techniques, des informations sur les vents et les nuages. Mais peu à peu, sa voix s'était adoucie, et ses silences s'étaient peuplés de confidences.

Un après-midi, alors qu'elles étaient toutes deux perchées dans le nid de corbeau — Inge commençait à grimper aussi vite que les mousses expérimentés — Erika désigna un point à l'horizon, là où la mer semblait se soulever en une bosse sombre.

— Tu vois ça ? demanda-t-elle.

— Une île ? hasarda Inge.

— Une île, oui. Mais pas n'importe laquelle. C'est Skelling, l'île des Phoques. On y débarque jamais. Les anciens disent que ceux qui y posent le pied entendent des voix sous l'eau. Des voix qui les appellent. Qui les réclament.

Inge sentit un frisson lui parcourir l'échine. Des voix sous l'eau. Elle connaissait cette sensation. Pas des voix, peut-être, mais une présence. Une vibration.

— Tu y crois, toi, à ces histoires ? demanda-t-elle, la voix étrangement calme.

Erika haussa les épaules, ses longs cheveux aubrun dansant dans le vent.

— Je crois que la mer a plus de secrets qu'on ne lui en prête. Je crois que les hommes inventent des histoires pour expliquer ce qu'ils ne comprennent pas. Et je crois que parfois, les histoires sont plus vraies que la vérité.

Elle se tut un instant, puis reprit, la voix plus basse :

— Mon père était pêcheur. Lui aussi, il croyait aux voix. Il disait que quand on est seul en mer, la nuit, sans lune, on entend des choses. Des chuchotements. Des appels. Il disait que c'était les noyés qui essayaient de communiquer avec les vivants.

— Et toi, tu les as déjà entendus ? demanda Inge.

Erika tourna la tête vers elle. Ses yeux aux reflets rouges brillèrent étrangement dans la lumière grise.

— Non, dit-elle. Mais toi, oui.

Ce n'était pas une question. C'était une affirmation, nette, précise, comme un coup de couteau bien placé.

Inge retint son souffle. Son cœur se mit à battre plus vite, cognant contre ses côtes comme un oiseau affolé.

— Pourquoi tu dis ça ? murmura-t-elle.

— Parce que je te vois, Inge. Pas comme les autres te voient. Moi, je te vois vraiment. La nuit, quand tu crois que tout le monde dort, tu descends sur le pont. Tu poses tes mains sur la rambarde. Et l'eau... l'eau vient te parler. Je le sens. Même de là-haut, je le sens.

Inge baissa les yeux. Ses mains tremblaient. Elle les cacha dans les plis de sa tunique, mais elle savait qu'Erika avait vu. Qu'Erika savait. Qu'Erika, peut-être, avait deviné ce qu'elle-même avait du mal à accepter.

— Ne dis rien à personne, souffla-t-elle.

— Je ne dirai rien, promet Erika. Mais toi, il faudra bien que tu en parles un jour. Ce genre de secret, ça te ronge de l'intérieur. Comme un

ver dans une pomme. À la surface, tout a l'air sain, mais au cœur, c'est déjà pourri.

Inge ne répondit pas. Elle regarda l'île de Skelling s'éloigner à l'arrière, emportant avec elle les voix et les légendes. Mais elle savait qu'Erika avait raison. Le secret était trop lourd. Trop grand. Trop dangereux pour être porté seul.

Ce soir-là, Wilhelm la convoqua dans sa cabine.

L'espace était minuscule, encombré de rouleaux de parchemin, d'encriers renversés, de compas en laiton et de ces mystérieux instruments dont Inge ignorait encore le nom. Une seule lampe à huile éclairait la pièce, projetant des ombres dansantes sur les murs de bois. Wilhelm était assis derrière une table couverte de cartes, ses longs doigts noircis d'encre courant sur le parchemin comme des araignées sur leur toile.

— Assieds-toi, dit-il sans lever les yeux. J'ai quelque chose à te montrer.

Inge s'assit sur une caisse, les mains posées sur les genoux, attentive. Wilhelm déplia une grande carte maritime, la faisant glisser sur la table avec un geste théâtral. Le parchemin était ancien, jauni par le temps, couvert de dessins et d'écritures dans une langue qu'elle ne connaissait pas. On y voyait des côtes découpées, des îles parsemées comme des miettes, et au milieu, un grand espace vide, presque blanc, où quelqu'un avait écrit en lettres rouges : « Hic sunt dracones. »

— Ici vivent les dragons, traduisit Wilhelm en voyant son regard. C'est ce que les anciens cartographes écrivaient quand ils ne savaient pas ce qu'il y avait. Maintenant, on écrit des choses plus savantes. Mais le sens est le même. L'inconnu. L'inexploré. Ce qui nous dépasse.

Il posa un doigt sur le parchemin, à l'endroit où la côte qu'ils longeaient se brisait en une multitude de fjords et d'archipels.

— Nous sommes ici, dit-il. Same est là, plus au sud. Et là — son doigt glissa vers le nord, là où la carte devenait plus floue — là, c'est le territoire des tempêtes. Personne ne va plus

loin. Les bateaux qui tentent l'aventure ne reviennent pas. Ou alors, ils reviennent changés. Brisés. Fous, parfois.

Inge regarda les points noirs sur le parchemin, les petites croix qui marquaient les naufrages, les épaves, les disparitions. Il y en avait beaucoup. Trop.

— Pourquoi tu me montres ça ? demanda-t-elle.

— Parce que la capitaine pense que tu iras là-bas, un jour. Que c'est pour ça que la mer t'a choisie.

— La mer ne m'a pas choisie.

— Si, dit Wilhelm en levant enfin les yeux vers elle. Elle t'a choisie. Et tu le sais. Alors arrête de faire semblant. Ici, personne ne te jugera. Personne ne te brûlera. Personne ne te priera de t'agenouiller. On est des hors-la-loi, des fuyards, des parias. On n'a pas de dieu, pas de roi, pas de loi. On a la mer. Et la mer t'aime, toi. Alors on t'aime aussi. Par extension.

Il y avait dans sa voix, derrière le sarcasme habituel, une note de sincérité qui surprit Inge. Elle regarda ses mains posées sur la table. Ces mains longues, fines, qui dessinaient des cartes et tressaient des nœuds. Ces mains qui n'avaient jamais cherché à la toucher, à la bénir, à la contrôler.

— Je ne sais pas pourquoi l'eau m'obéit, dit-elle enfin. Je ne sais pas ce que je suis. Je ne sais pas ce qu'on attend de moi. Tout ce que je sais, c'est que quand je pose mes doigts dans une flaque, ou dans la mer, ou même dans un seau d'eau douce, je sens quelque chose. Une vibration. Une présence. Et parfois, si je me concentre, l'eau bouge. Pas beaucoup. Juste un peu. Assez pour que je sache que ce n'est pas mon imagination.

— Assez pour que tu aies peur, dit Wilhelm.

— Oui, admit-elle. Assez pour que j'aie peur.

— La peur, c'est normal. La peur, c'est sain. Ce qui ne l'est pas, c'est de laisser la peur te paralyser. Toi, tu avances malgré la peur. C'est bien. C'est mieux que bien. C'est rare.

Il roula la carte, la rangea parmi les autres, et se leva.

— Bon, dit-il en reprenant son ton désinvolte. Assez de philosophie. Demain, on attaque les instruments. Le sextant, le compas, le quadrant. Tu vas apprendre à te repérer sur cette foutue mer sans avoir besoin de prier une divinité quelconque.

— Pourquoi tu m'apprends tout ça ? demanda Inge. Tu n'es pas obligé. Personne ne t'a obligé.

Wilheim s'arrêta à la porte, une main sur le chambranle. Dans la pénombre, son profil était celui d'un oiseau de proie — fin, acéré, dangereux.

— Parce que la capitaine me l'a demandé, dit-il. Et parce que, si tu dois aller là-bas — son menton désigna le nord, par-delà les murs de bois — tu auras besoin de savoir lire les étoiles. Les prières, ça ne sert à rien. Les étoiles, si.

Il sortit, laissant Inge seule avec la lampe qui vacillait.

Elle resta un long moment dans la petite cabine, à regarder les cartes, les instruments, les ombres. Elle pensa à ce que Wilhelm avait dit. « La mer t'a choisie. » Était-ce vrai ? Avait-elle été choisie, ou avait-elle simplement eu la malchance de naître avec ce don, cette malédiction, cette chose qui la séparait des autres ?

Elle ne savait pas. Mais pour la première fois, elle se dit que peut-être, savoir n'était pas nécessaire. Peut-être suffisait-il d'apprendre. D'avancer. De faire confiance à ceux qui lui tendaient la main.

En sortant de la cabine, elle croisa Lynn.

La capitaine était adossée au mât, ses longs cheveux blonds dénoués pour une fois, flottant dans le vent nocturne. Son bandeau noir était toujours en place, mais son œil vert, dans l'obscurité, brillait comme un feu follet. Elle regardait Inge sans rien dire. Comme toujours. Comme depuis le premier jour.

Inge s'arrêta. Elle voulut parler, demander pourquoi cette femme l'observait sans cesse, pourquoi elle ne posait jamais les questions

qui brûlaient ses lèvres. Mais les mots ne vinrent pas. Il y avait dans le silence de Lynn quelque chose qui interdisait les questions inutiles.

— Tu progresses, dit enfin la capitaine. Plus vite que je ne l'aurais cru.

— J'ai de bons professeurs, répondit Inge.

— Tu as surtout de bonnes mains. Et une bonne tête. Le reste, ça s'apprend.

Lynn détacha son regard de la fillette et le tourna vers la mer. La nuit était claire, parsemée d'étoiles, et la lune traçait un chemin d'argent sur les eaux calmes.

— La mer est belle, ce soir, murmura Lynn. Calme. Presque douce. Mais elle ment, Inge. Elle ment toujours. La mer n'est jamais douce. Elle se repose, c'est tout. Elle attend.

— Qu'est-ce qu'elle attend ? demanda Inge.

— Toi, dit Lynn sans la regarder. Elle t'attend, toi. Depuis longtemps. Depuis toujours, peut-

être. Mais ne t'inquiète pas. On a du temps. La mer est patiente. Elle peut attendre des siècles.

La capitaine poussa sur ses jambes et s'éloigna vers sa cabine, laissant Inge seule sur le pont.

La fillette resta là, à regarder la mer, cette mer qui l'attendait, cette mer qui la réclamait, cette mer qu'elle apprenait à connaître et à craindre et à aimer, peut-être. Le vent jouait dans ses cheveux roux, soulevait les mèches emmêlées. La lune éclairait son visage, ses yeux noirs, ses mains calleuses.

Elle pensa à Erika, qui avait deviné son secret. À Wilhelm, qui lui apprenait à lire les étoiles. À Lynn, qui l'observait en silence, attendant qu'elle soit prête.

Elle pensa à tout ce qu'elle avait appris. Les cordages, les nœuds, les vents, les gestes. Et à tout ce qu'elle devait encore apprendre. Les instruments, les cartes, les étoiles. Et au-delà, cette chose plus grande, plus obscure, plus ancienne — la chose qu'elle portait en elle, cette affinité avec l'eau qui la terrifiait et la fascinait.

— Je n'ai pas choisi ça, murmura-t-elle à la mer.

La mer ne répondit pas. Mais une vague, plus haute que les autres, vint lécher la coque du bateau avec un bruit presque tendre. Une caresse. Une promesse.

Inge soupira. Elle retourna dans sa cabine, se glissa sous sa couverture, et ferma les yeux. Dans son sommeil, elle rêva d'eau. D'eau calme, d'eau profonde, d'eau qui l'enveloppait comme un ventre maternel. Et dans ce rêve, une voix — une voix sans bouche, une voix sans mots — lui chuchota :

« Apprends encore. Patiente encore. Bientôt, tu sauras. Bientôt, tu seras prête. »

Au matin, elle se leva plus tôt que les autres. Elle grimpa dans le nid de corbeau, s'assit à côté d'Erika encore endormie contre le mât, et regarda le soleil se lever sur la mer. Les couleurs étaient magnifiques — des roses, des oranges, des pourpres — et l'eau scintillait comme un million de petits miroirs.

Elle posa ses mains sur le bois de la vigie, et pour la première fois, sans peur, elle laissa ses doigts caresser la surface de l'eau, très loin en bas, rien qu'un instant, rien qu'un frôlement.

L'eau vibra. Doucement. Amicalement. Comme un chien qui remue la queue en voyant son maître.

Inge sourit.

Elle était prête à continuer d'apprendre.

Chapitre 11

Cinq années passèrent. Cinq années de vent et de sel, de nuits à scruter les étoiles et de jours à tirer sur les cordages. Cinq années à apprendre la mer, non pas comme on apprend une leçon, mais comme on apprend une langue maternelle — par osmose, par fatigue, par amour.

Inge n'avait plus douze ans. Elle en avait dix-sept, bientôt dix-huit, et le temps avait fait d'elle une jeune femme que sa propre mère n'aurait peut-être pas reconnue. Ses cheveux roux, qu'elle laissait désormais flotter librement dans son dos, avaient pris des reflets cuivrés que le soleil couchant transformait en or. Ses yeux noirs, toujours aussi profonds, s'étaient enrichis d'une lueur nouvelle — non pas la peur ou la méfiance des premiers jours, mais une forme de sagesse calme, presque tranquille. Ses mains, couvertes de callosités et de petites cicatrices, savaient désormais tout faire : tresser un nœud de chaise les yeux fermés, hisser une voile en trois mouvements, lire dans le ressac l'approche d'une tempête.

Elle n'était plus une passagère. Elle était membre de l'équipage. À part entière.

Lynn ne l'avait jamais traitée différemment des autres, mais il y avait entre elles une complicité silencieuse, une connivence qui n'avait pas besoin de mots. La capitaine l'observait toujours — cet œil vert, toujours aussi perçant, toujours aussi calme — mais ce n'était plus l'observation d'une adulte surveillant une enfant. C'était celle d'une commandante évaluant sa seconde, pesant le moment où elle pourrait déléguer, transmettre, peut-être un jour disparaître.

Avec Wilhelm, les choses étaient plus simples. Le cartographe sarcastique était devenu, au fil des années, une sorte de grand frère acide et protecteur. Ils passaient des heures dans sa cabine encombrée, à étudier les cartes anciennes, à discuter des courants et des vents, à se chamailler sur la meilleure façon de nouer une écoute de grand voile.

— Tu es têtue comme une mule, disait-il en voyant Inge refuser d'abandonner un nœud récalcitrant.

— Tu es pompeux comme un paon,
répondait-elle sans lever les yeux.

— Les paons sont des animaux magnifiques.

— Les paons sont des animaux bruyants et
vaniteux. Comme toi.

— Touché, maugréait-il en feignant un cœur
brisé.

Erika, elle, était devenue la confidente. La
vigie aux yeux de braise, qui avait deviné le
secret d'Inge dès les premiers jours, était la
seule à bord avec qui la jeune femme parlait
vraiment. La nuit, quand le reste de l'équipage
dormait, elles s'asseyaient souvent dans le nid
de corbeau, serrées l'une contre l'autre pour se
protéger du froid, et elles regardaient les
étoiles.

— Tu penses à eux, parfois ? demanda Erika
un soir. À ton père, à ton frère, à ton village ?

Inge resta silencieuse un long moment. La
lune était pleine, éclairant la mer d'une
lumière laiteuse qui semblait rendre les
vagues plus lentes, plus paresseuses.

— Parfois, oui, admit-elle. Surtout la nuit. Quand tout est calme. Quand je n'ai rien à faire que penser.

— Ça te manque ?

Inge réfléchit. C'était une question qu'elle s'était posée cent fois, mille fois, sans jamais trouver de réponse définitive.

— Storm me manque, dit-elle enfin. Mon petit frère. Je me demande ce qu'il est devenu. S'il est toujours à Same. S'il est devenu prêtre, comme il le voulait. S'il pense à moi, parfois.

— Et ton père ?

— Mon père... Elle hésita. Mon père m'a chassée. Je ne peux pas regretter quelqu'un qui m'a chassée. Mais je peux être triste pour lui. Triste qu'il n'ait pas eu le courage de me comprendre.

— Et le village ?

Inge eut un petit rire amer.

— Le village peut brûler, pour ce que j'en ai à faire. Ils m'auraient jetée à la mer si les prêtres leur en avaient donné l'ordre. Je ne leur dois rien. Pas une prière, pas une larme, pas un regret.

Erika hocha la tête. Elle ne jugeait jamais. C'était une de ses qualités, et Inge l'aimait pour cela.

— Tu ne regrettes rien ? demanda encore Erika.

Inge regarda ses mains. Ces mains qui avaient tant appris, tant travaillé, tant aimé la mer. Ces mains qui portaient encore, au fond de leurs paumes, cette vibration ancienne, cette présence qu'elle n'avait jamais complètement domptée mais qu'elle avait appris à apprivoiser.

— Non, dit-elle. Je ne regrette rien. Tout ce que j'ai vécu — la mort de ma mère, la haine des prêtres, mon père qui me chasse, la faim, la peur, tout cela — tout cela m'a amenée ici. Sur ce bateau. Avec vous. Et ici, je suis vivante. Vraiment vivante. Pas une

survivante. Une vivante. C'est plus que ce que Same m'aurait jamais donné.

Erika posa sa main sur celle d'Inge. Ses doigts étaient plus fins, plus délicats, mais ils avaient la même chaleur, la même présence.

— Je suis contente que tu sois là, dit-elle simplement. Le bateau ne serait pas le même sans toi.

— Le bateau ne serait pas le même sans toi non plus, répondit Inge. Ni sans Wilhelm. Ni sans Lynn. Ni sans les jumelles, ni sans Finn, ni sans Sigmund. On est une famille. Pas une famille de sang. Une famille de mer. C'est mieux, peut-être. On choisit sa famille de mer.

Elles restèrent un long moment silencieuses, à regarder les étoiles et la lune et cette mer infinie qui les portait.

Les années avaient passé, et avec elles, les voyages. Le bateau de Lynn n'avait pas de destination fixe. Il allait là où le vent le poussait, là où les opportunités se présentaient — un peu de commerce ici, une mission de sauvetage là, parfois des activités

plus troubles qu'Inge préférait ne pas examiner de trop près. Ils avaient longé les côtes du nord, avec leurs fjords profonds et leurs falaises de glace. Ils avaient descendu vers le sud, là où la mer devenait turquoise et où les îles émergeaient des flots comme des dos de baleines endormies. Ils avaient traversé des tempêtes qui faisaient trembler le bateau jusque dans sa quille, et connu des calmes plats où l'océan ressemblait à un miroir d'argent.

Inge avait tout vu, tout appris, tout aimé.

Un matin, alors qu'elle aidait Finn — qui n'était plus un mousse mais un jeune homme de vingt ans, barbu et costaud — à réparer une écaille dans la coque, Wilhelm s'approcha d'elle, un parchemin à la main.

— Regarde ça, dit-il. Je l'ai trouvé dans les affaires de Lynn. Elle ne me l'avait jamais montré.

Inge essuya ses mains sur un chiffon et prit le parchemin. C'était une carte, mais pas comme les autres. Elle était plus petite, plus intime, comme dessinée à la hâte, avec une encre qui

avait bavé par endroits. On y voyait une côte qu'Inge ne reconnut pas, et au milieu, une croix rouge.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas, avoua Wilhelm. Mais regarde le nom. En bas, à droite.

Inge plissa les yeux. L'écriture était fine, presque illisible, mais elle parvint à déchiffrer : « Pour Inge, le jour où elle sera prête. »

Elle sentit son cœur s'arrêter. Puis repartir, plus vite.

— Lynn a gardé ça pour moi ? Pendant cinq ans ?

— On dirait, oui. La question, c'est : pourquoi ? Et pourquoi ne t'en a-t-elle jamais parlé ?

Inge leva les yeux vers la dunette, où Lynn était en train de parler à Sigmund. La capitaine, comme si elle avait senti le regard, tourna la tête. Son œil vert croisa celui d'Inge. Un instant, une fraction de seconde, quelque

chose passa entre elles — une question, une réponse, un secret partagé.

Puis Lynn détourna le regard, comme si de rien n'était.

Inge serra le parchemin contre sa poitrine.

— Il faut que je lui parle, dit-elle à Wilhelm.

— Il faut que tu fasses ce que tu as à faire, répondit-il. Mais pas maintenant. Ce soir, peut-être. Après le dîner. Je lui demanderai de rester dans sa cabine.

— Tu ferais ça pour moi ?

Wilhelm eut un sourire étrange — un sourire qui n'était ni sarcastique, ni ironique, mais presque tendre.

— Je ferais beaucoup de choses pour toi, Inge. Tu le sais.

Elle le regarda, surprise. Pendant cinq ans, elle avait considéré Wilhelm comme un ami, un professeur, un allié. Mais jamais elle n'avait pensé à lui autrement. Ce soir-là, pour la

première fois, elle se demanda s'il y avait autre chose derrière ses yeux noirs, derrière ses reflets bleutés, derrière son sarcasme quotidien.

Elle chassa la pensée aussitôt. Pas maintenant. Pas avec cette carte dans les mains. Pas avec ce mystère qui venait de s'ouvrir devant elle.

Ce soir-là, après le dîner, elle frappa à la porte de la cabine de Lynn.

— Entre, dit la capitaine.

Inge poussa la porte. Lynn était assise à sa table, un verre de rhum à la main. Elle ne semblait pas surprise de voir Inge. Elle ne semblait jamais surprise de rien.

— Assieds-toi, dit-elle en désignant la caisse qui servait de siège.

Inge s'assit. Elle tenait toujours le parchemin serré contre elle.

— Wilhelm a trouvé ça, dit-elle en dépliant la carte. Dans tes affaires. Il ne me l'avait jamais montré avant.

Lynn regarda la carte. Son œil vert parcourut les lignes, la croix rouge, l'écriture fine.

— Je me demandais quand tu trouverais ça, dit-elle. J'avais parié avec moi-même que ce serait après trois ans. Tu as mis cinq ans. Je perds.

— Pourquoi tu ne me l'as pas donné plus tôt ?

— Parce que tu n'étais pas prête.

— Prête pour quoi ?

Lynn posa son verre sur la table. Elle croisa ses mains calleuses et regarda Inge droit dans les yeux.

— Prête pour la vérité, Inge. Sur toi. Sur ce que tu es. Sur pourquoi l'eau t'obéit.

Inge sentit le sang se retirer de son visage. Pendant cinq ans, elle avait gardé son secret. Pendant cinq ans, elle avait cru que personne ne savait — sauf Erika, peut-être, mais Erika était discrète. Mais Lynn savait. Lynn avait toujours su.

— Comment... commença Inge.

— Je le sais depuis le premier jour, Inge. Depuis que je t'ai vue sur cette colline, avec ton regard d'enfant qui avait trop vu. Je le savais avant même de te voir, peut-être. C'est pour ça que je suis venue te chercher.

— Pourquoi ? Pourquoi moi ?

Lynn se leva. Elle marcha vers le hublot et regarda la mer, noire dans la nuit, scintillante d'étoiles.

— Parce que j'ai connu quelqu'un comme toi, dit-elle. Il y a longtemps. Très longtemps. Une femme qui pouvait parler à l'eau, comme toi. Qui pouvait l'appeler, la calmer, la faire obéir. Elle s'appelait Mira. C'était ma mère.

Inge resta figée, incapable de parler.

— Ma mère est morte, continua Lynn. La mer l'a reprise, comme elle reprend tous les siens. Mais avant de mourir, elle m'a dit quelque chose. Elle m'a dit : « Un jour, une autre viendra. Une enfant rousse aux yeux noirs. Tu la trouveras, et tu l'aideras. Parce qu'elle est la

seule qui pourra accomplir ce que je n'ai pas accompli. »

— Quoi ? Qu'est-ce qu'elle n'a pas accompli ?

Lynn se retourna. Son œil vert brillait dans la pénombre, brillait de cette lueur particulière qu'ont les gens qui portent un fardeau depuis trop longtemps.

— Aller au nord, Inge. Jusqu'au bout du monde. Là où les tempêtes ne s'arrêtent jamais. Là où la mer est si profonde qu'on ne voit pas le fond. Là où les dragons, comme disent les cartes, ne sont pas des légendes.

Inge regarda la carte. La croix rouge. Le nord. L'inconnu.

— Pourquoi ? murmura-t-elle. Pourquoi faut-il y aller ?

— Parce que c'est là que la mer t'appelle, Inge. Depuis le début. Depuis cette flaque sur les falaises de Same. Depuis que tu as senti l'eau vibrer sous tes doigts. La mer t'appelle, et elle ne s'arrêtera pas tant que tu ne seras pas allée

la voir. Là-bas. Au fond. Là où tout a commencé.

Inge serra la carte contre sa poitrine. Ses mains tremblaient, mais ce n'était plus de peur. C'était de cette excitation particulière qui précède les grandes aventures.

— Quand ? demanda-t-elle.

— Quand tu seras prête, répondit Lynn. Mais ne tarde pas trop. La mer est patiente, mais elle n'est pas éternelle.

Inge se leva. Elle regarda Lynn, cette femme qui l'avait sauvée, hébergée, formée. Cette femme qui avait attendu cinq ans avant de lui révéler la vérité.

— Merci, dit-elle. Merci pour tout.

— Ne me remercie pas avant d'avoir accompli ta tâche, répondit Lynn. Après, peut-être. Pas avant.

Inge sortit de la cabine. Sur le pont, la nuit était claire, parsemée d'étoiles. Wilhelm et

Erika l'attendaient, adossés au mât, leurs visages éclairés par la lune.

— Alors ? demanda Wilhelm.

— Alors, dit Inge, on va au nord.

Erika sourit. Wilhelm haussa un sourcil.

— Au nord, répéta-t-il. Là où les dragons ?

— Là où les dragons, confirma Inge.

Elle leva les yeux vers le ciel. Les étoiles brillaient, innombrables, comme autant de promesses. Et dans sa poitrine, son cœur battait la chamade, non pas de peur, mais de cette joie immense que l'on ressent quand on cesse de fuir pour enfin avancer.

La mer, au loin, chantait son chant éternel. Et Inge, pour la première fois, se dit qu'elle était peut-être prête à l'écouter vraiment.

Chapitre 12

Ils naviguaient vers le nord depuis trois jours quand le ciel se ferma.

Ce ne fut pas une fermeture brutale, comme celle qui avait annoncé la mort d'Elara. Ce fut une lente suffocation, un étouffement progressif du monde. Le bleu du ciel pâlit d'abord, devint gris perle, puis gris plomb, puis gris de pierre tombale. Le vent, qui soufflait régulièrement depuis l'ouest, commença à hésiter, à changer de direction sans raison, comme un chien qui ne sait plus où se coucher. Et la mer — cette mer qu'Inge croyait connaître après cinq années passées sur son dos — la mer se mit à bouger étrangement.

Les vagues ne venaient plus de l'horizon. Elles semblaient naître sous le bateau même, surgir des profondeurs comme des serpents d'eau, puis s'écraser contre la coque avec une violence inutile. L'écume n'était pas blanche, mais grise, presque noire, et elle sentait non pas le sel et les algues, mais quelque chose de plus âcre, de plus ancien — une odeur de

pierre mouillée et de grotte secrète, d'endroit où l'homme n'avait jamais mis le pied.

— Je n'aime pas ça, murmura Erika, perchée dans son nid de corbeau, les yeux aux reflets rouges plissés par l'effort de scruter cet horizon qui n'en était plus un. Je n'ai jamais rien vu de tel. Les vagues ne devraient pas pouvoir faire ça.

— Faire quoi ? cria Finn depuis le pont, où il s'efforçait de maintenir un baril qui roulait d'un bord à l'autre.

— Se tordre, répondit Erika. Regardez-les. Elles se tordent. Comme des vers. Comme si elles étaient vivantes.

Inge regarda. Et son sang se glaça.

Car Erika avait raison. Les vagues ne se comportaient pas normalement. Elles ne défilaient pas en rangs ordonnés, poussées par le vent. Elles tournaient sur elles-mêmes, s'enroulaient en spirales lentes, se dressaient soudain à la verticale avant de s'effondrer dans un bruit de draps qu'on secoue. C'était une danse, une horrible danse désordonnée, et

au centre de cette danse, le bateau de Lynn tanguait, roulait, tressautait comme un bouchon dans une lessiveuse.

— Inge, vint crier Wilhelm en la tirant par le bras. Rentre ! Ce n'est pas une tempête normale. Je ne sais pas ce que c'est, mais ce n'est pas normal. Rentre dans ta cabine !

— Non, dit Inge.

Ses mains étaient posées sur la rambarde. Dans ses paumes, la vibration était revenue, mais différente — plus forte, plus insistante, presque douloureuse. L'eau l'appelait. L'eau la réclamait. L'eau lui parlait dans une langue qu'elle ne comprenait pas encore tout à fait, mais dont elle saisissait le sens général.

« Viens. Calme-moi. Dompte-moi. Ou fuis. Mais choisis. »

— Inge ! insista Wilhelm.

— Je t'ai dit non.

Elle ferma les yeux. Elle se concentra. Elle laissa ses doigts s'ouvrir sur la rambarde,

laissant la vibration remonter le long de ses bras, envahir ses épaules, sa poitrine, son cœur. Elle devint une extension de l'eau, un pont entre l'élément et le reste du monde.

Les vagues, autour du bateau, ralentirent.

Pas toutes. Pas complètement. Mais dans un rayon de quelques mètres, la danse s'apaisa. L'eau devint plus calme, presque lisse. Inge sentit la tension dans ses muscles, dans ses os, dans cette chose au fond d'elle qui se réveillait enfin après cinq années de sommeil.

— Qu'est-ce qu'elle fait ? entendit-elle Finn demander, la voix étranglée de peur.

— Tais-toi, répondit Lynn. Laisse-la faire.

Inge rouvrit les yeux. La mer, devant elle, s'était divisée en deux. D'un côté, les vagues folles, tournoyantes, menaçantes. De l'autre, un couloir d'eau calme, un chemin qui s'ouvrait vers le nord, vers là où la tempête était la plus dense, la plus sombre, la plus vivante.

La jeune femme comprit soudain.

Ce n'était pas une tempête.

C'était un message.

— Laissez-moi, dit-elle d'une voix qu'elle ne reconnut pas — plus grave, plus ancienne, comme si quelqu'un d'autre parlait à travers elle. Laissez-moi seule avec elle.

Lynn fit signe à l'équipage. Les jumelles Mira et Myra disparurent sous le pont. Finn les suivit, mort de peur mais obéissant. Wilhelm hésita, ses yeux noirs fixés sur Inge avec une expression que la jeune femme n'avait jamais vue chez lui — quelque chose entre l'admiration et l'effroi.

— Va, dit Inge plus doucement. Je te rejoindrai après.

Il obéit. Il descendit l'écoutille sans se retourner, mais elle sentit son regard peser sur elle jusqu'au dernier moment.

Il ne resta bientôt plus sur le pont qu'Inge et Lynn.

La capitaine était adossée au mât, les bras croisés, son œil vert fixé sur la jeune femme. Elle ne semblait ni effrayée ni impressionnée. Elle regardait, simplement. Comme elle avait toujours regardé. Comme elle regarderait toujours, peut-être.

— Tu le sens, toi aussi, dit Inge sans se retourner. Ce n'est pas une tempête normale. C'est elle. La mer. Elle me parle.

— Je sais, répondit Lynn.

— Depuis combien de temps tu le sais ?

— Depuis le début. Depuis le premier jour, sur cette colline, quand tu as regardé le village brûler sans pleurer. J'ai su que tu étais différente. J'ai su que tu étais celle que ma mère attendait.

Inge pivota sur ses talons. Ses yeux noirs plantés dans l'œil vert. Le vent hurlait autour d'elles, soulevait leurs cheveux, claquait leurs vêtements, mais sur le pont, là où elles se tenaient, il y avait un calme étrange, une bulle de silence au milieu du chaos.

— Pourquoi tu ne me l'as pas dit plus tôt ?
Pourquoi tu as attendu cinq ans ?

— Parce qu'il fallait que tu l'apprennes par toi-même, répondit Lynn. Parce que si je t'avais dit « tu es spéciale, tu peux parler à l'eau, tu es l'élue », tu aurais fui. Ou tu aurais cru que j'étais folle. Ou tu serais devenue arrogante. Les trois sont mauvais. Il fallait que tu découvres ton pouvoir à ton rythme. Que tu l'apprivoises. Que tu l'acceptes. Maintenant, c'est fait. Maintenant, tu es prête.

— Prête pour quoi ? Pour affronter cette chose ? Pour aller au nord ? Pour accomplir je ne sais quelle mission que ta mère n'a pas accomplie ?

— Prête pour affronter la vérité, Inge. La vérité sur toi. La vérité sur moi. La vérité sur ce bateau.

La tempête, autour d'elles, sembla s'adoucir un instant. Les vagues cessèrent de se tordre. Le vent cessa de hurler. Un silence épais tomba sur la mer, un silence chargé d'attente, comme si l'océan tout entier retenait son souffle pour écouter ce qui allait se dire.

— Je ne suis pas une capitaine ordinaire, Inge, dit Lynn. Je ne suis même pas une femme ordinaire. Je suis comme toi. Différente.

Inge la regarda, incrédule. Cette femme qu'elle avait suivie pendant cinq ans, cette femme qui l'avait sauvée, hébergée, formée, cette femme à l'œil vert et au bandeau noir — elle était différente, elle aussi ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ? murmura Inge.

Lynn leva la main vers son bandeau. Lentement, avec une solennité presque religieuse, elle le défit.

Le bandeau tomba.

Derrière, il n'y avait pas d'œil crevé, pas de cicatrice hideuse, pas de trou noir. Il y avait un œil. Un œil parfaitement formé, avec une pupille, un iris, tout ce qu'il fallait. Mais cet œil — cet œil que Lynn avait caché pendant toutes ces années — cet œil n'était pas vert comme l'autre. Il était bleu. D'un bleu profond, intense, presque surnaturel. Un bleu d'abysse. Un bleu de mer sans fond.

Inge recula d'un pas, le souffle coupé.

— Tu as toujours eu deux yeux, dit-elle, idiote de surprise.

— J'ai toujours eu deux yeux, oui, confirma Lynn. Mais celui-ci, il voit des choses que l'autre ne voit pas. Il voit l'eau. Il voit ce qui vit dedans. Il voit les courants, les tempêtes, les créatures des profondeurs. Et il voit les gens comme toi, Inge. Les gens qui portent la mer en eux.

— Pourquoi tu l'as caché ?

— Parce que les gens ont peur de ce qu'ils ne comprennent pas, répondit Lynn. Tu le sais mieux que personne, toi qui as été chassée de ton village pour avoir blasphémé contre un dieu que tu ne croyais pas. J'ai caché mon œil pour qu'on ne me prenne pas pour une sorcière. Pour qu'on ne me brûle pas. Pour qu'on me laisse naviguer en paix.

Inge s'approcha. Lentement, comme on s'approche d'un animal sauvage qu'on ne veut pas effrayer. Elle leva la main, hésita, puis toucha doucement la joue de Lynn, là où la

cicatrice lui barrait le nez et la joue. Une cicatrice qui, elle le comprit soudain, n'avait rien d'accidentel.

— Et celle-ci ? demanda-t-elle.

— Je me suis fait cette cicatrice moi-même, avoua Lynn. Le jour où j'ai compris que personne n'accepterait jamais mes deux yeux. J'ai pris un couteau, et j'ai taillé dans ma chair. Pas assez pour crever l'œil. Assez pour faire peur. Assez pour qu'on regarde la cicatrice, pas l'œil. Assez pour qu'on me prenne pour une pirate, pas pour une monstruosité.

Inge sentit les larmes monter à ses yeux. Pas de tristesse, non. D'admiration. D'empathie. De cette douleur partagée qui naît quand on découvre que l'on n'est pas seul, que quelqu'un d'autre a traversé la même épreuve.

— Tu es la seule à qui j'ai jamais montré mon vrai visage, dit Lynn. Pas même Wilhelm. Pas même Erika. Toi seule. Parce que toi seule peux comprendre.

La tempête, autour d'elles, s'était complètement arrêtée. Les vagues étaient

redevenues normales. Le vent soufflait doucement, presque tendrement. La mer, cette mer qui les avait éprouvées, leur offrait maintenant un répit, comme une mère qui cesse de gronder son enfant après qu'il a avoué sa faute.

— Pourquoi ? demanda Inge. Pourquoi la mer nous a choisies, toi et moi ? Pourquoi nous ?

Lynn haussa les épaules.

— Je n'en sais rien. Ma mère non plus. Peut-être qu'il n'y a pas de pourquoi. Peut-être que la mer choisit au hasard, ou selon des critères que nous ne comprendrons jamais. Peut-être que nous sommes nées comme ça, et que c'est tout. L'important n'est pas le pourquoi, Inge. L'important, c'est quoi faire avec ce qu'on a.

— Et toi, qu'est-ce que tu as fait ?

— J'ai navigué. J'ai voyagé. J'ai vu des choses que personne n'avait vues. J'ai sauvé des gens, parfois. J'en ai tué, d'autres fois. J'ai vécu, Inge. J'ai vécu pleinement, intensément, sans jamais m'excuser d'être ce que je suis. Et je te propose la même chose. Pas une vie facile. Pas

une vie sans peur. Mais une vie vraie. Une vie où tu n'as pas à te cacher. Pas à bord, en tout cas. Ici, tu es chez toi. Ici, tu es acceptée. Ici, tu es aimée pour ce que tu es, pas malgré ce que tu es.

Inge ne put retenir ses larmes plus longtemps. Elles coulèrent sur ses joues, chaudes et salées, mêlées aux embruns et à la pluie fine qui avait commencé à tomber. Elle pleura pour sa mère, pour son père, pour Storm, pour Same. Elle pleura pour toutes ces années passées à avoir peur, à se cacher, à faire semblant. Et elle pleura de soulagement, parce que le cauchemar était fini, parce que quelqu'un enfin avait tendu la main et dit : « Je te vois. Tu es des nôtres. »

Lynn la prit dans ses bras. La capitaine sentait le rhum, le cuir, la mer. Ses bras étaient forts, calleux, rassurants. Et dans cet étau, Inge se sentit plus en sécurité qu'elle ne s'était jamais sentie de toute sa vie.

— Ça va aller, murmura Lynn contre ses cheveux roux. Ça va aller. Tu n'es plus seule. Tu ne le seras plus jamais.

— J'ai eu si peur, sanglota Inge. Si peur qu'ils me rejettent. Si peur de finir comme ma mère, noyée, oubliée. Si peur de ne jamais trouver ma place.

— Ta place est ici, dit Lynn. Sur ce bateau. Avec nous. Avec ceux qui te comprennent. Avec ceux qui t'aiment. Pas parce que tu es utile, pas parce que tu es puissante, mais parce que tu es toi. Inge. La fille rousse aux yeux noirs qui a traversé la tempête. La fille qui n'a jamais abandonné.

Elles restèrent longtemps enlacées, tandis que la tempête s'éloignait vers l'horizon, emportant avec elle les vagues folles et les vents contraires. Le ciel se dégagea peu à peu, laissant apparaître une lumière douce, presque dorée. La mer se calma, devint cette étendue paisible qu'Inge avait appris à aimer.

Quand elle se sépara de Lynn, elle vit que l'équipage était remonté sur le pont. Wilhelm, Erika, Finn, les jumelles, Sigmund, tous les autres. Ils la regardaient, non pas avec peur ou méfiance, mais avec une forme de respect silencieux. Ils avaient vu. Ils avaient compris.

Ils savaient maintenant ce qu'Inge était, et ils ne la rejetaient pas.

— Je suis désolée, dit Inge d'une voix encore tremblante. Je suis désolée de vous avoir caché la vérité. J'avais peur. Peur que vous me preniez pour une sorcière. Peur que vous me jetiez par-dessus bord comme les gens de Same auraient voulu le faire.

— On ne jette pas les sorcières par-dessus bord, dit Wilhelm avec un sourire ironique. On les garde. Ça porte chance.

Erika s'approcha. Elle prit les mains d'Inge dans les siennes, ses doigts fins se mêlant aux doigts calleux.

— Je savais, dit-elle doucement. Je l'ai toujours su. Et je ne t'ai jamais rejetée. Tu es ma sœur, Inge. Pas de sang. De mer. Et les sœurs de mer, ça ne se rejette pas. Ça se protège.

Inge serra les mains d'Erika. Puis les mains de Wilhelm, qui s'était approché à son tour. Puis elle regarda Lynn, qui avait replacé son bandeau sur son œil bleu, redevenue la

capitaine impénétrable que tout le monde connaissait.

— On va au nord ? demanda Inge.

— On va au nord, confirma Lynn.

Le bateau reprit sa route. Les voiles se gonflèrent d'un vent nouveau, un vent qui venait du sud et les poussait vers l'inconnu. La mer était calme, presque heureuse, comme si elle aussi avait besoin de ce répit, de cette paix après la tempête.

Inge resta à la proue, les mains posées sur la rambarde, les yeux fixés sur l'horizon. Pour la première fois, elle ne lutta pas contre la vibration qui montait de l'eau. Elle l'accueillit. Elle l'accepta. Elle l'aima, peut-être.

La mer chantait. Et Inge, enfin, se mit à chanter avec elle.

Chapitre 13

Le port de Karthorn s'étendait au creux d'une baie en forme de croissant, protégé par deux jetées de pierre noire qui avançaient dans la mer comme des bras ouverts. Des centaines de bateaux y étaient amarrés, des petites barques de pêche aux grands navires marchands aux voiles bariolées. Les quais grouillaient d'une foule bigarrée — marins, commerçants, pêcheurs, femmes en costumes colorés, enfants courant pieds nus entre les jambes des adultes.

C'était le plus grand port qu'Inge avait vu depuis cinq ans, et pourtant, dès qu'ils eurent jeté l'ancre, elle sentit quelque chose clocher.

Ce n'était pas la foule. Ce n'était pas les odeurs — le poisson, le goudron, les épices, la sueur — qu'elle connaissait bien. C'était un silence. Un silence au milieu du bruit. Une absence là où il aurait dû y avoir une présence.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Erika, qui avait vu le visage d'Inge se fermer.

— Je ne sais pas, répondit Inge lentement. Il y a quelque chose. Quelque chose qui ne va pas.

— Tu le sens avec ton eau ? plaisanta Wilhelm, mais son rire était nerveux.

Inge ne répondit pas. Elle posa ses mains sur la rambarde. L'eau, sous la coque, ne vibrerait pas. Elle était plate, morte, comme si quelqu'un avait aspiré toute la vie des flots. Ce n'était pas normal. Rien n'était normal.

— On fait le ravitaillement et on part, dit Lynn en rejoignant le groupe. Je n'aime pas cet endroit. Trop de prêtres.

Inge leva les yeux vers la ville. Et elle les vit.

Les prêtres de Mishra'la.

Ils étaient partout, vêtus de leurs robes bleu nuit constellées de coquillages, leurs masques de bois peint pendus à leur ceinture comme des trophées macabres. Ils marchaient lentement parmi la foule, bénissant les passants, recevant des offrandes, surveillant tout de leurs yeux jaunes. Mais ce qui frappa

Inge, ce ne furent pas les prêtres eux-mêmes.
Ce furent les enfants.

Ils étaient une dizaine, garçons et filles, âgés de six à douze ans peut-être. Ils marchaient en file indienne derrière le plus grand des prêtres, vêtus de robes grises identiques, les cheveux coupés ras, les pieds nus. Ils ne parlaient pas. Ils ne riaient pas. Ils ne couraient pas. Ils marchaient, simplement, les yeux fixes, les bouches closes, comme des petits fantômes traversant le monde des vivants sans le toucher.

Inge sentit son cœur se serrer.

Elle avait connu ces enfants. Elle avait été ces enfants. Pas exactement, non — elle n'avait jamais porté la robe grise, elle n'avait jamais marché en file indienne derrière un prêtre. Mais elle avait senti ce regard posé sur elle, ce regard qui juge, qui mesure, qui décide si vous êtes digne ou non. Elle avait senti cette peur, cette paralysie, cette certitude que le moindre faux pas vous enverrait au fond de l'eau.

— Ce sont les enfants de la mer, dit Lynn à voix basse. On les appelle comme ça. Les prêtres les recueillent dans les orphelinats, les villages pauvres, les familles qui ont trop de bouches à nourrir. Ils les élèvent dans les temples. Ils leur apprennent à prier, à servir, à obéir.

— Et ceux qui n'obéissent pas ? demanda Inge, la voix étranglée.

— Ceux qui n'obéissent pas, on ne les revoit plus.

Le silence tomba sur le groupe. Wilhelm détourna les yeux. Erika serra les poings. Finn, qui était devenu un jeune homme robuste, regardait les enfants avec une expression de colère impuissante.

Inge ne pouvait pas détacher son regard.

Il y avait une fille, dans le groupe, qui devait avoir son âge à l'époque où elle avait quitté Same. Douze ans, peut-être treize. Des cheveux bruns coupés si court qu'on voyait son cuir chevelu pâle. Des yeux gris, immenses, qui regardaient le vide. Elle

marchait mécaniquement, les bras ballants, sans aucune expression sur son visage.

Inge sut, avec une certitude absolue, que cette fille avait été comme elle. Une enfant qui posait des questions. Une enfant qui sentait que quelque chose n'allait pas. Une enfant que les prêtres avaient brisée avant qu'elle ne devienne dangereuse.

— C'est ça que j'aurais pu devenir, murmura Inge. Si j'étais restée. Si je m'étais tue. Si j'avais baissé la tête.

— Mais tu ne t'es pas tue, dit Lynn. Et tu n'as pas baissé la tête. Et tu es partie. C'est pour ça que tu es ici, et pas là-bas.

— C'est pour ça que je suis vivante, rectifia Inge. Parce que là-bas, les enfants qui posent des questions, ils ne restent pas vivants longtemps.

Lynn posa une main sur son épaule.

— Viens, dit-elle. Il faut acheter des vivres. On ne peut pas sauver tous les enfants du monde. Pas aujourd'hui, en tout cas.

Inge savait que Lynn avait raison. Elle savait que se jeter sur les prêtres, délivrer les enfants, brûler le temple — tout cela était impossible. Ils étaient cinq contre une centaine, sur un territoire contrôlé par l'ennemi. Mais la savoir ne rendait pas la chose plus facile à accepter.

Elle suivit l'équipage dans les ruelles de Karthorn.

La ville était belle, il fallait le reconnaître. Des maisons de pierre blanche aux toits de tuiles rouges, des fontaines où l'eau claire dansait au soleil, des places ombragées où des musiciens jouaient des airs joyeux. Mais partout, il y avait les prêtres. Partout, il y avait leurs yeux jaunes qui suivaient les passants. Et partout, il y avait cette absence d'enfants — ou plutôt, cette présence d'enfants silencieux, de ces petits fantômes en robes grises qui traversaient les rues sans laisser de trace.

— Ils les dressent comme des chiens, dit Erika entre ses dents. Ils leur enlèvent tout ce qui fait d'un enfant un enfant. Les rires, les pleurs, les colères. Il ne reste que la coquille.

— Pourquoi personne ne fait rien ? demanda Inge. Pourquoi les parents acceptent ça ?

— Parce que les prêtres promettent une vie meilleure, répondit Wilhelm. Parce qu'ils disent que les enfants choisis par Mishra'la seront élevés dans la lumière, qu'ils deviendront des serviteurs sacrés, qu'ils auront une place au paradis. Et les parents sont pauvres, Inge. Ils ont faim. Ils ont peur. Ils donnent leurs enfants pour qu'ils mangent, pour qu'ils survivent. Pas par méchanceté. Par désespoir.

Inge pensa à son père. Bjorn, qui l'avait chassée parce qu'elle avait blasphémé. Était-ce par méchanceté, ou par désespoir, lui aussi ? Avait-il eu peur que la colère des prêtres ne s'abatte sur sa famille ? Avait-il choisi de perdre une fille pour en sauver une autre ?

Elle ne le saurait jamais.

Ils arrivèrent sur la place du marché. Des étals regorgeaient de fruits, de légumes, de poissons séchés, de pains frais. Les marchands criaient leurs prix, les clients marchandaient, l'air était rempli d'odeurs et de bruits. Mais

Inge ne voyait rien de tout cela. Elle voyait les enfants.

Il y en avait partout, en fait. Des groupes de trois, quatre, cinq, encadrés par des prêtres, défilant entre les étals comme des automates. Certains étaient très jeunes, quatre ou cinq ans, et ils pleuraient en silence — des larmes qui coulaient sur leurs joues sans qu'ils osent faire un bruit. D'autres étaient plus âgés, et leurs visages étaient vides, complètement vides, comme si quelqu'un avait éteint la lumière derrière leurs yeux.

Inge s'arrêta devant une petite fille.

Elle devait avoir six ans. Ses cheveux blonds étaient coupés ras, sa robe grise trop grande pour elle flottait sur ses épaules maigres. Elle tenait à la main un petit poisson en bois, jouet grossier que quelqu'un lui avait donné, peut-être, ou qu'elle avait trouvé sur le chemin. La fillette regardait le poisson avec une intensité étrange, comme si elle cherchait à lui parler, à lui confier un secret.

— Tu t'appelles comment ? demanda Inge doucement.

La petite fille leva les yeux. Des yeux bleus, immenses, pleins d'une tristesse que seuls les enfants très pauvres ou très perdus connaissent.

— On n'a pas le droit de parler, murmura-t-elle d'une voix si basse qu'Inge dut se pencher pour l'entendre. Les prêtres disent que les mots sont du vent, et que le vent déränge Mishra'la.

— Mais moi, je ne suis pas prêtre, dit Inge. Tu peux me parler. Je ne le dirai à personne.

La petite fille hésita. Ses doigts serrèrent le poisson en bois.

— Elara, dit-elle. Je m'appelle Elara.

Inge sentit une douleur aiguë lui traverser la poitrine. Elara. Le nom de sa mère. Cette enfant portait le nom de sa mère, et elle était là, perdue, brisée, en train de devenir l'un de ces fantômes silencieux que les prêtres fabriquaient à la chaîne.

— Elara, répéta Inge. C'est un beau nom. C'était le nom de ma mère.

— Ta mère ? La petite fille leva les yeux, une lueur d'intérêt dans son regard vide. Elle est où, ta mère ?

— Elle est morte, dit Inge. La mer l'a prise.

— Alors elle est avec Mishra'la, dit Elara avec une conviction mécanique, comme une leçon apprise par cœur. Les prêtres disent que ceux qui meurent en mer vont dans les palais de corail, et qu'ils y sont heureux pour toujours.

Inge dut faire un effort immense pour ne pas éclater. Les palais de corail. Les mensonges qu'on raconte aux enfants pour les rendre dociles, pour leur faire accepter la mort, pour leur faire accepter tout ce qu'on leur fait subir.

— Peut-être, dit-elle simplement. Peut-être qu'ils y sont heureux.

La petite Elara hocha la tête, comme si cette réponse lui suffisait. Puis un prêtre l'appela d'une voix impérieuse, et elle s'éloigna, son petit poisson de bois serré contre sa poitrine, rejoignant la file des enfants silencieux qui disparaissaient au coin d'une rue.

Inge resta figée sur place, les mains
tremblantes, le cœur en miettes.

— Inge, dit Erika en lui touchant le bras. Il
faut y aller. Le ravitaillement est fini. Lynn
attend.

— Je sais, dit Inge. Je sais.

Elle se retourna pour suivre Erika, mais
quelque chose la fit s'arrêter. Sur le mur d'une
maison, quelqu'un avait gravé un symbole.
Un symbole qu'elle connaissait bien — l'œil de
Mishra'la, ce cercle avec une vague au milieu,
que les prêtres faisaient peindre sur les autels
et les murs des temples. Mais sous ce symbole,
une main anonyme avait ajouté quelque
chose. Des mots. Graffitiés à la hâte, à la pointe
d'un couteau.

« La mer ne dort jamais. Les enfants non plus.
»

Inge eut un sourire triste.

Quelque part, dans cette ville de prêtres et de
fantômes silencieux, il y avait encore des gens
qui résistaient. Des gens qui refusaient

d'accepter que les enfants soient réduits au silence. Des gens qui croyaient que la mer, la vraie mer, celle qui vibrait sous les doigts d'Inge, celle qui ne demandait rien à personne, méritait mieux que ces mensonges.

— On y va, dit-elle à Erika.

Elles rejoignirent le bateau. Lynn avait terminé les achats — des barils d'eau douce, des sacs de farine, des fruits secs, du poisson salé. L'équipage s'activait pour tout charger, les gestes rapides, les regards fuyants. Personne ne voulait rester plus longtemps que nécessaire dans ce port aux enfants silencieux.

Lorsque tout fut à bord, Lynn donna l'ordre de lever l'ancre.

Le bateau s'éloigna lentement du quai, glissant sur les eaux grises du port. Inge resta à la poupe, les mains sur la rambarde, les yeux fixés sur la ville qui rétrécissait à l'horizon. Elle regarda les maisons blanches, les toits rouges, les clochers des temples. Elle regarda la foule, les prêtres, et au milieu, ces petites silhouettes grises qui ne couraient pas, ne riaient pas, ne vivaient pas.

Elle pensa à ce qu'elle aurait été si elle était restée à Same. Si elle avait baissé la tête. Si elle avait accepté de prier Mishra'la, de s'agenouiller devant l'autel, de baiser la pierre. Elle serait devenue comme eux, peut-être. Une petite silhouette grise, les yeux vides, le cœur éteint, marchant au pas derrière un prêtre aux yeux jaunes.

Mais elle n'avait pas baissé la tête. Elle avait parlé. Elle avait crié. Elle avait blasphémé. Et son père l'avait chassée, et Lynn l'avait recueillie, et elle était là, sur ce bateau, libre.

Libre.

Le mot résonna en elle avec une force qu'elle n'avait jamais ressentie auparavant.

— Tu vas bien ? demanda Wilhelm en venant se planter à côté d'elle.

— Oui, dit Inge. Non. Je ne sais pas.

— C'est une réponse honnête, au moins.

Elle lui jeta un regard en coin.

— Tu as vu ces enfants ?

— Oui.

— Ça ne te rend pas fou ? De savoir qu'ils sont là-bas, qu'ils souffrent, qu'on ne peut rien faire ?

Wilheim resta silencieux un long moment. La mer clapotait contre la coque, et le vent chantait dans les cordages.

— Si, dit-il enfin. Ça me rend fou. Mais je ne peux pas sauver le monde, Inge. Personne ne le peut. Tout ce que je peux faire, c'est être là pour ceux qui sont déjà sur ce bateau. Pour toi. Pour Erika. Pour Lynn. Pour les autres. Et espérer que ça suffise.

Inge hocha la tête. Ce n'était pas une réponse satisfaisante. Mais c'était la seule qu'elle avait.

Le port de Karthorn disparut derrière l'horizon, emportant avec lui les enfants silencieux, les prêtres aux yeux jaunes, les mensonges sur les palais de corail. Devant eux, la mer s'étendait, immense et libre, pleine de promesses et de dangers.

Inge posa une main sur l'eau qui coulait le long de la coque. La vibration était revenue, douce, chaude, rassurante. L'eau l'avait attendue. L'eau ne la trahirait jamais.

— Je n'oublierai pas, murmura-t-elle à la mer. Je n'oublierai pas ce que j'ai vu. Et un jour, je reviendrai. Un jour, je les sauverai.

La mer ne répondit pas. Mais une vague, plus haute que les autres, vint caresser sa main, comme une promesse.

Le bateau filait vers le nord. Vers l'inconnu. Vers ce que la mer avait toujours voulu lui montrer.

Et Inge, debout à la poupe, les cheveux roux flottant dans le vent, les yeux noirs fixés sur l'horizon, se jura qu'elle ne serait plus jamais spectatrice.

Elle agirait.

Elle sauverait.

Elle briserait le silence.

Chapitre 14

La nuit était calme. Trop calme. Inge avait appris à se méfier des nuits calmes, de ces moments où la mer retenait son souffle, comme si elle se préparait à quelque chose. Elle était de quart, adossée au grand mât, les yeux fixés sur l'horizon noir où les étoiles se reflétaient dans l'eau comme des éclats de verre brisé. Le bateau glissait sur une mer d'huile, sans un bruit, sans une ride.

C'est dans ce silence que Wilhelm apparut, un parchemin à la main, le visage plus pâle que d'habitude.

— Il faut que tu voies ça, dit-il.

Sa voix était étrange. Pas son sarcasme habituel, pas son ironie légère. Une voix plate, neutre, celle qu'on utilise pour annoncer les mauvaises nouvelles sans avoir à les ressentir.

Inge prit le parchemin. C'était un message intercepté, l'un de ces pigeons voyageurs que les prêtres utilisaient pour communiquer entre les temples. Le papier était fin, presque

transparent, et l'encre avait bavé par endroits, mais les mots étaient lisibles.

Elle lut. Une fois. Deux fois. Trois fois.

Chaque lecture était un coup de poignard, une lame qu'on enfonce et qu'on retourne dans la plaie.

« À tous les temples du littoral nord. Par ordre du Grand Prêtre de Karthorn. Recherche active d'une hérétique répondant au nom d'Inge, originaire de Same. Cheveux roux, yeux noirs, âge approximatif dix-sept à dix-huit ans. Dernière vue en compagnie de la capitaine Lynn et de son équipage. Toute information doit être transmise immédiatement. Une prime est offerte pour sa capture, morte ou vive. Diriger les recherches par l'intermédiaire du frère Storm, nouvellement ordonné, qui connaît personnellement la fugitive. Qu'Mishra'la guide vos pas. »

Inge sentit ses jambes se dérober. Elle s'accrocha au mât, ses doigts blanchissant sur le bois rugueux. Le monde bascula autour

d'elle — le bateau, la mer, les étoiles, tout se mit à tourner dans un vertige nauséeux.

— Storm, murmura-t-elle. Mon petit frère. Il est prêtre. Il est devenu l'un d'eux.

Wilheim posa une main sur son épaule, mais elle le repoussa. Elle ne voulait pas être touchée. Elle ne voulait pas être consolée. Elle voulait hurler, frapper, pleurer, mais rien ne sortait, rien qu'un silence rauque, un bruit de bête blessée qui n'arrive même plus à crier.

— Inge, dit Erika en accourant, alertée par la voix de Wilhelm. Qu'est-ce qui se passe ?

Inge lui tendit le parchemin sans un mot. Erika le lut. Son visage se ferma, ses yeux aux reflets rouges s'assombrirent.

— Merde, souffla-t-elle. Merde, merde, merde.

— Ce n'est pas une surprise, dit Lynn en s'approchant à son tour. La capitaine avait dû sentir l'agitation, ou peut-être quelqu'un l'avait prévenue. On savait tous qu'ils finiraient par nous chercher. Mais ça, ajouta-t-

elle en désignant le nom de Storm, ça ne faisait pas partie des prévisions.

Inge se laissa glisser le long du mât, atterrissant sur le pont dans un bruit sourd. Ses mains tremblaient. Ses lèvres tremblaient. Tout son corps tremblait, secoué par une vibration qui n'avait rien à voir avec celle de l'eau. C'était une vibration intérieure, une secousse tellurique qui ébranlait ses fondations les plus intimes.

Storm. Son petit frère. Ce garçon de dix ans qui courait sur les falaises avec son étoile de mer pourrissante. Ce garçon qui voulait servir Mishra'la, qui voulait être prêtre, qui voulait chanter si fort que le dieu l'entendrait. Il avait réalisé son rêve. Il était prêtre. Et il la traquait.

— Il me cherche, dit-elle d'une voix blanche. Mon propre frère me cherche. Pour me capturer. Pour me tuer, peut-être.

— On ne sait pas ce qu'il veut, dit Lynn en s'accroupissant devant elle. Le message dit qu'il dirige les recherches, pas qu'il veut te faire du mal.

— Il est prêtre, Lynn. Tu as vu ce qu'ils font aux enfants. Tu as vu ce port. Tu as vu ces petites filles en robes grises qui ne parlent pas, qui ne pleurent pas, qui ne sont plus des enfants. Mon frère fait partie de ça. Mon frère est devenu ce que je fuis.

— Les gens changent, dit doucement Erika. Peut-être qu'il n'est pas comme les autres. Peut-être qu'il te cherche pour t'aider.

— Et peut-être qu'il me cherche pour me brûler sur un autel, répliqua Inge avec une amertume qui la surprit elle-même. Je ne peux pas prendre ce risque. Je ne peux pas croire au peut-être. Pas avec lui. Pas après tout ce que j'ai vu.

L'équipage s'était rassemblé autour d'elle, silencieux. Mira et Myra se tenaient par la main, leurs visages identiques marqués par la même inquiétude. Finn regardait ses pieds, incapable de soutenir le regard d'Inge. Sigmund, le vieux maître d'équipage, avait les poings serrés, les jointures blanchies.

Personne ne savait quoi dire. Personne ne savait comment reconforter une jeune femme

qui venait d'apprendre que son petit frère, le seul être qu'elle avait aimé sans condition après la mort de sa mère, était devenu l'ennemi.

Lynn se releva. Elle fit quelques pas sur le pont, ses bottes résonnant sur le bois, puis se retourna.

— Écoute-moi, Inge, dit-elle. Je vais te proposer quelque chose, et tu vas réfléchir avant de répondre. Il y a des îles, plus au sud, où personne ne te trouvera jamais. Des communautés discrètes, des gens qui vivent hors du monde, hors des prêtres, hors de tout. Je peux t'y déposer. Je peux te donner assez d'argent pour y vivre tranquille. Tu pourras changer de nom, te faire oublier, recommencer. Personne ne saura jamais qui tu es. Pas même Storm.

Inge leva les yeux vers Lynn. La capitaine se tenait droite, son œil vert brillant dans la pénombre, son bandeau noir toujours en place. Derrière elle, la mer s'étendait, noire et infinie, parsemée d'étoiles.

— Tu veux que je me cache, dit Inge.

— Je veux que tu sois en sécurité. C'est différent.

— Non, ce n'est pas différent. Se cacher, c'est renoncer. C'est accepter qu'ils ont gagné. C'est laisser Storm me pourchasser sans jamais lui faire face. Je ne peux pas faire ça, Lynn. Je ne peux pas.

— Tu peux, dit Lynn. Tu es assez forte pour ça. Mais la question n'est pas de savoir si tu peux. La question est de savoir si tu veux.

Inge se leva. Ses jambes tremblaient encore, mais elle se tint droite, le menton relevé, les yeux noirs plantés dans l'œil vert.

— Je ne veux pas, dit-elle. Je ne veux pas me cacher. Je ne veux pas fuir. Je veux avancer. Vers le nord. Vers là où la mer m'appelle. Et si Storm veut me trouver, qu'il vienne. Qu'il vienne me chercher. Mais ce ne sera pas sur une île perdue, à vivre dans la peur. Ce sera ici, sur ce bateau, avec vous. Parce que c'est ma place. Parce que c'est ma vie. Parce que je ne laisserai personne — pas mon frère, pas les prêtres, pas Mishra'la lui-même — me la prendre.

L'équipage resta silencieux. Puis Erika se mit à applaudir, doucement d'abord, puis plus fort. Wilhelm la rejoignit, puis Finn, puis les jumelles, puis Sigmund, puis tous les autres. Les applaudissements résonnèrent sur le pont, clairs et francs, comme une déclaration de guerre.

Lynn ne frappa pas dans ses mains. Elle regarda Inge avec une expression étrange — quelque chose entre la fierté et la tristesse.

— Tu es têtue, dit-elle.

— Je sais.

— Tu es dangereuse.

— Je sais.

— Tu es exactement la personne qu'il faut pour ce qui nous attend.

Inge soutint son regard sans ciller.

— Alors emmène-moi, dit-elle. Emmène-moi vers le nord. Emmène-moi là où la mer m'attend. Et si Storm veut me suivre, qu'il

essaie. Mais je te préviens, Lynn. Je ne me laisserai pas attraper. Pas par lui. Pas par personne.

Lynn hocha lentement la tête.

— Alors c'est décidé, dit-elle. On continue vers le nord. Mais on va devoir changer de route, prendre des détours, éviter les ports contrôlés par les prêtres. Le voyage sera plus long. Plus dangereux. Plus difficile.

— Je m'en fiche, dit Inge. J'ai affronté pire.

— As-tu affronté ton propre frère ? demanda doucement Lynn.

Inge ne répondit pas. Elle ne pouvait pas répondre, parce qu'elle ne savait pas. Storm était un fantôme, un souvenir, une petite silhouette courant sur les falaises avec une étoile de mer à la main. Le confronter en réalité, le voir en prêtre, avec la robe bleue et le masque de bois, avec les yeux jaunes et la bouche pleine de prières — elle ne savait pas si elle en était capable.

Mais elle n'avait pas le choix.

La mer l'appelait. La mer la poussait vers le nord. Et si Storm se dressait sur son chemin, elle le traverserait. Comme on traverse une tempête. Comme on traverse la peur. En serrant les dents et en avançant.

Cette nuit-là, Inge ne dormit pas. Elle resta à la proue, les mains posées sur la rambarde, les yeux fixés sur l'horizon noir. L'eau, sous la coque, vibrait doucement, une vibration apaisante, presque maternelle. La mer essayait de la réconforter, de lui dire que tout irait bien, que Storm n'était qu'un homme, qu'elle était plus forte que lui.

Mais Inge savait que ce n'était pas vrai.

Storm n'était pas qu'un homme. Storm était son petit frère. Le garçon qui lui tenait la main quand elle avait peur. Le garçon qui pleurait en silence pour ne pas l'inquiéter. Le garçon qui croyait aux palais de corail et aux noyés bénis.

Ce garçon était devenu prêtre. Ce garçon la traquait. Ce garçon, peut-être, la tuerait si elle lui en donnait l'occasion.

— Je suis désolée, murmura-t-elle à voix haute. Je suis désolée, Storm. Je suis désolée de ne pas avoir été là. Je suis désolée de ne pas t'avoir emmené avec moi. Je suis désolée que tu sois devenu ce que tu es devenu.

La mer ne répondit pas. Mais une vague, plus haute que les autres, vint lécher la proue, envoyant des embruns sur son visage. Des larmes, peut-être. Les larmes de la mer.

Inge les essuya d'un revers de main.

— Mais je ne reculerai pas, dit-elle. Je ne reculerai jamais plus. Je suis désolée, Storm. Mais je ne reculerai pas.

Le vent se leva, gonfla les voiles, et le bateau accéléra, filant vers le nord comme une flèche. Vers l'inconnu. Vers la tempête. Vers ce que la mer avait toujours voulu lui montrer.

Derrière eux, quelque part sur la côte, un jeune prêtre aux yeux noirs regardait la mer, une étoile de mer pourrissante serrée dans sa main, et il priait.

Il priait pour retrouver sa sœur.

Il priait pour la sauver.

Il priait pour la ramener à Mishra'la, de gré ou de force.

Et la mer, cette mer qui n'écoutait pas les prières, l'écoutait, lui. Parce qu'il était le frère d'Inge. Parce que le sang appelle le sang. Parce que la marée noire du passé n'avait pas fini de tout recouvrir.

Au matin, Inge se réveilla sur le pont, recroquevillée contre le mât, une couverture de laine sur les épaules. Quelqu'un — Erika, probablement — l'avait couverte pendant son sommeil. Elle se leva, les membres courbaturés, les yeux rouges d'avoir peu dormi.

Lynn était à la barre, silencieuse, son œil vert fixé sur l'horizon.

— Tu as pris ta décision ? demanda la capitaine sans la regarder.

— Oui, dit Inge. J'avance.

— Même si ça te mène à lui ?

— Surtout si ça me mène à lui.

Lynn hocha la tête, comme si cette réponse la satisfaisait.

— Alors prends la barre, dit-elle. J'ai besoin de dormir, moi. Je ne suis plus toute jeune.

Inge s'empara de la barre. Le bois était chaud sous ses paumes, vibrant au rythme des vagues. Devant elle, la mer s'étendait, immense et libre. Derrière elle, son passé — son père, son frère, son village — tentait de la rattraper.

Mais elle ne se retourna pas.

Elle regarda droit devant elle, vers le nord, vers l'inconnu, vers ce que la mer lui réservait.

Et elle avança.

Chapitre 15

Les jours qui suivirent l'annonce de la traque furent étranges. Le bateau filait vers le nord, contournant les ports fréquentés, évitant les routes maritimes habituelles. L'équipage était sur ses gardes, les regards plus souvent tournés vers l'horizon que vers leurs tâches. Mais au milieu de cette tension, une autre activité, plus secrète, plus intime, avait commencé.

Lynn avait décidé qu'il était temps.

— Tu ne peux plus te cacher derrière ton silence, dit-elle à Inge un matin, alors que le soleil se levait à peine sur une mer d'huile. La tempête que tu as affrontée — celle qui t'a parlé — n'était qu'un avant-goût. Ce qui vient sera pire. Si tu veux survivre, il faut que tu apprennes à maîtriser ce pouvoir. Pas à le craindre. Pas à le refouler. À l'utiliser.

Inge avait acquiescé, le cœur battant, les mains moites. C'était une chose d'accepter son don devant l'équipage. C'en était une autre de devoir le faire vivre, le travailler, le

domestiquer comme on dompte un cheval sauvage.

Les entraînements avaient lieu à l'aube, avant que le reste de l'équipage ne se lève, ou tard le soir, quand la nuit était si noire que même la lune se cachait. Lynn avait choisi des moments discrets, des endroits calmes, loin des regards et des oreilles indiscretes. Le pouvoir d'Inge était un secret trop précieux, trop dangereux, pour être exposé à tous.

Le premier jour, Lynn l'avait emmenée à la proue, là où la sirène de bois ouvrait ses bras vers l'horizon.

— Qu'est-ce que tu sens ? demanda la capitaine.

Inge ferma les yeux. Elle posa ses mains sur la rambarde, laissa ses doigts caresser le bois tiède. L'eau, sous la coque, vibrait doucement, une vibration paresseuse, presque endormie.

— Elle est calme, dit Inge. Elle ne demande rien. Elle attend.

— Elle attend quoi ?

— Je ne sais pas. Moi, peut-être.

— Alors ne la fais pas attendre. Parle-lui.

Inge ouvrit les yeux. Elle regarda la mer, cette étendue grise qui s'étendait devant elle jusqu'à l'infini. Parler à l'eau. Comment fait-on pour parler à l'eau ? Ce n'était pas une personne. Ce n'était pas un dieu. C'était une chose, une immense chose vivante et aveugle, qui ne comprenait pas les mots.

— Je ne sais pas comment faire, avoua-t-elle.

— Tu le sais, dit Lynn. Tu l'as toujours su. Depuis cette flaque sur les falaises de Same. Tu n'as pas besoin de mots. Tu as besoin d'intention. Veux-tu que l'eau bouge ?

— Oui.

— Alors veux-le vraiment. Pas avec ta tête. Avec ton ventre. Avec tes os. Avec cette chose qui dort en toi et qui attend de se réveiller.

Inge ferma les yeux à nouveau. Elle chercha en elle cette vibration, cette chaleur, cette présence. Elle la trouva sans peine — elle était

toujours là, tapie au fond d'elle comme un animal patient. Mais comment la réveiller ? Comment la faire sortir de sa tanière ?

Elle pensa à sa mère. À Elara, qui était partie en mer et n'était jamais revenue. Elle pensa à la vague qui avait frappé sa barque, à l'eau qui l'avait avalée. Elle pensa à la colère qu'elle avait ressentie ce jour-là, cette colère froide qui l'avait poussée à crier sur les prêtres, à défier son père, à quitter son village.

La colère.

La colère était la clé.

Elle laissa la colère monter en elle — non pas la colère aveugle qui détruit, mais la colère juste, celle qui donne la force d'avancer quand tout vous pousse à reculer. Elle pensa aux enfants silencieux de Karthorn, à leurs yeux vides, à leurs robes grises. Elle pensa à Storm, son petit frère, devenu prêtre, devenu chasseur. Elle pensa à tout ce qu'elle avait perdu, à tout ce qu'on lui avait pris, à tout ce qu'elle ne rendrait jamais.

L'eau, sous la coque, se mit à frémir.

— C'est ça, murmura Lynn. Continue.

Inge serra les poings sur la rambarde. La vibration montait, plus forte, plus chaude, plus insistante. Elle sentait l'eau l'appeler, la réclamer, lui offrir sa force. Elle n'avait qu'à tendre la main. Qu'à vouloir. Qu'à prendre.

Elle leva la main droite.

Lentement, très lentement, une vague se souleva devant la proue.

Ce n'était pas une grande vague. À peine une bosse dans l'eau, un renflement à peine visible, comme si la mer retenait son souffle. Mais elle était là. Elle était réelle. Inge l'avait créée.

— C'est bien, dit Erika, qui s'était approchée sans bruit. Maintenant, baisse-la.

Inge essaya. La vague s'affaissa, mais pas complètement. Elle resta là, une bosse disgracieuse, une verrue sur la surface lisse de la mer.

— Je n'y arrive pas, dit Inge, frustrée.

— Ça viendra, dit Wilhelm, qui était sorti de l'ombre. C'est comme les nœuds. Au début, on s'emmêle les doigts. À force, on réussit du premier coup.

Inge serra les dents. Elle essaya à nouveau. La vague refusa de s'abaisser complètement.

— Tu forces trop, dit Lynn. La colère t'a aidée à soulever l'eau, mais la colère ne suffit pas pour la calmer. Il faut autre chose. De la douceur. De la patience. De l'acceptation.

— Je ne suis pas douce, dit Inge. Je ne suis pas patiente. Je ne sais pas accepter.

— Alors apprends. Parce que l'eau n'obéit qu'à ceux qui la comprennent. Pas à ceux qui la violent.

Inge prit une profonde inspiration. Elle essaya de relâcher la tension dans ses épaules, dans ses bras, dans ses doigts. Elle pensa à la mer calme, à la mer endormie, à la mer qui ne demande rien à personne. Elle pensa aux vagues qui viennent mourir sur la plage, doucement, sans bruit, sans colère.

La vague s'affaissa. Complètement. La mer redevint lisse, plate, calme.

— Bravo, dit Erika en souriant.

Inge essuya la sueur de son front. Elle tremblait de fatigue, mais au fond d'elle, quelque chose brillait — une petite flamme, une petite fierté, une petite certitude. Elle avait fait bouger l'eau. Pas par hasard, pas par accident. Par sa volonté.

Les jours suivants, elle s'entraîna sans relâche.

Chaque matin, avant l'aube, elle se levait et allait à la proue. Chaque soir, après le dîner, elle retournait à la rambarde, les mains posées sur le bois, les yeux fixés sur l'horizon. Lynn était toujours là, silencieuse, observante, prête à intervenir quand Inge s'égarait. Erika l'encourageait, la poussait, la taquinait. Wilhelm, avec son sarcasme habituel, trouvait toujours une remarque ironique, mais au fond de ses yeux noirs, il y avait une fierté qu'il ne cherchait même plus à cacher.

— Tu progresses, dit-il un soir. Encore un peu, et tu pourras nous sortir de n'importe quelle tempête.

— Je ne veux pas sortir les tempêtes, répondit Inge. Je veux les comprendre.

— Les comprendre, c'est bien. Les dompter, c'est mieux.

— Je ne veux pas dompter la mer, Wilhelm. Je veux être en paix avec elle.

Il la regarda étrangement.

— Tu parles comme un prêtre, dit-il.

— Non. Un prêtre dirait qu'il faut la prier. Moi, je dis qu'il faut l'écouter. C'est différent.

Il haussa les épaules, mais ne discuta pas.

Un après-midi, alors que le bateau longeait une côte déserte, Lynn décida de tenter un exercice plus audacieux.

— On va s'arrêter, dit-elle. Il y a une crique, là-bas, à l'abri des regards. Tu vas descendre dans l'eau.

Inge la regarda, incrédule.

— Descendre dans l'eau ?

— Il faut que tu sentes la mer, Inge. Pas depuis le pont. Pas depuis la rambarde. Dedans. Avec ton corps tout entier. C'est seulement comme ça que tu pourras vraiment la comprendre.

Le bateau jeta l'ancre dans une petite crique déserte, entourée de falaises noires qui la cachaient des regards indiscrets. L'eau était claire, turquoise, presque transparente. On voyait le fond sableux parsemé d'algues vertes et de coquillages blancs.

Inge ôta ses bottes, sa tunique, et resta en chemise, les pieds nus sur le sable chaud.

— Tu as peur ? demanda Erika.

— Oui, avoua Inge. J'ai toujours peur. Mais je le fais quand même.

Elle entra dans l'eau.

La fraîcheur lui mordit les chevilles, puis les genoux, puis les cuisses. Elle frissonna, mais continua d'avancer jusqu'à ce que l'eau lui arrive à la taille. Elle ferma les yeux. La vibration était partout — dans ses pieds, dans ses jambes, dans son ventre, dans son cœur. L'eau la touchait, la caressait, l'enveloppait comme une seconde peau.

— Maintenant, dit Lynn depuis le rivage, soulève une vague. Mais pas avec la colère. Avec la joie.

Inge ouvrit les yeux. La joie ? Elle n'avait pas ressenti de joie depuis longtemps. La joie était une émotion fragile, une fleur qui poussait dans les interstices de la peur et de la douleur. Mais elle essaya. Elle pensa à la mer au lever du soleil, quand les couleurs se répandaient sur l'eau comme des aquarelles. Elle pensa au chant des vagues, à cette musique ancienne qui l'avait bercée pendant cinq ans. Elle pensa à Lynn, à Erika, à Wilhelm, à tous ceux qui l'avaient acceptée sans condition.

L'eau se souleva.

Doucement, très doucement, une vague se forma autour d'elle. Elle n'était pas haute — un mètre, peut-être — mais elle était parfaitement formée, parfaitement contrôlée. Elle s'enroula autour d'Inge comme un serpent d'argent, tournoya lentement, puis vint mourir sur le rivage dans un chuchotement d'écume.

— Bravo ! cria Erika en applaudissant.

— Pas mal, dit Wilhelm. Pour une débutante.

Inge sourit. Pour la première fois depuis longtemps, elle sourit vraiment, sans forcer, sans se retenir. L'eau, autour d'elle, brillait au soleil comme un million de diamants. Elle leva les mains, et l'eau suivit ses doigts, s'élevant en petites colonnes liquides qui dansaient dans l'air avant de retomber en pluie fine.

— Tu vois ? dit Lynn en s'approchant du rivage, les bras croisés. Tu vois ce que tu es capable de faire quand tu acceptes ce que tu es ?

— Je vois, répondit Inge. Je vois.

Elle resta longtemps dans l'eau ce jour-là, à jouer avec les vagues, à les soulever, à les abaisser, à les faire tourner autour d'elle. Erika la rejoignit, puis Wilhelm, puis Finn, puis les jumelles. Bientôt, tout l'équipage barbotait dans la crique, riant, s'éclaboussant, oubliant la peur et la tension des derniers jours.

Lynn, restée sur le rivage, regardait la scène avec son œil vert. Elle ne souriait pas, mais quelque chose dans son regard s'était adouci.

— Tu as trouvé ta place, dit-elle à voix basse, pour elle-même. Enfin.

Inge, au milieu de l'eau, leva les yeux vers elle. Leurs regards se croisèrent. Et dans ce regard, il y avait tout — la reconnaissance, l'amitié, la promesse de jours meilleurs.

Ce soir-là, alors que le bateau avait repris sa route vers le nord et que l'équipage fêtait l'exploit d'Inge autour d'un feu de cuisson, la jeune femme s'éloigna un instant pour regarder la mer.

Elle posa ses mains sur la rambarde. L'eau vibra doucement, une vibration amicale, presque joyeuse.

— Merci, murmura-t-elle. Merci de m'avoir attendue. Merci de ne pas m'avoir rejetée. Merci d'être là.

La mer ne répondit pas. Mais une vague, plus haute que les autres, vint lécher la coque avec une tendresse presque humaine.

Inge sourit. Elle n'avait plus peur. Elle avait trouvé sa force, sa famille, sa voie. Et rien — ni les prêtres, ni Storm, ni Mishra'la lui-même — ne pourrait l'en détourner.

Le bateau filait vers le nord. Vers l'inconnu. Vers ce que la mer lui réservait.

Et Inge était prête.

Chapitre 16

Le rêve vint sans prévenir, comme la mer dévore un rivage sans demander la permission.

Inge dormait dans sa cabine, bercée par le roulis du bateau et le chant des cordages. La nuit était douce, étoilée, et la fatigue des entraînements de la journée l'avait plongée dans un sommeil profond, un de ces sommeils sans rêves où le corps répare ses muscles et l'esprit fait le vide.

Puis tout bascula.

Elle se retrouva debout sur une plage qu'elle ne connaissait pas. Le sable était noir, d'un noir d'encre, et il collait à ses pieds nus comme de la vase. La mer, devant elle, était calme — trop calme. Pas une vague, pas une ride, pas un souffle. Une étendue d'eau parfaitement lisse, parfaitement plate, qui réfléchissait le ciel comme un miroir.

Mais le ciel, lui, n'était pas un ciel.

C'était un plafond de ténèbres, traversé par des veines lumineuses, des filaments d'un bleu si pâle qu'ils semblaient presque blancs. On aurait dit les veines d'un œil, d'un œil gigantesque ouvert sur le vide, et Inge avait l'impression d'être regardée par quelque chose d'immense, d'ancien, de terriblement patient.

— Inge.

La voix venait de partout et de nulle part à la fois. Elle n'avait pas de timbre, pas de hauteur, pas d'origine. Elle était dans le sable sous ses pieds, dans l'air qu'elle respirait, dans l'eau qui ne bougeait pas. Une voix qui n'était pas une voix, une présence qui n'était pas une présence.

— Inge, fille de Same. Enfant de la mer.
Pourquoi me fuis-tu ?

La jeune femme pivota sur elle-même, cherchant l'origine du son. Il n'y avait personne. Rien que la plage noire, la mer lisse, le ciel-œil. Pourtant, elle sentait un regard posé sur elle, un regard lourd, chargé de siècles et de prières.

— Qui es-tu ? demanda-t-elle, la voix tremblante malgré elle.

— Tu connais mon nom, Inge. Tu le connais depuis ton enfance. Tu as blasphémé contre lui. Tu as crié sur les prêtres qui le servent. Tu as fui ta maison parce que tu refusais de t'agenouiller devant lui.

— Mishra'la, souffla Inge.

L'eau, devant elle, se souleva.

Ce n'était pas une vague, pas un mouvement naturel. C'était une érection lente, majestueuse, comme si la mer tout entière se dressait pour révéler ce qui se cachait sous sa surface. L'eau monta, monta, s'éleva en une colonne liquide haute comme un phare, large comme un temple. Et dans cette colonne, quelque chose prenait forme.

Inge vit d'abord des yeux. Des centaines d'yeux, des milliers d'yeux, ouverts et fixes, qui la regardaient depuis l'intérieur de l'eau. Des yeux de toutes les couleurs — bleus, verts, noirs, bruns, gris — mais tous vides,

tous morts, tous habités par une présence unique.

Puis elle vit des visages. Des visages d'hommes, de femmes, d'enfants. Des visages de noyés, bouffis par l'eau, les lèvres bleues, les paupières closes. Ils flottaient dans la colonne liquide comme des fruits dans un bocal, tournant lentement sur eux-mêmes, leurs bouches ouvertes dans un silence éternel.

— Tu vois ceux qui m'ont prié, dit la voix. Ceux qui m'ont aimé. Ceux qui se sont donnés à moi. Ils sont ici. Ils sont en moi. Ils sont moi.

Inge recula d'un pas. Le sable noir suçait ses pieds, l'empêchait de fuir.

— Ce n'est pas vrai, dit-elle. Tu n'es pas un dieu. Tu es un monstre. Une chose qui dévore.

— Je suis ce qu'on a fait de moi, répondit Mishra'la. Je suis la foi des hommes. Leurs prières. Leurs peurs. Leurs sacrifices. Je suis le miroir de ce qu'ils craignent dans la mer. Et ils craignent tout, Inge. Ils craignent ce qu'ils ne

comprennent pas. Alors ils m'ont inventé. Et je suis devenu réel.

La colonne d'eau se tordit soudain, se divisa en plusieurs branches, et dans chaque branche, Inge vit une scène.

Elle vit Storm.

Son petit frère était devenu un homme. Il avait vingt ans, peut-être un peu plus. Ses cheveux noirs étaient longs, tirés en arrière, et ses yeux — ces yeux noirs qu'elle avait tant aimés — brillaient d'une lueur fanatique. Il portait la robe bleue des prêtres, constellée de coquillages, et autour de son cou pendait une étoile de mer à neuf branches, sertie dans du métal. Il priait devant un autel, ses mains jointes, sa bouche remuant en silence. Derrière lui, des enfants en robes grises se tenaient immobiles, leurs visages vides, leurs yeux fixés sur rien.

— Storm, murmura Inge. Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

Comme s'il l'avait entendue, le visage de Storm se tourna vers elle. Ses yeux noirs

traversèrent l'espace, traversèrent le rêve,
traversèrent tout ce qui les séparait, et se
posèrent sur elle. Il n'y avait pas de
reconnaissance dans son regard. Pas d'amour.
Pas de haine non plus. Juste une
détermination froide, celle d'un chasseur qui a
trouvé sa proie.

— Je te trouverai, Inge, dit-il d'une voix qui
n'était plus celle de l'enfant qu'elle avait
connu. Je te ramènerai à Mishra'la. Je te
purifierai. Je te sauverai.

La scène changea.

Inge vit ses parents.

Elara était sur une barque, ses longs cheveux
noirs flottant dans le vent, ses yeux bleus fixés
sur l'horizon. Bjorn était à côté d'elle, ses
mains calleuses sur la barre. Ils souriaient,
tous les deux, comme s'ils se souvenaient
d'une vieille plaisanterie. La mer était calme,
presque douce, et le soleil couchant peignait
l'eau de couleurs dorées.

— Maman ! Papa ! cria Inge.

Ils ne l'entendirent pas. Ils continuèrent de naviguer, insouciant, heureux. Puis la vague vint. La même vague que cinq ans plus tôt, celle qui avait brisé la barque et avalé Elara. Inge vit sa mère tomber à l'eau, vit ses bras battre l'écume, vit ses yeux bleus s'ouvrir grands sous la surface, vit sa bouche crier un silence que personne n'entendrait jamais.

Elle vit Bjorn se tordre de douleur sur son épave, vit ses doigts s'accrocher au bois, vit ses larmes se mêler au sel.

— Pourquoi tu me montres ça ? hurla Inge. Pourquoi tu me fais souffrir ?

— Parce que tu dois voir, répondit Mishra'la. Parce que tu dois comprendre ce que tu fuis. Ce n'est pas moi que tu fuis, Inge. C'est toi-même. C'est ce que tu es. C'est ce que tu pourrais devenir si tu laisses la peur te consumer.

La scène changea encore.

Inge vit les enfants de Karthorn. Des dizaines d'enfants, des centaines peut-être, alignés sur un quai de pierre. Leurs robes grises flottaient

dans le vent, leurs têtes rasées brillaient sous le soleil. Des prêtres en robes bleues les encadraient, leurs masques de bois pendus à leurs ceintures, leurs yeux jaunes scrutant l'horizon.

Un bateau approchait. Un grand bateau noir, aux voiles frappées du symbole de Mishra'la — l'œil et la vague. Les enfants montèrent à bord en silence, l'un après l'autre, sans un regard en arrière, sans un cri, sans une larme. Leur destin était scellé. Ils iraient dans les temples, deviendraient des serviteurs, des prêtres, des offrandes. Ou ils disparaîtraient, tout simplement, comme on fait disparaître ce qui gêne.

Inge vit parmi eux la petite Elara, celle qui portait le nom de sa mère. La fillette tenait toujours son poisson en bois, serré contre sa poitrine comme un talisman. Ses yeux bleus étaient fixes, vides, mais au fond d'eux, quelque chose brillait encore — une étincelle de rébellion, une lueur d'espoir.

— Sauve-les, murmura la voix de Mishra'la. Sauve-les, Inge. Ou deviens l'une d'elles. Le choix t'appartient.

— Pourquoi tu me demandes ça ? cria Inge. Pourquoi toi, le dieu des prêtres, tu me demandes de sauver des enfants que tes propres serviteurs emprisonnent ?

— Parce que je ne suis pas ce que les prêtres disent que je suis, répondit Mishra'la. Je ne suis pas bon. Je ne suis pas mauvais. Je suis. Et ce que je deviens dépend de ceux qui m'invoquent. Les prêtres ont fait de moi un dieu de peur. Toi, tu peux faire de moi autre chose. Si tu le veux. Si tu oses.

La colonne d'eau commença à se fissurer. Les yeux, les visages, les noyés — tout se mit à tournoyer dans un tourbillon de plus en plus rapide. Inge sentit le sol se dérober sous ses pieds, le sable noir l'aspirer vers le bas, vers l'obscurité.

— Réveille-toi, Inge, dit la voix. Réveille-toi et souviens-toi. Ce n'est pas un rêve. C'est un avertissement.

— Inge !

La voix d'Erika, venant de très loin, perça le cauchemar.

— Inge, réveille-toi !

Elle ouvrit les yeux.

La sueur coulait sur son visage, sur son cou, sur sa poitrine. Sa chemise de nuit était trempée, collée à sa peau comme une seconde peau. Elle haletait, le cœur battant la chamade, les mains agrippées aux draps de sa couchette comme si elle risquait de tomber dans un abîme.

Erika était penchée sur elle, ses yeux aux reflets rouges brillant dans la pénombre.

— Tu criais, dit la vigie. Tu criais dans ton sommeil. J'ai entendu de ma cabine. Tu as fait un cauchemar ?

— Ce n'était pas un cauchemar, murmura Inge. C'était Mishra'la. Il m'a parlé. Il m'a montré des choses.

Erika pâlit. Elle s'assit sur le bord de la couchette, ses longs cheveux aubrun dénoués tombant sur ses épaules.

— Mishra'la ? Le dieu des prêtres ?

— Lui-même, dit Inge. Ou quelque chose qui porte son nom. Il n'est pas comme je l'imaginais. Il n'est pas bon, mais il n'est pas mauvais non plus. Il est... ce qu'on fait de lui. Les prêtres l'ont rendu terrible. Mais il pourrait être autre chose. Si quelqu'un osait.

— Toi ? demanda Erika. Il veut que ce soit toi ?

— Je ne sais pas ce qu'il veut. Il m'a montré Storm. Il m'a montré mes parents. Il m'a montré les enfants de Karthorn. Il m'a dit de les sauver. Ou de devenir comme eux.

— C'est une menace ?

— C'est une promesse. Je ne sais pas laquelle.

Inge se leva. Ses jambes tremblaient, mais elle se tint droite. Elle prit une couverture sur sa couchette, l'enroula autour de ses épaules, et sortit de la cabine.

Sur le pont, la nuit était magnifique. La lune, pleine et ronde, éclairait la mer d'une lumière laiteuse qui semblait rendre les vagues plus lentes, plus paresseuses. Les étoiles brillaient,

innombrables, comme des poussières d'argent semées sur un manteau de velours noir. Le vent était doux, presque chaud, et il apportait avec lui l'odeur du large, cette odeur de sel et de liberté qu'Inge aimait tant.

Elle s'approcha de la rambarde et posa ses mains sur le bois. L'eau, sous la coque, vibrait doucement — une vibration apaisante, presque endormie. La mer dormait, elle aussi, bercée par la lune et les étoiles.

Inge leva les yeux vers le ciel.

Elle pensa à ce que Mishra'la lui avait montré. Storm, en prêtre fanatique, les yeux brûlants de foi. Ses parents, souriant sur leur barque avant que la vague ne les sépare. Les enfants de Karthorn, alignés sur le quai, leurs petites silhouettes grises disparaissant dans l'entrepont du bateau noir.

Elle pensa à ce que le dieu lui avait dit. « Sauve-les. Ou deviens l'une d'elles. »

— Je ne peux pas sauver tout le monde, murmura-t-elle à la lune. Je ne suis qu'une fille. Une fille qui a appris à parler à l'eau. Une

filles qui ont peur. Une fille qui ne sait même pas ce qu'elle est.

La lune ne répondit pas. Les étoiles non plus. Mais l'eau, sous ses mains, vibra un peu plus fort, comme pour lui dire : « Tu n'es pas seule. Tu ne l'as jamais été. »

— Inge, dit une voix derrière elle.

Elle se retourna. Wilhelm était là, debout près du mât, ses longs cheveux noirs aux reflets bleutés défaits sur ses épaules. Il tenait à la main une couverture qu'il lui tendit.

— Tu vas prendre froid, dit-il.

— Je suis déjà en sueur, répondit Inge. Ça ne changera rien.

Il s'approcha, posa la couverture sur ses épaules par-dessus l'autre.

— Erika m'a dit que tu avais fait un cauchemar.

— Ce n'était pas un cauchemar, répéta Inge. C'était Mishra'la. Il m'est apparu. Il m'a parlé.

Wilheim ne sourcilla pas. Il avait ce don, ce rare don de ne jamais être surpris par l'incroyable.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Il m'a dit de sauver les enfants. Ceux de Karthorn. Tous ceux que les prêtres emmènent. Il a dit que je pouvais être autre chose que ce que je suis. Que je pouvais le changer, lui aussi.

— Et toi, qu'est-ce que tu veux ?

Inge regarda la mer. La lune traçait un chemin d'argent sur les eaux calmes, un chemin qui menait vers l'horizon, vers le nord, vers l'inconnu.

— Je veux comprendre, dit-elle. Je veux savoir pourquoi la mer m'a choisie. Pourquoi j'ai ce pouvoir. Pourquoi Mishra'la s'intéresse à moi. Et après, peut-être, je pourrai sauver les enfants. Mais pas avant. Pas tant que je ne saurai pas qui je suis.

Wilheim hocha la tête.

— Alors continue d'avancer, dit-il. C'est ce que tu sais faire de mieux.

Il resta un long moment à côté d'elle, silencieux, à regarder la mer et les étoiles. Aucun des deux ne parla. Ils n'en avaient pas besoin.

Au matin, Inge était toujours sur le pont, assise contre le mât, la tête renversée en arrière, les yeux fermés. Elle n'avait pas dormi, mais elle n'était pas fatiguée. Une énergie nouvelle coulait dans ses veines, une énergie qui venait de la mer, des étoiles, de ce rêve qui n'en était pas un.

Lynn la rejoignit au lever du soleil.

— Tu as l'air différente, dit la capitaine.

— Je le suis, répondit Inge. J'ai vu Mishra'la. Il m'a parlé. Il m'a montré ce qu'il attend de moi.

— Et qu'est-ce qu'il attend ?

— Que je devienne ce que je suis. Ou que je me perde en chemin.

Lynn la regarda longuement. Son œil vert brillait dans la lumière dorée du matin.

— Alors deviens ce que tu es, dit-elle. Et ne te perds pas. On a besoin de toi.

Inge se leva. Elle s'étira, les bras vers le ciel, et sentit ses os craquer doucement. La mer, devant elle, s'étendait, immense et libre. Les étoiles s'effaçaient une à une, chassées par l'aube.

— On continue vers le nord, dit-elle.

— On continue, confirma Lynn.

Le bateau reprit sa route. Et Inge, debout à la proue, les cheveux roux flottant dans le vent, les yeux noirs fixés sur l'horizon, se jura qu'elle ne serait plus jamais la même.

Le rêve — le cauchemar — l'avait changée. Mishra'la l'avait marquée. Et elle n'avait plus peur.

Elle avait trouvé sa voie. Elle n'avait plus qu'à la suivre. Jusqu'au bout. Jusqu'à la mer. Jusqu'à ce que tout s'éclaire.

Chapitre 17

Le brouillard arriva sans prévenir, rampant sur la mer comme une bête fauve, avalant l'horizon mètre après mètre. En une heure, le monde se réduisit à un cercle de brume opaque où le bateau de Lynn flottait, isolé, vulnérable. Les voiles pendaient, molles, privées de vent. L'air était froid, humide, chargé d'une odeur étrange — non pas le sel habituel, mais quelque chose de plus âcre, de plus métallique. Comme du sang. Comme des prières.

Inge était à la proue, ses mains posées sur la rambarde, les yeux fermés. Elle écoutait l'eau. La vibration était faible, brouillée, comme si la mer elle-même hésitait à lui parler. Quelque chose n'allait pas. Quelque chose approchait.

— Erika ! cria-t-elle vers le nid de corbeau. Tu vois quelque chose ?

— Rien ! répondit la vigie, sa voix étouffée par l'épaisseur de la brume. Juste du gris. Du gris partout.

— C'est un mauvais brouillard, dit Lynn en rejoignant Inge à la proue. J'en ai vu comme ça, une fois. Avant une bataille.

— Une bataille contre qui ?

— Contre des prêtres.

Inge sentit son sang se glacer. Elle ouvrit les yeux, scruta la brume, cherchant une forme, une ombre, un mouvement. Rien. Seulement cette muraille grise qui les enveloppait, les étouffait, les enfermait.

— Ils sont là, murmura-t-elle. Je le sens.

— Tu sens l'eau ? demanda Lynn.

— Je sens quelque chose. Quelque chose qui vient. Quelque chose qui me cherche.

Elle n'eut pas le temps d'en dire plus. La brume s'ouvrit soudain, déchirée par une proue noire qui fendit le brouillard comme un couteau. Un navire. Un grand navire, plus long que le leur, plus haut, plus menaçant. Ses voiles étaient d'un noir d'encre, frappées du symbole de Mishra'la — l'œil et la vague,

brodés en fil d'argent qui brillait dans la lumière blafarde. À sa proue, une figure sculptée représentait non pas une sirène, mais un prêtre, les bras levés, la bouche ouverte dans un cri éternel.

— Aux armes ! hurla Lynn.

L'équipage se précipita. Les coutelas sortirent des ceintures, les arcs furent tendus, les regards se firent durs. Mira et Myra, les jumelles, s'étaient postées derrière des barils, leurs flèches pointées vers le navire ennemi. Sigmund, le vieux maître d'équipage, brandissait une hache à deux mains, son crâne chauve luisant comme un rocher. Finn courait partout, apportant des munitions, des cordages, des torches.

Mais Inge ne voyait rien de tout cela. Elle voyait la silhouette qui se tenait à la proue du navire noir.

C'était un homme jeune, grand, mince. Il portait la robe bleue des prêtres, constellée de coquillages et d'ambre, mais sur ses épaules, une cape noire flottait dans l'air immobile. Ses cheveux, d'un noir si profond qu'ils

semblaient absorber la lumière, étaient longs, tirés en arrière, dégageant un visage anguleux, pâle, aux pommettes saillantes. Ses yeux — ces yeux qu'Inge connaissait mieux que les siens — étaient noirs, d'un noir d'abîme, et ils la regardaient.

Storm.

Son petit frère. L'enfant qui courait sur les falaises avec une étoile de mer pourrissante. Le garçon qui voulait servir Mishra'la, qui voulait être prêtre, qui voulait chanter si fort que le dieu l'entendrait.

Il était devenu tout cela. Et plus encore.

Derrière lui, une dizaine de prêtres se tenaient en rangs, leurs masques de bois couvrant leurs visages — des poissons, des requins, des poulpes aux tentacules enchevêtrés. Leurs yeux jaunes brillaient dans l'obscurité, fixes, fanatiques. Certains portaient des encensoirs d'où s'échappait une fumée noire, âcre, qui se mêlait à la brume. D'autres tenaient des chaînes, de longues chaînes de fer qui cliquetaient à chaque mouvement.

— Inge, dit Lynn à voix basse. Tu le connais ?

— C'est mon frère, répondit Inge, la voix étrangement calme. Storm. Mon petit frère.

— Il n'a pas l'air si petit.

— Il ne l'est plus.

La voix de Storm traversa la brume, claire, puissante, amplifiée par le silence qui s'était abattu sur les deux navires.

— Inge ! Sœur ! Me reconnais-tu ?

Elle ne répondit pas. Elle resta immobile à la proue, ses mains agrippées à la rambarde, ses yeux noirs plantés dans les yeux noirs de son frère.

— Je suis venu te chercher, continua Storm. Je suis venu te ramener à la maison. À Same. À Mishra'la. Tu as beaucoup péché, sœur. Tu as blasphémé. Tu as fui. Tu as refusé de t'agenouiller. Mais Mishra'la est miséricordieux. Il te pardonne. Si tu reviens. Si tu te repens. Si tu acceptes ton jugement.

— Mon jugement, répéta Inge. Tu veux dire mon exécution.

Storm secoua la tête, ses cheveux noirs dansant sur ses épaules.

— Je veux dire ta purification. La mer te purifiera, Inge. Elle te lavera de tes péchés. Elle te rendra à ta vraie nature. Tu seras une servante de Mishra'la, comme tu aurais dû l'être depuis le début.

— Comme les enfants de Karthorn ? lança Inge, la voix chargée de mépris. Comme ces petites filles en robes grises qui ne parlent pas, qui ne pleurent pas, qui ne sont plus des enfants ? C'est ça que tu veux pour moi, Storm ?

Le visage de Storm se contracta. Une ombre passa dans ses yeux, une ombre qui ressemblait presque à de la douleur.

— Tu ne comprends pas, dit-il. Tu n'as jamais compris. Mishra'la ne punit pas. Il transforme. Il élève. Il donne une vie éternelle à ceux qui le servent. Les enfants de Karthorn sont heureux, Inge. Plus heureux qu'ils ne l'étaient

dans leurs familles pauvres, affamées, désespérées. Nous leur donnons tout. Une maison, une famille, un but.

— Vous leur donnez la peur, répondit Inge. Vous leur enlevez leur nom, leur visage, leur âme. Vous en faites des fantômes. Des fantômes qui vous obéissent sans poser de questions.

Storm fit un pas en avant, sur la proue de son navire. La brume tourbillonna autour de lui, comme si elle-même lui obéissait.

— Je ne suis pas venu pour me disputer avec toi, Inge. Je suis venu pour te ramener. De gré ou de force. Choisis.

— Et si je refuse ?

— Alors je te prendrai de force. Et ceux qui t'ont hébergée, ceux qui t'ont protégée, ceux qui t'ont appris à blasphémer — ils paieront pour leurs crimes. Tous. Pas un ne sera épargné.

Lynn s'avança, se plaçant à côté d'Inge. Son œil vert brillait d'une lueur dangereuse.

— Menacer mon équipage, ce n'est pas une bonne idée, jeune homme, dit-elle d'une voix calme, presque douce. Je te conseille de repartir avant que les choses ne tournent mal.

Storm la regarda, ses yeux noirs parcourant son visage, son bandeau, sa cicatrice.

— La capitaine Lynn, dit-il. La femme à l'œil crevé. La pirate. La sorcière. On parle de toi, dans les temples. On dit que tu as un pouvoir, toi aussi. Que tu peux voir des choses que les autres ne voient pas. C'est vrai ?

— Je vois que tu es un fanatique, répondit Lynn. Ça, pas besoin de pouvoir spécial. Ça se voit à des kilomètres.

Storm eut un sourire. Un sourire froid, poli, qui n'atteignait pas ses yeux.

— Je te donne une dernière chance, Inge. Rends-toi. Viens avec moi. Et je laisserai ces gens repartir en paix.

Inge regarda son frère. Elle chercha dans son visage une trace de l'enfant qu'elle avait connu
— le sourire espiègle, les yeux brillants

d'admiration, la main petite serrée dans la sienne. Il n'y avait rien. Juste un prêtre. Juste un fanatique. Juste un chasseur.

— Non, dit-elle.

Le sourire de Storm s'effaça.

— Alors que Mishra'la nous soit témoin, dit-il. Tu as choisi ton destin.

Il leva la main. Derrière lui, les prêtres s'agitèrent. Les chaînes cliquetèrent. Les encensoirs fumèrent plus fort. La brume sembla s'épaissir, devenant presque solide, presque étouffante.

— Attaquez, ordonna Storm. Mais ne tuez pas ma sœur. Je la veux vivante.

Le navire noir s'ébranla. Ses rames plongèrent dans l'eau d'un seul mouvement, synchronisées, et l'énorme coque avança vers eux, lente mais inexorable. Des grappins volèrent dans les airs, s'accrochant aux rambarde du bateau de Lynn avec des bruits de métal. Les prêtres hurlèrent des prières, leurs voix rauques déchirant le silence.

— Préparez-vous ! cria Lynn.

Inge sentit l'eau vibrer sous la coque. La mer avait peur, elle aussi. Ou peut-être était-elle en colère. Inge ne savait pas distinguer, dans ce chaos.

Elle posa ses deux mains sur la rambarde. Elle ferma les yeux. Elle se concentra.

L'eau se souleva.

Une vague, haute comme un mur, se dressa entre les deux navires. Pas assez haute pour les séparer complètement, mais assez pour ralentir l'avancée du bateau noir. Les rames se brisèrent contre l'obstacle liquide, projetant des éclats de bois et des cris de douleur.

— Elle a un pouvoir ! hurla un prêtre. Elle a un pouvoir démoniaque !

— Ce n'est pas un démon, cria Storm par-dessus le tumulte. C'est un don de Mishra'la. Un don qu'elle a perverti. Il faut la purifier !

Inge leva la tête. Ses yeux noirs rencontrèrent ceux de son frère. Dans ce regard, il y avait

tout — l'amour d'autrefois, la douleur de la séparation, la colère de la trahison, et au fond, tout au fond, une petite lueur d'espoir. L'espoir que peut-être, peut-être, elle reviendrait.

— Storm, dit-elle d'une voix qui porta malgré le bruit. Je t'en supplie. Ne fais pas ça. On peut partir. On peut s'en aller, toi et moi. Laisser tout ça derrière. Retrouver ce qu'on était.

— Ce qu'on était n'existe plus, répondit Storm. La mer nous a changés. Tous les deux. Mais moi, j'ai accepté le changement. Toi, tu l'as fui. C'est pour ça que je dois te ramener. Pour que tu acceptes, enfin.

— Je n'accepterai jamais.

— Alors je te forcerai.

Il sauta sur la rambarde de son navire, puis sur le bateau de Lynn, atterrissant sur le pont avec une grâce féline. Derrière lui, les prêtres l'imitèrent, envahissant le navire comme une marée de robes bleues et de masques de bois.

Le combat fut bref, mais violent.

L'équipage de Lynn se battait avec l'énergie du désespoir, mais ils étaient en infériorité numérique. Sigmund abattit deux prêtres d'un seul coup de sa hache, mais un troisième le frappa par derrière, et le vieux maître d'équipage s'effondra sur le pont, le front en sang. Mira et Myra tirèrent leurs flèches, abattant plusieurs adversaires, mais les prêtres étaient trop nombreux, trop fanatiques, trop aveuglés par leur foi.

Erika, perchée dans le nid de corbeau, fit pleuvoir des projectiles sur les assaillants, mais un grappin s'accrocha à son mât et le fit basculer. Elle tomba, atterrissant sur un tas de cordages, le souffle coupé.

Wilheim se battait comme un diable, son coutelas traçant des arcs de lumière dans l'air, mais il fut vite entouré, désarmé, jeté au sol.

Inge vit tout cela comme dans un rêve — un cauchemar éveillé. Elle voulait aider, voulait soulever des vagues, voulait noyer ces prêtres qui détruisaient sa famille. Mais ses mains ne répondaient plus. La peur, la peur de faire du mal à son frère, la paralysait.

Storm s'approcha d'elle, lentement, ses yeux noirs fixés sur les siens.

— C'est fini, Inge, dit-il. Rends-toi. Ne force personne à souffrir plus que nécessaire.

— Tu es en train de tuer mes amis, dit Inge, la voix étranglée. Tu es en train de tuer des gens que j'aime.

— Ils ont choisi leur camp, répondit Storm. Toi aussi. Maintenant, choisis encore. Viens avec moi, et je les laisserai vivre.

Inge regarda autour d'elle. Le pont était jonché de corps — certains immobiles, d'autres gémissants. Le sang coulait sur le bois, se mêlait à l'eau de mer. L'équipage de Lynn, ceux qui étaient encore debout, luttèrent avec une bravoure désespérée, mais ils perdaient.

Elle savait qu'elle n'avait pas le choix.

— Laisse-les partir, dit-elle. Laisse mon équipage repartir. Et je viendrai avec toi.

Storm inclina la tête, comme s'il pesait la proposition.

— D'accord, dit-il. Mais si quelqu'un essaie de te délivrer, je le tuerai moi-même. Lentement. Doucement. En priant pour son âme à chaque seconde.

Inge frissonna. Elle n'avait jamais entendu une telle cruauté dans la voix de son frère. Mais elle n'avait pas le temps de s'y attarder.

Elle s'approcha de Lynn, qui était à genoux sur le pont, un prêtre lui maintenant les bras dans le dos.

— Lâchez-la, ordonna Inge.

Le prêtre hésita, regarda Storm. Storm hocha la tête. Le prêtre relâcha Lynn.

Inge s'accroupit devant la capitaine, prit son visage entre ses mains.

— Emmène-les, dit-elle. Emmène-les loin. Ne reviens pas me chercher. Je trouverai un moyen de m'en sortir.

— Inge, commença Lynn.

— Non, l'interrompit Inge. Il n'y a pas de temps pour les adieux. Pars. Je te rejoindrai. Je te le promets.

Lynn la regarda longuement. Son œil vert brillait de larmes qu'elle refusait de laisser couler.

— Tu es folle, dit-elle.

— Je sais, répondit Inge. C'est pour ça que tu m'aimes.

Elle se releva. Elle se tourna vers Storm.

— Je suis prête, dit-elle.

Storm s'approcha. Il sortit de sa ceinture une chaîne — une fine chaîne d'argent, ouvragée de symboles religieux — et l'attacha autour des poignets d'Inge. Le métal était froid, trop froid, et il semblait suinter une énergie qui lui glaçait les os.

— Tu ne t'enfuiras pas, dit Storm. Cette chaîne a été bénite par le Grand Prêtre lui-même. Elle prive de ses pouvoirs quiconque la porte.

— Je n'ai pas l'intention de m'enfuir, répondit Inge. Je viens avec toi. Je vais à Same. Je vais affronter Mishra'la. Et je vais te montrer, à toi et à tous les prêtres, que votre dieu n'est qu'un mensonge.

Storm secoua la tête, triste.

— Tu ne comprends toujours pas, dit-il. Mishra'la n'est pas un mensonge. Mishra'la est la vérité. Et bientôt, tu le sauras. Bientôt, tu t'agenouilleras devant lui. Comme nous tous.

Il l'entraîna vers son navire. Derrière eux, le bateau de Lynn dérivait lentement, emportant l'équipage blessé, vaincu, brisé.

Inge ne se retourna pas.

Mais dans sa poitrine, quelque chose brûlait. Une flamme que même la chaîne bénite ne pouvait éteindre. La flamme de la révolte. La flamme de l'espoir. La flamme de l'amour pour ceux qu'elle avait laissés derrière elle.

La mer, autour d'elle, vibrait doucement.

Elle n'était pas seule.

La mer était avec elle.

Et la mer, elle le savait maintenant, était plus forte que tous les prêtres du monde.

Chapitre 18

Le navire de Lynn dérivait, blessé, silencieux. L'équipage pansait ses plaies, comptait ses morts, réparait ses voiles déchirées. Mais personne ne parlait. Les regards étaient tournés vers le navire noir qui se tenait à quelques encablures, immobile sur une mer devenue étrangement calme. Et sur le pont de ce navire, deux silhouettes se faisaient face.

Inge ne sentait plus le froid des chaînes. Elle ne sentait plus la peur. Elle ne sentait plus rien, sauf cet appel — cette vibration qui montait de l'eau, plus forte que jamais, plus pressante, plus désespérée. La mer l'appelait. La mer la réclamait. La mer ne supportait plus d'être prisonnière.

Storm se tenait devant elle, droit, implacable. Ses yeux noirs brûlaient d'une foi qui ressemblait à de la folie. Derrière lui, les prêtres s'étaient figés, leurs masques de bois tournés vers la scène, leurs encensoirs fumant encore. Mais quelque chose avait changé. L'air était plus lourd. La brume s'était dissipée, laissant place à un ciel d'un gris étrange,

presque métallique, comme le dos d'un poisson mort.

— Tu as renié ce qui nous protège, dit Storm. Sa voix traversa l'espace sans effort, claire, amplifiée par le silence.

Inge avança d'un pas. Les chaînes cliquetèrent autour de ses poignets, mais elle ne les sentait pas.

— Non, répondit-elle. J'ai refusé ce qui nous ment.

— Tu blasphèmes encore. Ici, devant moi, devant les prêtres, devant Mishra'la lui-même.

— Mishra'la n'est pas ici, Storm. Il n'a jamais été ici. Ce qui est ici, c'est la mer. Juste la mer. Et toi, tu as passé ta vie à prier quelque chose que les prêtres ont inventé pour te contrôler.

La main de Storm trembla. Une fraction de seconde, l'armure du prêtre se fissura, laissant apparaître l'enfant qu'il avait été — celui qui courait sur les falaises avec une étoile de mer pourrissante.

— Tais-toi, murmura-t-il. Tais-toi ou je...

— Ou tu quoi ? demanda Inge doucement. Tu vas me tuer ? Me noyer ? Me livrer à ton dieu ? Fais-le, Storm. Fais ce que tu dois faire. Mais sache que rien ne changera. La mer restera la mer. Et tu resteras seul.

Storm leva la main.

La mer obéit.

Une vague se tordit, se souleva, devint un bras gigantesque pointé vers Inge. L'eau était noire, opaque, chargée de cette énergie que les prêtres appelaient sacrée et qu'Inge savait simplement être la vie. Le bras liquide tremblait, hésitait, comme s'il n'était pas tout à fait sûr de vouloir frapper.

— Tu vois ? dit Storm, la voix étranglée par l'effort. Mishra'la me donne la force. Mishra'la me guide. Mishra'la me protège.

— Mishra'la ne te donne rien, répondit Inge. C'est toi qui donnes tout à Mishra'la. Ta foi, ta peur, ta liberté. Et il ne te rend rien. Regarde-

toi, Storm. Tu es un prisonnier. Un prisonnier qui croit être roi.

— Tu es perdue, souffla Storm.

— Et toi, tu es enchaîné.

Le mot claqua dans l'air comme un coup de fouet. Storm vacilla. Le bras liquide trembla, se fissa, des filets d'eau s'en échappant comme des larmes. Quelque chose craqua dans l'atmosphère — une tension, un mur invisible qui se brisait.

La mer explosa.

Des colonnes d'eau surgirent de toutes parts, s'élevant vers le ciel comme des arbres liquides, puis s'effondrant dans un fracas d'écume. Les deux navires tanguèrent violemment, projetant les hommes sur les ponts. Les prêtres crièrent, s'accrochant aux mâts, aux rambardes, aux cordages. Sur le bateau de Lynn, l'équipage se serra les uns contre les autres, les yeux écarquillés devant ce spectacle apocalyptique.

Inge resta debout.

Les chaînes d'argent s'étaient détachées de ses poignets, fondues par la puissance de l'eau qui montait autour d'elle. Elle ne savait pas comment. Elle ne cherchait pas à comprendre. Elle était l'eau, et l'eau était elle.

Elle leva les bras. Les colonnes d'eau ralentirent, hésitèrent, puis se dirigèrent vers elle comme des serpents apprivoisés. Elle ne les contrôlait pas. Elle ne les forçait pas. Elle dialoguait avec elles, leur chuchotant des choses qu'elle-même ne comprenait pas tout à fait.

— Ce n'est pas une déesse ! cria-t-elle à Storm, par-dessus le vacarme. Ce n'est pas un dieu ! C'est la mer ! Juste la mer ! Elle n'est ni bonne ni mauvaise. Elle est. Elle vit. Elle respire. Et elle n'a pas besoin de nos prières pour être ce qu'elle est.

Storm répondit, les yeux brûlants, la voix rauque :

— C'est tout ce qu'il nous reste, Inge ! Tout ce qu'il nous reste après la mort de maman, après ton départ, après tout ! Tu es partie, toi ! Tu nous as abandonnés ! Alors on s'est

accrochés à ce qu'on avait. À la foi. À Mishra'la. Parce que sans lui, il n'y a plus rien.

— Il y a toi, dit Inge. Il y a moi. Il y a la mer. Il y a la vie, Storm. La vie qui continue, même quand on a mal, même quand on a peur, même quand on croit qu'il n'y a plus d'espoir.

La mer hésita.

Les colonnes d'eau se figèrent, suspendues entre le ciel et l'abîme, immobiles comme des prières gelées. Le silence tomba, soudain, assourdissant. Plus un bruit. Plus un cri. Plus un clapotis. Seulement la respiration de la mer, cette respiration qu'Inge avait sentie dans son rêve — lente, profonde, puissante.

Une poitrine. La mer respirait comme une poitrine. Inge comprit.

Elle ne devait pas dompter l'eau. Elle ne devait pas la forcer. Elle ne devait pas l'utiliser comme une arme. Elle devait la libérer. La laisser être ce qu'elle avait toujours été — libre, sauvage, indomptable. Elle ferma les yeux.

Elle lâcha prise.

Toute la tension accumulée pendant des années — la peur, la colère, le chagrin, la haine — se dissipa en un instant, comme une vague qui se retire, comme un souffle qui s'achève. Elle ne lutta plus contre la mer. Elle ne lutta plus contre son frère. Elle ne lutta plus contre elle-même.

Elle lâcha tout. L'eau s'effondra.

Les colonnes liquides retombèrent dans l'océan dans un fracas de tonnerre, soulevant des vagues qui firent tanguer les navires. Mais ce n'était plus une explosion de colère. C'était un relâchement, un soupir, une libération. L'eau se dispersa, devint écume, devint pluie fine, devint brume légère. Puis elle se calma, complètement, totalement, comme un souffle retenu trop longtemps que l'on laisse enfin s'échapper.

Storm tomba à genoux. Ses mains tremblaient. Ses yeux noirs, si brillants de foi quelques instants plus tôt, étaient devenus ternes, vides, comme ceux d'un homme qui vient de perdre tout ce qui donnait un sens à sa vie.

— Inge, murmura-t-il, la voix brisée. Qu'as-tu fait... ? Mes pouvoirs... ils sont partis...
Mishra'la ne répond plus...

Inge s'approcha de lui. Lentement. Ses pieds nus sur le pont mouillé. Ses cheveux roux collés sur son visage. Ses yeux noirs fixés sur ceux de son frère.

— Je l'ai laissée être autre chose, dit-elle doucement. Je l'ai libérée de ce que les prêtres en avaient fait. Elle n'est plus un dieu, Storm. Elle n'est plus un monstre. Elle est juste... la mer.

Storm releva la tête. Ses joues étaient humides — de pluie, d'embruns, de larmes, il ne savait plus.

— Sans elle... on est seuls, dit-il. On est juste des hommes. Des hommes qui ont peur. Des hommes qui meurent. Des hommes qui ne comprennent rien.

Inge s'agenouilla face à lui, à la même hauteur. Elle prit ses mains tremblantes dans les siennes. Les mains de son petit frère, qui avaient tenu une étoile de mer pourrissante.

Les mains de l'homme qu'il était devenu, qui avaient tenu des chaînes et des prières.

— On l'a toujours été, dit-elle. On a toujours été seuls, Storm. La mer n'a jamais écouté nos prières. Elle ne nous a jamais protégés. Elle a été là, c'est tout. Comme le ciel. Comme les étoiles. Comme le vent. On peut l'aimer, la craindre, la respecter. Mais on ne peut pas lui demander d'être ce qu'elle n'est pas.

Storm la regarda, ses yeux noirs plongés dans les siens.

— Alors tout ça... toutes ces années... toutes ces prières... tous ces sacrifices... ce n'était que du vent ?

— Ce n'était pas du vent, dit Inge. C'était toi. Ta foi, ta force, ta volonté de tenir debout quand tout s'écroulait. Mishra'la n'a jamais rien fait pour toi, Storm. C'est toi qui as tout fait. Toi seul.

Il resta silencieux un long moment. Autour d'eux, les prêtres s'étaient relevés, leurs masques de bois pendus à leurs ceintures, leurs visages découverts pour la première fois.

Ils avaient l'air perdus, comme des enfants réveillés au milieu de la nuit, sans repères, sans certitudes.

— Je ne sais pas qui je suis sans lui, dit Storm enfin.

— Tu es mon frère, répondit Inge. Tu es le fils d'Elara et de Bjorn. Tu es quelqu'un qui a survécu. Tu es quelqu'un qui a aimé. Ça suffit. Ça a toujours suffi.

Elle l'attira contre elle et le serra dans ses bras. Il résista une seconde, puis s'effondra, ses épaules secouées de sanglots silencieux. Il pleura toutes les larmes qu'il avait retenues pendant des années — les larmes de l'enfant qui avait perdu sa mère, les larmes de l'adolescent qui avait perdu sa sœur, les larmes du jeune homme qui venait de perdre son dieu.

Inge le berça, doucement, comme elle l'avait bercé quand il était petit, quand il avait peur de l'orage, quand il venait se blottir contre elle dans le noir.

— Ça va aller, murmura-t-elle. Ça va aller. Je suis là. Je ne te quitterai plus.

— Tu dois partir, dit Storm en levant la tête. Je sais que tu dois partir. Ton équipage t'attend. Ta vie est là-bas, sur ce bateau, avec ces gens qui t'aiment.

— Et toi ? Tu vas faire quoi ?

Storm regarda autour de lui. Les prêtres, ses compagnons de foi, le regardaient avec des yeux pleins de questions. Derrière eux, la mer s'étendait, calme, indifférente, ni menaçante ni bienveillante. Juste là.

— Je vais retourner à Same, dit-il. Je vais dire aux prêtres ce qui s'est passé. Je vais leur dire que Mishra'la n'est plus. Qu'il n'a jamais été. Qu'on s'est trompés. Ils me croiront, peut-être. Ou ils me tueront. Je ne sais pas.

— Et toi, qu'est-ce que tu crois ?

Il eut un sourire triste, un sourire qui ressemblait à celui de l'enfant qu'il avait été.

— Je crois qu'il y a la mer, dit-il. Et qu'elle est belle. Et que ça suffit.

Inge lui rendit son sourire.

— Ça suffit, répéta-t-elle.

Elle se leva. Storm se leva aussi. Ils restèrent un instant face à face, les yeux dans les yeux, les mains liées.

— Tu vas me manquer, dit Storm.

— Tu vas me manquer aussi, répondit Inge. Mais on se retrouvera. Un jour. Quand tout ça sera fini. Quand j'aurai trouvé ce que je cherche.

— Qu'est-ce que tu cherches, Inge ?

Elle regarda la mer. L'horizon. Ce point si loin, si flou, où le ciel et l'eau semblaient ne faire qu'un.

— Je ne sais pas encore, dit-elle. Mais je saurai. La mer me le dira.

Elle l'embrassa sur le front, une dernière fois, puis se dirigea vers la rambarde. Sans hésiter, elle sauta par-dessus bord.

L'eau l'accueillit comme une mère, douce, chaude, protectrice. Elle n'eut même pas à nager. Les vagues la portèrent, la guidèrent, la déposèrent sur le pont du bateau de Lynn comme une offrande.

Erika fut la première à l'atteindre, la serrant dans ses bras si fort qu'Inge eut du mal à respirer.

— Ne recommence jamais ça, sanglota la vigie. Jamais.

— Je ne peux pas le promettre, répondit Inge en riant doucement. Mais je ferai de mon mieux.

Wilhelm s'approcha, les bras croisés, le visage fermé. Mais ses yeux noirs brillaient d'une émotion qu'il tentait de cacher.

— Tu es idiote, dit-il.

— Je sais, répondit Inge.

— Tu es courageuse.

— Je sais aussi.

— Tu es... il hésita. Tu es la personne la plus stupide et la plus admirable que j'aie jamais rencontrée.

— Merci, dit Inge. Je crois.

Lynn s'avança. La capitaine ne dit rien. Elle posa une main sur l'épaule d'Inge, la serra un instant, puis se retourna vers la barre.

— On reprend la route, dit-elle. Vers le nord.

L'équipage se remit en place. Les voiles furent hissées, les cordages tendus, les blessés soignés. Le bateau s'éloigna lentement du navire noir, qui dérivait déjà vers l'horizon, emportant Storm et ses prêtres vers un avenir incertain.

Inge resta à la poupe, les mains sur la rambarde, les yeux fixés sur la silhouette de son frère qui rétrécissait peu à peu.

— Au revoir, Storm, murmura-t-elle. Sois heureux. Vis. Aime. Oublie les dieux. Ils ne valent pas une seule de tes larmes.

La mer, autour d'elle, vibrait doucement. Une vibration apaisante, presque joyeuse. Comme si elle aussi disait au revoir. Comme si elle aussi tournait la page.

Le vent se leva, gonfla les voiles, et le bateau fila vers le nord. Vers l'inconnu. Vers ce que la mer leur réservait.

Inge ne se retourna plus.

Elle regarda devant elle. L'horizon. La promesse d'un monde nouveau, sans prières, sans chaînes, sans mensonges.

Elle était libre.